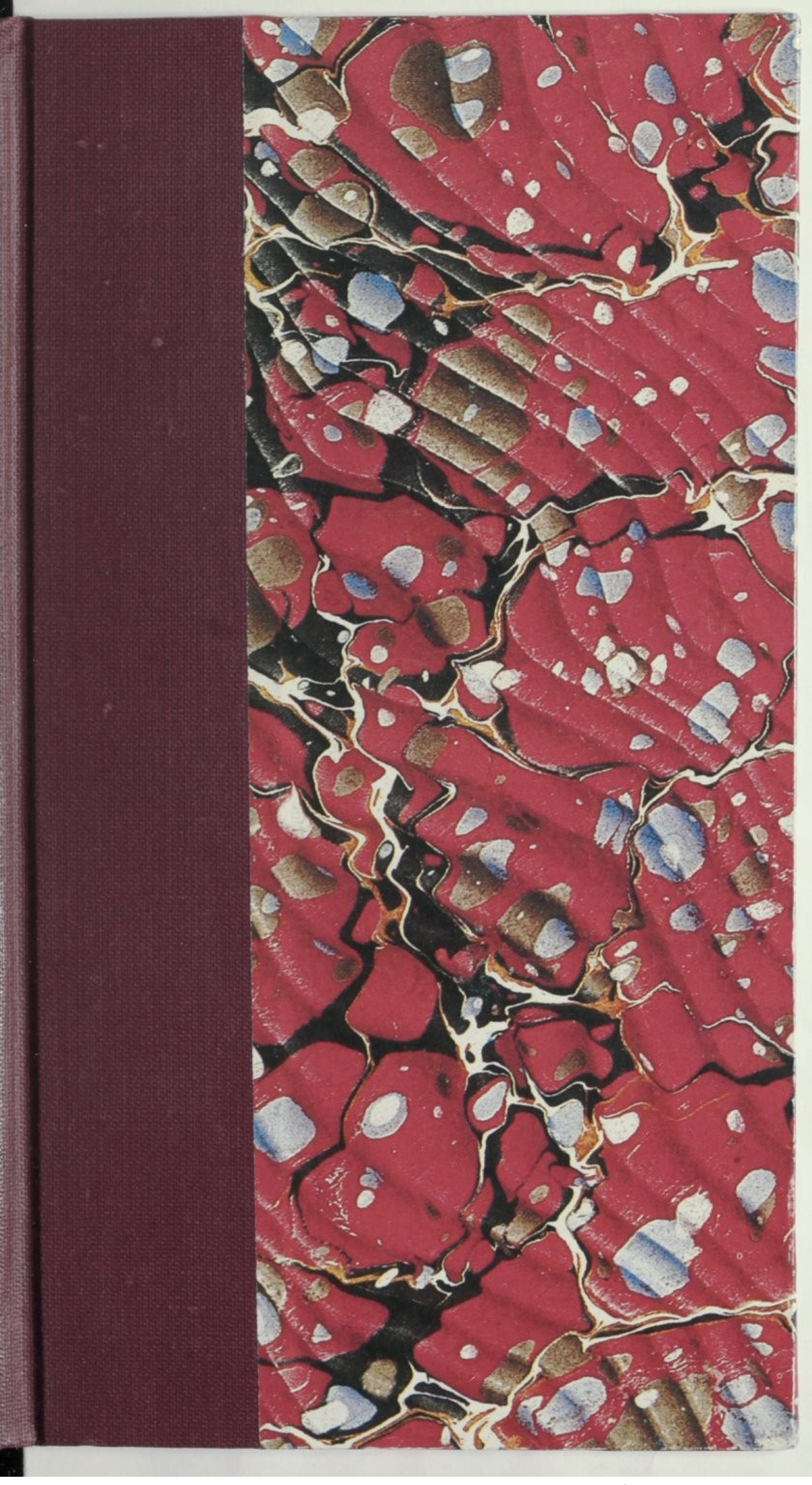

La Vierge de l'Indostan, ou les Portugais au Malabar, par Mme Barthélemy-Hadot







ROBERT 1986








DU MAGASIN
DE PIGOREAU,
Libraire pour les Romans,
A PARIS.



LA VIERGE
DE L'INDOSTAN,
OU
LES PORTUGAIS
AU MALABAR.



LA VIERGE
DE L'INDOSTAN,
OU
LES PORTUGAIS
AU MALABAR;

PAR Mme. BARTHÉLEMY HADOT,
Auteur des *Mines de Mazara*, de la *Tour du Louvre*, etc. etc.

TOME QUATRIÈME.

PARIS,
PIGOREAU, LIBRAIRE,
Place Saint-Germain-l'Auxerrois, no. 20.

1816.

DE L'IMPRIMERIE DE J.-B. IMBERT,
rue de la Vieille-Monnaie.

LA VIERGE
DE L'INDOSTAN,
OU LES PORTUGAIS
AU MALABAR.

CHAPITRE XXIV.

Nirzael et sa mère ne connurent les dangers qu'elles avaient courus, qu'à l'instant où l'on vint leur annoncer la victoire mémorable qu'avait remportée le vaillant Thamar.

Qu'il est doux d'être redevable de la vie et de l'honneur à celui que déjà l'on adore ! et combien le sentiment d'un vertueux amour acquiert de forces, quand l'objet qui l'a fait naître obtient des droits à notre reconnaissance autant qu'à notre admiration !

La reine Zénobie quitta le château où depuis plusieurs mois elle s'était enfermée avec sa fille, pour la soustraire aux regards des agens de Zeïde-Binder, qu'on soupçonnait être répandus dans le royaume de Golconde.

Avec quel plaisir cette tendre mère apprit que Nirzaël pouvait reparaître sans inquiétude, et que sa liberté était due au courage autant qu'à la prudence de celui qui devait être un jour son époux !

Le conseil qui gouvernait pendant l'absence de Sigisgan, envoya une députation à la souveraine, et la conjura de se rendre dans la capitale, afin d'y recevoir le monarque, dont le retour venait d'être annoncé.

C'est, lui dit l'orateur qui parlait au nom du conseil, c'est à la vertu, à la beauté à récompenser la valeur. Quel bonheur pour nous de voir une vierge

que Brama daigna combler de toutes ses faveurs, ceindre elle-même des lauriers de la gloire le front d'un jeune héros que la bienfaisance du dieu de l'Indostan a conduit sur les bords du Gange, ensuite dans notre heureuse patrie!

La reine se hâta de retourner à son palais, et d'ordonner les préparatifs d'une fête qu'elle voulait rendre magnifique. Déjà elle était commencée par la joie de tous les habitans du royaume, qui se félicitaient du bonheur de posséder pour souverain, un prince qui mettait sa gloire à faire respecter leur indépendance.

Ah! mille fois malheur à celui qui laisse accabler ses enfans par le poids honteux des fers de l'étranger! il finit tôt ou tard par en être accablé lui-même; et le désespoir des peuples, que le ciel lui commandait de rendre heureux, doit être son premier supplice.

Sigisgan régnait depuis vingt-deux ans ; il avait soutenu plusieurs fois la guerre contre différens rois ou nabas, ses voisins : mais jamais il ne l'avait provoquée ; aussi jamais il n'avait redouté les combats ; il savait que, pour être respecté, il faut se montrer digne de l'être.

Il y avait trois jours que la reine et sa fille étaient revenues dans leur palais, lorsque Sigisgan et Thamar entrèrent dans la ville de Golconde.

Ce fut le premier triomphe de Thamar. Combien il eut de charme pour la vierge de l'Indostan !

La marche de l'armée était des plus brillantes. A sa suite étaient les équipages tombés au pouvoir des vainqueurs. Devant le char sur lequel étaient placés Sigisgan et son fils adoptif, marchaient à pas lents deux éléphans aussi fatigués par le poids des riches présens que le souverain d'Orixa avait envoyés à Tha-

mar, que par celui de leur propre masse.

Enfin le char est devant le palais, et sur les degrés du péristyle on voit arriver la reine accompagnée de la princesse, et suivie de toute sa cour.

La joie brille dans les yeux de Thamar ; il a le bonheur de pouvoir tomber aux pieds de celle qu'il nomme sa mère; il peut contempler sa chère Nirzaël qu'il a su mériter par ses exploits; il ne craint plus qu'un rival puissant vienne la lui ravir. Tout est bonheur pour lui.

Sigisgan ne montre point une joie aussi vive. Il revient avec la paix. Le territoire de ses états n'a point été envahi; la terre sacrée qui l'a vu naître n'a pas été foulée par les pas de l'ennemi; les habitans des riantes campagnes n'ont point eu la douleur de voir leurs champs ravagés, ni celle plus cruelle encore de savoir leurs filles exposées à la fureur barbare des Marattes;

cependant il ne peut s'empêcher de répandre des larmes, en pensant que pour être préservé de tous ces malheurs il en avait coûté la vie à plusieurs de ses enfans.

Il ne voit point sans effroi des mères, des amantes, des épouses, qui, les yeux humides de pleurs, cherchent dans la foule des guerriers, si ceux qui leur sont chers en font encore partie.

Voilà de ces vraies douleurs, elles empoisonnent les plaisirs de la victoire.

Nirzaël vole dans les bras de son père, lui exprime toute sa joie, et tournant ensuite ses beaux yeux vers Thamar, elle lui présente d'une main tremblante la couronne qu'elle a faite elle-même.

Sigisgan permit à sa fille d'en ceindre le front du guerrier. Combien, en ce moment, l'obéissance eut de charmes pour elle ! Thamar fléchit le genou, la vierge modeste fait quelques pas.

L'amour et la pudeur couvrent ses joues du vif incarnat de la rose; ses timides regards rencontrent de nouveau ceux de son ami, de son frère; son cœur palpite avec la plus grande vivacité. Prince, dit-elle, recevez au nom de la patrie ce témoignage de sa reconnaissance.

Sa voix est tellement altérée, qu'elle est à peine entendue; mais cette vive émotion est la preuve du plaisir qu'elle éprouve à couronner son amant.

Plaisir pur comme son âme angélique, comme celle du bon, du vaillant Thamar, qui en était la noble cause!

Zénobie aimait tendrement sa fille; elle eût voulu l'unir de suite au vainqueur des Marattes (c'était la qualité qu'on donnait au fils de dom Carlos); mais elle ne pouvait se résoudre à la marier qu'elle n'eût atteint sa seizième année. D'ailleurs, c'était la volonté du souverain.

Le temps qui devait s'écouler fut employé par Thamar à acquérir de nouvelles connaissances, tant sur l'art de combattre que sur celui de gouverner. Sans cesse avec Sigisgan, il était devenu l'oracle de son conseil, et les vieillards même se soumettaient avec plaisir à ses avis.

Au milieu de toutes les occupations qui remplissaient ses journées se trouvaient aussi des heures consacrées à la bienfaisance.

Souvent, accompagné d'un seul écuyer, il parcourait les environs de la capitale, portait des secours à la veuve éplorée, et dans l'asile qui abritait des orphelins. Hélas ! sans lui, combien d'infortunés eussent peut-être maudit leur existence, ou l'eussent terminée dans un dénuement absolu!

Zénobie ne permettait point que Thamar fût souvent avec sa fille. Si la raison, la prudence justifiaient cette sage

précaution , l'amour s'en affligeait ; car si le fils de dom Carlos ne se trouvait que rarement avec celle qu'il adorait, il entretenait avec elle une douce correspondance dont la générosité était le principal motif.

Le jeune Portugais voulait-il distribuer quelque secours, il envoyait au palais de Sigisgan, et c'était toujours la princesse qui répandait des faveurs sur les malheureux. Ma Nirzaël, lui avait-il dit un jour en présence de la reine, si je ne puis tous les jours te dire combien tu m'es chère, je t'enverrai des malheureux que tu soulageras pour l'amour de moi. Le bien que je pourrai leur faire doublera de prix en passant par tes mains. Ah ! je t'en conjure, quand tu les entendras bénir ton nom, louer ta bonté, tes grâces, appeler sur ta tête les bénédictions du dieu de l'Indostan, songe que c'est Thamar qui te

parle, que c'est lui enfin qui t'exprime tous les sentimens que tu lui fais éprouver.

Vertueux Thamar, si ceux à qui l'aimable Alphonse fut si cher, savaient que tu existes encore, combien de pleurs tu leur épargnerais ! Hélas ! chaque jour ton père en répand au souvenir du fatal moment où il s'est vu contraint de se séparer de toi ! Quelquefois il aime à se persuader que tu respires encore, que des êtres bienfaisans ont pris soin de ta déplorable enfance, que Florestan, cet ami généreux, a survécu à l'infortune, et qu'il est avec toi : alors ses peines sont moins grandes.

Il y avait déjà trois années que dom Carlos habitait dans la vallée hollandaise, où il était chéri de tous ceux qui avaient le bonheur de le voir. C'était toujours, à l'égard du père Urbain, le même zèle, la même générosité. Il se

trouvait riche, puisqu'il pouvait répandre sur d'autres les bienfaits qu'il n'osait refuser, de peur d'éveiller les soupçons.

Cette crainte l'empêchait de chercher à savoir ce qui se passait dans sa patrie. Il n'y avait plus que Célina qui pût l'y intéresser ; mais il savait qu'elle possédait une fortune indépendante de la sienne, et ne pouvait concevoir aucune inquiétude pour elle, en cas qu'elle voulût quitter le monastère de la Santa-Maria, où il l'avait laissée en abandonnant Lisbonne.

Plusieurs fois néanmoins il eut l'intention de lui écrire et de faire porter sa lettre par le jeune Edmond, celui qui s'était dévoué à son service ; mais la crainte que son messager ne fût arrêté, et que sa lettre ne fît, par ce moyen, connaître le lieu de sa résidence, arrêta toujours l'effet d'une volonté qui le por-

tait à vouloir donner quelque tranquillité à Célina.

Cette femme charmante ressentait toutes les inquiétudes d'une épouse séparée de celui qu'elle adore.

Florestan avait parcouru presque tous les pays de l'Europe, et n'avait point été heureux. Il s'était décidé à retourner en Hollande, persuadé que ses recherches seraient plus utiles la seconde fois que la première.

Il promit donc à Célina qu'il ne ferait plus que cette tentative : elle fut encore obligée de consentir à son départ.

Le courageux Portugais visita de nouveau toutes les villes, les bourgs, les villages de la Hollande, et s'entendit avec dom Sanche, pour tâcher de faire quelque découverte.

Un jour qu'il visitait les environs de Dordrecht, il fut surpris par un orage qui éclata de toutes les parties de l'at-

mosphère. Il était à cheval; mais la pluie tombant par torrent, il fut obligé de se réfugier dans un bois, seul lieu où il espérait pouvoir trouver les moyens d'attacher son coursier que la foudre et les éclairs épouvantaient. Iglouf était mieux monté que lui; il dit à son maître de l'attendre, l'assurant qu'il allait lui chercher un asile, et qu'il reviendrait l'avertir aussitôt qu'il aurait pu en trouver un.

Il partit en toute hâte, sans redouter la tempête, qui était cependant des plus violentes.

Florestan avait fait à peine trente pas, qu'une cabane de bûcheron s'offrit à ses regards. La porte en était ouverte : ce lieu ne semblait point être habité. Seulement il y vit des outils, tels que serpe, hache, coignée; il présuma que c'était un endroit consacré au repos journalier de ceux qui coupaient le bois. Il y entra, s'assit sur un tronc d'arbre,

après avoir attaché la bride de son cheval à un jeune peuplier. Ce fut dans cet asile qu'il passa trois heures. Ce temps écoulé avec l'orage, il ressortit de la cabane. La pluie avait entièrement cessé, et le ciel paraissait sans nuage. Il entendit bientôt crier dans le lointain : *Maître! maître à moi! Iglouf être perdu; pas pouvoir trouver bon Florestan.*

Passe de ce côté, lui répond Florestan, qui reconnut d'où partait la voix; dirige-toi sur la droite. — Moi pas pouvoir; grande rivière noyer cheval et Iglouf.

Florestan se rendit auprès de lui, et ne put s'empêcher de rire en voyant que son nègre prenait un amas d'eau causé par la pluie, pour une rivière. Il le rassura, et traversa lui-même cette mare, pour rejoindre le pauvre garçon, qui était réellement effrayé.

Viens tout' suite avec moi; avoir trou-

vé jolie casa, où pourrons coucher. — Est-elle bien éloignée? — Non; là, hors du bois, en bas de trois, quatre, beaucoup de petites montagnes. — Est-ce une auberge? — Moi pas savoir : le homme qui a parlé à Iglouf est bon; il a donné vin pour rafraîchir lui.

Chemin faisant, le nègre fit le portrait de celui qui consentait à leur donner un asile pour la nuit.

Tu vas voir lui, bon maître, grande barbe noire, beaux yeux, habit long et noir, comme cheveux à moi.

C'en fut assez pour donner à Florestan lieu de présumer qu'il allait trouver l'hospitalité dans un ermitage. Bientôt il fut assuré qu'il ne se trompait point.

Le jour baissait sensiblement, lorsqu'il approchait de la plaine. Il descendit rapidement la petite montagne, et aperçut l'habitation dont Iglouf lui avait parlé. Il vit son nouvel hôte sur la porte :

il paraissait attendre son arrivée; et tendant la main à Florestan, il lui dit avec ce ton de voix qui semble encore donner un nouveau prix à une action généreuse : Soyez le bien venu ; puissiez-vous trouver dans ma retraite le repos du corps et la paix de l'âme !

Florestan tressaille; sa main tremble dans celle de l'ermite; le son de voix qui vient de frapper son oreille a fait aussitôt battre son cœur; il voudrait que l'ermite lui parlât encore; et ses idées sont tellement confuses, qu'il ne l'interroge pas. Jeune homme, continua le cénobite, entrez promptement. La fatigue paraît avoir atténué vos forces ; ou, si vous avez des chagrins, je vous consolerai. Les malheureux sont sensibles. Si vous fuyez la persécution des méchans, je tâcherai de vous soustraire à leur perfidie. Le père Urbain.... il ne put achever.

Non, dit Florestan, non, je n'ai rien à craindre; je suis à la recherche de mon bienfaiteur, de mon ami, dont Philippe IV a reconnu et proclamé hautement l'innocence; dans ce moment mon bonheur est parfait, puisque je puis me jeter dans les bras du noble dom Carlos. Leurs soupirs, leurs embrassemens se confondent; leurs voix émues font à peine entendre ces mots : Dom Carlos, Florestan, mon ami, mon libérateur!...

A ce moment d'enthousiasme en succédèrent plusieurs autres qui furent bien douloureux.

Dom Carlos regarda fixement Florestan, et lui dit, après avoir été un moment comme indécis : Je ne vois point avec toi mon cher Alphonse ?

Le jeune Portugais se couvrit la figure de ses deux mains, et n'eut pas la force de s'exprimer. Une seule parole lui échappa. Il prononça le mot *nau-*

frage. Hélas! c'en fut assez pour ce trop malheureux père. Il se laissa tomber sur un siége, où il demeura près d'un quart d'heure, sans que le silence qui régnait dans l'ermitage fût interrompu. Il se leva ensuite, et présentant pour la seconde fois sa main à Florestan, il put enfin verser des larmes, soulager sa poitrine oppressée, et prier le ciel de lui donner la force de supporter le malheur dont il venait d'acquérir la certitude.

Florestan passa quinze jours dans l'ermitage; mais il eut soin de faire partir Iglouf, afin de donner de ses nouvelles à Célina, et de lui apprendre que dom Carlos existait encore; mais celui-ci exigea que la seule Célina et les amis que nous lui connaissons, fussent instruits de sa résidence, où il prétendait passer le reste de sa vie.

Vainement Forestan combattit ce pro-

jet. Eh quoi! lui dit-il, vous voulez vous condamner à vivre loin d'une sœur qui vous chérit tendrement, de son époux dont vous connaissez l'amitié! L'honneur vous est rendu; venez au moins jouir de votre triomphe. Le roi vous rappelle à sa cour. — Eh! que peut-il me rendre quand sa faiblesse m'a tout ôté? Mes malheurs, fruit de ses injustices, n'ont-ils pas causé la mort de mon épouse, celle de mon fils? Ah! je renonce pour toujours au monde, à mon ingrate patrie....

Mon frère, mon ami, lui répond Florestan.... Votre patrie!!! Ce nom sacré ne produit-il plus d'effet sur votre âme? Et si, dans ce moment, elle réclamait votre bras....—Je ne balancerais point. Je volerais à sa défense; mais sans grade, sans titre, simple soldat, et surtout soldat inconnu. Elle est maintenant en paix, ajouta-t-il, cette patrie qui m'a traité si cruellement!!

Je veux, je te le répète, demeurer dans cet asile, y attendre tranquillement que la mort me réunisse aux objets qui me sont chers.

Florestan vit bien qu'il n'obtiendrait point de dom Carlos qu'il rentrât en Espagne, du moins pour le moment. Il lui proposa de lui faire connaître dom Sanche et son épouse, qui, comme nous l'avons déjà dit, habitaient à quelques lieues de la capitale.

Que m'offres-tu? lui répondit le malheureux ermite. Crois-tu qu'ils puissent jamais me donner le bonheur? et me fais-tu l'injustice de penser que, refusant ta société et celle de ma sœur, je puisse désirer d'en voir une autre? La solitude convient à ceux qui ont tout perdu. C'est là qu'ils peuvent, sans contrainte, s'occuper de leur douleur.

Florestan quitta son ami pour retourner près de son épouse; mais après avoir fait serment de ne point déceler la re-

traite qui depuis trois années était l'asile d'un guerrier, l'honneur du Portugal qui l'avait vu naître.

Le mystère le plus profond déroba aux habitans des montagnes voisines de l'ermitage, le nom de celui qui l'occupait. Edmond, ce jeune et fidèle villageois, avait été témoin de la scène touchante qui s'était passée entre Florestan et le père Urbain ; mais ce dernier lui avait dit : Si je viens à être connu, je ne le devrai qu'à ton indiscrétion. Tu perdrais à jamais mon amitié, et je me verrais forcé de quitter la vallée.

Ce peu de mots étaient plus que suffisans; et le villageois qui l'aimait comme s'il eût été son père, garda sur cet événement le plus profond silence. D'ailleurs dom Carlos lui avait juré que si des circonstances le forçaient à retourner dans le monde, il l'emmenerait avec lui ; mais il ne se persuadait point qu'il

dût jamais abandonner son habitation; cependant le sort l'appelait à reparaître encore au grand jour. Ah! puisse-t-il ne jamais se repentir d'avoir, pour la troisième fois, repris du service dans les armées de Philippe IV!

CHAPITRE XXV.

Alphonse recevait sans cesse de nouvelles preuves de la reconnaissance du peuple de Golconde, de l'amitié de ses parens adoptifs, et de l'amour de la princesse Nirzaël. L'époque où celle-ci devait lui donner sa main, n'était plus éloignée ; et le vainqueur des Marattes était déjà regardé comme le souverain du royaume.

Au milieu de la gloire dont il était environné, on remarquait souvent en lui un air inquiet et sombre ; mais il ne produisait qu'un effet semblable à celui des nuages dans un beau jour d'été, c'est-à-dire, que ses momens de tristesse n'étaient point longs, et qu'il reprenait facilement son ton aimable et son sourire gracieux.

Mais quand il était seul il se livrait à des réflexions affligeantes, pensait au pays où s'était écoulée sa première enfance, à la triste fin de son père mort sur un échafaud, et laissant après lui un nom déshonoré.

Une autre circonstance non moins douloureuse l'affectait vivement, c'était de tromper Nirzaël en lui donnant un nom flétri. Hélas! se disait-il, si jamais on apprenait le secret fatal que je veux, que je dois cacher, quelle serait ma destinée? Le mépris le plus insultant serait le partage de ce Thamar à qui maintenant l'on prodigue tant de respect. Je serais chassé de la patrie qui m'a adopté, et ce même peuple, inconstant dans son amour comme dans ses hommages, renverserait bientôt l'idole qu'il encense aujourd'hui. Vingt fois la pensée lui vint de se jeter aux pieds du roi, de lui faire le récit de ses mal-

heurs ; mais ce que lui avait dit Flores-tan avant leur embarquement en Hollande : *Ne fais jamais connaître ni ta patrie, ni ta famille, que tu n'aies atteint ta vingt-cinquième année*, s'opposait à ce qu'il voulait faire, et peut-être s'applaudissait-il intérieurement d'une défense qui s'accordait parfaitement avec le vœu de son cœur, surtout depuis l'heure fortunée où l'amour le plus ardent l'avait asservi sous son empire.

La paix régnait dans les Etats de Sigisgan : l'aurore d'un bonheur parfait pour la princesse Nirzaël semblait déjà s'annoncer. Heureuse fille, amante adorée, l'hymen allait l'unir à celui que sa mère lui avait permis d'aimer, quand l'ambition de Philippe IV vint porter le désespoir dans son âme, et préparer la ruine d'une partie de l'Indostan.

Ce prince voulut que les Portugais se

réunissent aux armées des Hollandais ; qui déjà en avaient soumis plusieurs petits royaumes, et fit un traité d'alliance avec ces derniers, auxquels il céda quelques places maritimes du Portugal, pour garant de sa fidélité à tenir sa parole.

Il avait suivi en cela les conseils d'un de ses ministres attaché secrètement à la maison de Bragance, et qui cherchait, par une guerre nouvelle, à soulever les Portugais contre lui, et à leur faire désirer le retour d'une ancienne famille.

Philippe fit donc armer plusieurs vaisseaux qui devaient se réunir à la flotte hollandaise ; et comme il lui fallait un amiral qui eût quelque connaissance des mœurs des pays qu'il prétendait soumettre, il jeta les yeux sur Florestan. Celui-ci ayant été long-temps à la cour de Mujac, où il s'était conduit avec tant de sagesse lors de l'arrivée du traître Fernando, s'était depuis distingué dans

la guerre que l'Espagne avait eu à soutenir contre la France, guerre injuste dont Philippe eut lieu de se repentir (1), mais qui ne diminuait en rien le mérite de ceux qui avaient combattu avec honneur.

Florestan s'y était couvert de gloire ; car, après un combat des plus meurtriers, où l'armée espagnole avait été contrainte de s'éloigner précipitamment, il avait ordonné une retraite si savante

---

(1) Après la mort d'Elisabeth Claire-Eugène, tante de Philippe IV, et souveraine des Pays-Bas, le roi d'Espagne prit aussitôt possession de ses vastes domaines. L'ambition le porta ensuite à s'emparer de Trève, et en enleva l'électeur, qui s'était mis sous la protection de la France. Ce trait ne demeura point impuni, et fut même une des causes qui amenèrent la rebellion des Portugais contre les Castillans, qui eut lieu en 1640, où les ducs de Bragance remontèrent sur le trône.

et qui fut si bien exécutée, qu'elle sauva plusieurs régimens et tous les trésors de l'armée.

Philippe fit donc expédier à Florestan des pouvoirs spéciaux pour le commandement de l'escadre portugaise, et malgré les pleurs de son épouse, il se vit obligé de s'embarquer de nouveau. Il se rendit donc à Amsterdam; c'était dans le port de cette ville que se trouvaient réunis tous les vaisseaux de guerre.

Le terme du départ était encore éloigné d'un mois; lorsqu'il y arriva, il eut la possibilité d'aller passer quelques jours à l'ermitage de dom Carlos, qu'il avait le projet d'emmener avec lui; mais il éprouva la plus grande peine à l'y déterminer.

Mon frère, lui dit-il, vous ne me laisserez point seul à la tête d'une expédition qui peut être pour nous ou glorieuse ou funeste; si vos conseils, mes mal-

heurs et la dernière guerre contre la France, m'ont donné quelque prudence, je n'en ai point encore assez pour supporter le poids de mes obligations. Venez avec moi, vous serez mon guide, mon appui : ne vous refusez pas à mes prières, je ne vous rappellerai point tout ce que le ciel a daigné permettre que je fisse pour vous ; mais enfin si mes soins et mon zèle vous ont sauvé la vie, si par suite l'honneur a été rendu à votre nom, accordez-moi quelques instans d'une existence que j'eusse voulu rendre heureuse, et qui m'est devenue aussi chère que la mienne.

Florestan venait de parler au cœur de dom Carlos ; et la reconnaissance détermina celui qui voulait rester dans la solitude, à reprendre du service ; mais comme il l'avait dit quelque temps auparavant, il refusa toute espèce de distinctions, et ne prit d'autre nom que

celui d'Urbain, ou de soldat de la vallée.

Il abandonna son joli ermitage au fidèle Edmond, qu'il voulut marier avant son départ.

La fille d'un des plus pauvres habitans des montagnes, avait touché le cœur d'Edmond. Dom Carlos s'en était aperçu, le jeune garçon appartenait au plus riche fermier des environs, et cette disproportion faisait le désespoir des amans.

Dom Carlos fit venir un jour les deux familles à son ermitage; et après leur avoir annoncé son prochain départ, il leur dit : J'institue mon fidèle ami (car il ne lui avait jamais donné d'autre nom) dépositaire de ma fortune, qui, sans les bienfaits de tous les bons villageois, eut suffi à ma subsistance ; et je vous demande à l'un et à l'autre le bonheur de vos enfans; ils s'aiment, et ma félicité

en vous quittant, sera de pouvoir me dire : J'ai fait encore des heureux.

Sa demande ayant été accueillie, les jeunes amans furent unis.

Le jour du mariage fut marqué par la joie, car sans que le père Urbain fît connaître son véritable nom, il apprit à ses amis, que, persécuté long-temps par un scélérat puissant, il pouvait enfin être rendu à sa patrie, que des malheurs affreux l'avaient forcé d'abandonner.

Il fit donner secrètement par Edmond, à chacun des montagnards qui l'avaient si bien secouru, des présens considérables, et voulant laisser un monument qui attestât le séjour d'un homme bienfaisant dans la vallée de Dordrecht, il s'entendit avec un des magistrats, et l'on bâtit par son ordre et à ses frais une maison qui reçut le nom d'Hospice des Voyageurs.

Le jour du départ du père Urbain, la consternation et la douleur étaient extrêmes parmi les habitans des montagnes, qui croyaient perdre en lui le meilleur des pères; mais il les consola, en leur promettant de revenir quelquefois les visiter.

Il se rendit avec Florestan au port d'Amsterdam, y prit le costume d'un simple soldat, et ne fut regardé que comme le secrétaire de l'amiral portugais.

Combien de fois, pendant le voyage maritime, il entendit faire son éloge! il était sincère, car tout le monde le croyait mort.

Cependant, quoiqu'il n'y eût aucun Espagnol dans le nombre des officiers, il avait grand soin de ne point se trouver trop souvent avec eux, dans la crainte que l'attachement de Florestan ne vînt à trahir l'incognito qu'il prétendait garder.

On apprit bientôt dans le royaume de Golconde que les Portugais voulaient s'emparer d'une partie de l'Inde, qui devait être partagée avec les Hollandais, qui, non contens d'y avoir établi des comptoirs, et même fait bâtir quelques forts, afin d'y abriter leurs vaisseaux de commerce, voulaient encore en détrôner les souverains.

On sut aussi que les forces portugaises devaient attaquer Visapour, tandis que les forces hollandaises tâcheraient de prendre Bisnagar, et par suite le royaume de Golconde, qui n'en est distant que de quarante-cinq lieues. C'était par la conquête de ces royaumes et de plusieurs autres, qu'ils espéraient pouvoir un jour s'emparer de Pondicheri, la plus grande comme la plus forte ville des Indes, sur la côte du Coromandel.

Thamar ne put s'empêcher de frémir, quand il entendit prononcer le nom de

la patrie de son père et de la sienne; mais il fut rassuré dès qu'il sut que les seuls Hollandais viendraient les attaquer.

O mon dieu! se dit-il intérieurement, je ne porterai point les armes contre mes concitoyens. Je pourrai sans trembler, défendre la terre hospitalière qui m'a reçu. Je ne craindrai point que mes armes soient teintes du sang de quelqu'un des miens.

L'union la plus franche, une amitié, telle qu'il n'en existe guères parmi les souverains, subsistaient entre le roi de Golconde et celui de Bisnagar. Leur cause d'ailleurs était commune, puisque la perte de l'un entraînait naturellement celle de l'autre.

Ainsi dans un péril imminent les deux voisins réunirent leurs armées, en peu de temps les préparatifs de guerre avaient été faits.

Thamar, qui croyait que le printemps le rendrait l'heureux époux de Nirzaël, fut obligé de reprendre ses armes, et de partir à la tête de plus de soixante mille hommes, qui avaient tous en lui une confiance illimitée. Le nom du vainqueur des Marattes les enflammait; et tous regardaient comme certain la défaite des Hollandais.

Un seul des ministres de Sigisgan ambitionnait les honneurs dont jouissait Thamar. Il en était secrètement le rival; car il adorait en silence la belle Nirzaël, à la possesssion de laquelle sa fortune et sa noblesse lui permettaient d'aspirer, si le roi de Golconde ne lui eût dit qu'il avait juré d'unir la princesse à celui que le fleuve du Gange s'était plu à donner à l'Indostan.

Hiaskar (c'est le nom de ce ministre) était le petit fils du nabas de Samorin,

vaincu par Hyder Kan (1). Il avait été reçu dans le royaume de Golconde avec tous les égards que l'on doit au fils d'un illustre malheureux. Il s'y était marié, et son fils, qui se montrait reconnaissant, était traité comme prince à la cour de Sigisgan ; il en avait toutes les prérogatives, et faisait partie du conseil.

Hiaskar avait vingt-huit ans, lorsque Thamar vainquit les Marattes. Ce premier succès fit naître sa jalousie ; mais il

---

(1) Lorsqu'Hyder-Kan, chef d'un peuple connu sous le nom de Nairs, venus d'Afrique en Asie en 1602, s'empara du royaume de Calicut, le nabas, qui ne voulait point tomber vivant au pouvoir du vainqueur, fit enlever de son palais son trésor et son fils ; il les confia à un de ses fidèles esclaves, qui, avec quelques autres, se réfugia dans le royaume de Golconde, où le père de Sigisgan les reçut. Le nabas de Samorin mit lui-même le feu à son palais, et fut enseveli sous ses débris.

la cacha soigneusement jusqu'à ce qu'il pût trouver une occasion de la faire éclater et de perdre à jamais un homme qui seul pouvait mettre obstacle à son bonheur.

Plus sa haine avait été concentrée et son amour contraint au silence, plus il était dangereux que l'un et l'autre n'éclatassent : aussi son ami, son conseiller intime, lui recommandait-il toujours la plus grande prudence; et quoique ce dernier ne fût lié avec lui que depuis peu de temps, Hiaskar avait en lui une confiance tellement aveugle, qu'il se donnait à peine le temps de réfléchir, dès qu'il lui proposait quelque chose.

Les Indiens sont très-superstitieux, et les fakirs, non pas les mendians de profession, mais ceux qui sont retirés dans des espèces de monastères, sont regardés comme des demi-oracles, et

par une feinte dévotion font souvent bien du mal à ceux qui n'ont pas assez de bon sens pour les éloigner de leur société.

Près d'un temple de Brama, situé à une demi-lieue de Schéla, bourg du royaume de Golconde, où Hiaskar avait un magnifique palais, il existait un couvent de fakirs dans lequel était arrivé un nouveau personnage que le hasard y avait amené. Son adresse, autant que son esprit, lui donnèrent bientôt une prépondérance étonnante. On le regarda comme un prodige qui devait attirer, par son savoir, les faveurs des Indiens, c'est-à-dire, leurs largesses; car, tout le mérite de ces compagnies de fainéans consiste à émouvoir la pitié de leurs semblables, et à leur enlever, pour l'amour de Dieu, une partie de l'or qu'ils possèdent; et ce métier qu'autorise la paresse, que perpétuent les

préjugés et l'hypocrisie, ne trouve que trop de zélés partisans. Ces sectaires trompent le peuple autant par besoin que par habitude; souvent ils sont chargés d'or, tandis qu'ils vous tendent, sans honte, une main suppliante.

Le nouveau fakir arrivé au monastère de Schéla, n'était point du nombre de ceux qui se vouent à des contorsions, à des grimaces perpétuelles pour attendrir les passans; mais il avait eu la finesse de ne s'adresser qu'à de nobles seigneurs; il leur avait parlé, tout en leur demandant l'aumône, avec cette éloquence, ce ton distingué qui dénote un grand personnage.

Un de ceux-ci était Hiaskar, qui se promenait à fort peu de distance de son château.

Il le guettait depuis plus de six mois, et l'aborda avec un air de dignité, qui contrastant parfaitement avec le cos-

tume de fakir (1), piqua la curiosité du noble Hiaskar.

Tu ne me sembles point fait, lui dit-il, pour le métier que tu exerces. — Tu as raison, lui répond le fakir, et tu vois en moi un pénitent qui a fait vœu de renoncer aux grandeurs, et prétend se consacrer à l'édification de ses semblables. — Ton maintien, ta noble assurance me dénotaient ta naissance. — C'est un faible avantage que celui d'une

---

(1) Les Fakirs, ou Santons, sont partagés en deux classes, les moines et les mendians. Les premiers restent dans leur couvent, tandis que les autres parcourent les plaines, les bois, les forêts, même les grandes routes, et mettent les voyageurs à contribution, en leur promettant que leurs âmes passeront après la mort dans les corps de quelques animaux bienfaisans.

La plupart des Indiens croient à la métempsycose.

illustre origine. Tous les hommes sont égaux devant l'Eternel. — Quel est ton culte? — Celui de Brama. — Ton pays? — L'univers ; mais je ne sais quelle voix divine me disait depuis long-temps : fixe ton séjour dans le royaume de Golconde, tu y trouveras un prince qui n'a plus de trône, mais qui en mérite un, que ta sagesse et tes conseils lui feront obtenir. J'ai abandonné le Malabar, où j'étais heureux, pour venir ici. J'ai tout bravé ; et depuis que je suis entré sur cette terre, j'ai employé toutes mes recherches à découvrir le nom de celui que le divin Brama veut combler de ses faveurs.

Ce discours, qui semblait être celui d'un inspiré, toucha vivement Hiaskar.

Un prince qui n'a plus de trône, se disait-il, c'est moi ; le petit-fils du nabas de Samorin n'est-il pas celui que cherche ce fakir? Dois-je remonter un jour

au degré de gloire d'où mon aïeul est tombé.

L'adroit mendiant paraissait attendre en silence la réponse du seigneur Hiaskar, que déjà il connaissait parfaitement. Tu m'étonnes, lui dit ce dernier; et si je n'étais bien éveillé, je croirais qu'un songe m'abuse. — Me connais-tu? — C'est la première fois que je te rencontre. — Eh bien! ce que tu viens de m'apprendre, me donne lieu de croire que *c'est* vers moi que le dieu de l'Indostan t'envoie. Je veux que tu y restes sans cesse; je te comblerai de richesses; mon palais deviendra le tien. — Je te remercie, lui répond le fakir. Je ne puis quitter mes frères; et quoique je ne sois dans le couvent de Schéla que depuis un mois, j'ai résolu de ne point l'abandonner. Je puis t'y recevoir, aller même chez toi, afin de te donner les avis

que je recevrai du ciel ; mais n'en exige point davantage.

Hiaskar lui présenta une bourse remplie d'or. Il la refusa, en disant : j'ai promis de ne rien recevoir pour moi ; mais tu pourras l'envoyer à mon couvent, qui priera pour toi.

Hiaskar encore plus étonné força le fakir à l'accompagner jusqu'à son château. C'était bien ce que l'adroit hypocrite demandait. Fourbe, rampant, spirituel, et véritable caméléon, capable de tout le mal, fait pour mener plusieurs intrigues, organiser des conspirations, et conduire, pour favoriser son ambition, les hommes les plus vertueux à l'échafaud, tel était le nouveau fakir.

A ce portrait, qui n'est que trop ressemblant, on doit reconnaître le perfide comte Fernando, qui, parvenu à sortir de son île, était resté pendant quelque temps au Malabar. Mais voyant qu'il ne

pouvait y faire des dupes, il avait cherché, dans un autre royaume, un champ plus vaste où il pût exercer ses funestes talens.

Tandis qu'il était sur les côtes de Coromandel, il avait entendu les matelots nouvellement arrivés de Lisbonne, parler de la justice qu'on avait rendue à un seigneur nommé dom Carlos. Dès lors il avait acquis la certitude qu'il ne pourrait jamais rentrer dans sa patrie; et comme il craignait que quelqu'un ne vînt à le reconnaître, il s'était hâté de sortir d'un royaume où il n'espérait plus être à même de se faire un nom.

Il avait pris, dès ce temps-là, le costume de fakir; et tout en exerçant ce métier, il avait traversé le royaume de Visapour, et s'était ensuite réfugié dans la ville de Samorin. Là, ayant su que le fils du dernier nabas s'était établi dans le royaume de Golconde, il s'était fait ra-

conter aussitôt toutes les particularités qui avaient accompagné l'entrée de Hider-Kan dans le royaume de Samorin, et se trouvait à même, par ce moyen, de paraître possesseur des inspirations du ciel.

Arrivé au royaume de Golconde, au moment où Thamar venait de triompher des Marattes, il apprit que la main de la princesse Nirzaël devait être le prix du vainqueur, qui était un jeune étranger, dont la patrie était inconnue.

Ce fut d'après toutes ces données, qu'il forma le projet de s'approcher du petit-fils du nabas de Samorin, afin de parvenir à lui faire épouser la princesse, et de reprendre le titre de ministre ou de général, que les crimes qu'il avait commis en Espagne lui avaient fait perdre.

En marchant pas à pas, en se hâtant lentement, il prépara les piéges dans lesquels il espérait faire tomber un jeune

guerrier qu'il ne connaissait point, et auquel il n'avait d'autre raison de faire du mal que celle de se procurer du bien à lui-même, en mettant sur le trône un prince qui, devenu sa créature, lui devrait une grande reconnaissance.

Si Thamar eût été dans une position semblable à celle du prince Hiaskar, Fernando eût de même employé son adroite politique pour le faire arriver au trône; mais le fils de dom Carlos était protégé par l'amitié, l'amour, et surtout par sa valeur; n'ayant besoin d'aucun secours étranger, il fallait, pour le perdre, détruire, en partie, les sentimens qu'il avait inspirés. Cet ouvrage était bien digne de la méchanceté du perfide Fernando.

Voilà donc le vertueux Thamar exposé aux traits d'un ennemi. Et quel ennemi, grand Dieu ! celui de toute sa déplorable famille.

Le sort fatal semblait avoir attaché ce

monstre à la perte de tout ce qui portait le nom de dom Carlos. Aimable Portugais, qui te préservera des piéges qu'on prépare pour te perdre? Ah! plus tu es aimé, et plus ta chute sera terrible. La calomnie, cette arme fatale produite sans doute par l'enfer, et qu'ont su aiguiser les monstres du Ténare, va peut-être bientôt te frapper; et tu n'auras pour résister à tes infortunes que tes vertus et ton héroïque courage, égide sacrée à la vérité, mais qui ne garantit pas toujours celui qui la possède.

Hiaskar, enchanté des prédictions du fakir, le recevait tous les jours à son château, et sentait se fortifier en lui la jalousie que lui avait inspirée le fils adoptif de Sigisgan, et l'ambition qui le portait secrètement à désirer de pouvoir un jour monter sur le trône de Golconde; mais il n'avait point encore conçu la criminelle pensée d'épouser la prin-

cesse, après avoir fait périr et son père et Thamar; il n'appartenait qu'au comte Fernando de la faire naître.

Il le fit par degré, ne voulant pas effrayer une âme qui ressentait réellement de l'horreur pour les forfaits.

Ce ne fut qu'en les enveloppant des voiles de l'intérêt de tous, qu'il parvint d'abord à les lui rendre moins odieux. Insensiblement il l'accoutuma à ne plus rougir de tout ce qu'il entendait, et à concevoir les plus hautes espérances sur l'esprit de son fakir, et sur la réussite de ses vastes desseins.

Lorsque celui-ci arriva dans le royaume de Golconde, Hiaskar faisait déjà partie du conseil de Sigisgan; et sa qualité de petit-fils d'un souverain malheureux, jointe à beaucoup d'intelligence, lui obtint l'emploi de ministre et de gouverneur du palais du monarque. Bientôt on ne parla plus à la cour que

du nouveau fakir, dont Hiaskar faisait journellement l'éloge.

Sigisgan voulut le voir; mais il se fit beaucoup prier. A la fin il céda; et quoiqu'il eût promis de ne point quitter le couvent de Schéla, il permit qu'on lui fît une douce violence, et accepta un logement dans le palais même du chef des Bramines.

En ce moment Thamar était parti pour se rendre à Bisnagar avec un corps d'armée considérable.

Son absence laissait un champ libre à la perfidie de ses ennemis.

Le fakir paraissait peu à la cour, quoiqu'il y fût vivement désiré. Il cherchait à pénétrer le mystère de la naissance de Thamar; mais les nobles et le peuple, qui regardaient l'arrivée de cet illustre guerrier comme un présent du divin Brama, se seraient fait un scrupule de chercher à deviner l'origine

de celui dont ils admiraient les vertus, et auquel ils présageaient le plus heureux avenir.

Le Bramine avait conçu une haute idée de ce fakir, qui lui paraissait être un saint personnage, surtout parce qu'il vantait sans cesse la bonté de Sigisgan et celle d'Hiaskar, qu'il regardait, disait-il, comme le seul prince capable de succéder au monarque. Suivant ce que disait Fernando, le ciel lui inspirait souvent cette pensée.

Il sut faire partager ses sentimens à quelques nobles de la cour.

Ces bruits revinrent aux oreilles du monarque; mais il promit solennellement que sa fille serait à Thamar aussitôt que la guerre serait terminée, à moins que le divin Brama ne s'opposât, par sa puissance suprême, à l'accomplissement de la résolution qu'il avait prise.

Dès que le comte Fernando fut ins-

truit par Hiaskar de ce que Sigisgan avait dit au milieu de son conseil, il pensa qu'il devait employer un moyen beaucoup plus efficace.

Il consistait à effrayer l'imagination du souverain, qui était un prince très-religieux.

Il communiqua son nouveau plan à Hiaskar, qui ne put s'empêcher d'y applaudir, puisqu'il établirait entre Thamar et la princesse une barrière insurmontable.

Dans les villes principales de l'Indostan, où l'on ne suivait que la religion de Brama, il existait un temple particulier où le service divin était confié à des femmes connues sous le nom de prêtresses ou vierges de Brama. Leurs fonctions étaient approchant les mêmes que celles des vestales. En entrant dans le temple elles faisaient vœu de virginité; et celles qui avaient la fai-

blesse de trahir leur serment étaient condamnées à périr au fond d'un souterrain.

Lorsque des nobles avaient plusieurs filles, ils n'en mariaient jamais qu'une, et ce n'était pas l'aînée. Ainsi, celui qui se voyait père de quatre filles, en comptait toujours trois destinées pour le temple du Seigneur.

La grande prêtresse était logée dans un palais magnifique, où jamais il n'entrait aucun homme.

Ce palais n'avait d'autre porte que celle du temple, où toujours douze vierges entretenaient le feu sacré.

A côté du palais de la grande prêtresse, qui ne conservait ce titre que pendant dix années, se trouvait l'asile de toutes ces jeunes filles qu'on immolait presque toujours à l'ambition d'établir avantageusement la dernière fille d'une famille, c'est-à-dire de lui donner

de grands biens, surtout quand on n'avait point de fils.

Ainsi dans presque tous les temps on a vu des pères ambitieux, passion qui finit par rendre insensible, se révolter contre les lois de la nature, qui leur commande d'aimer tous leurs enfans avec une égale tendresse.

CHAPITRE XXVI.

On venait de recevoir au palais de Sigisgan, des nouvelles de l'armée de Thamar. Il s'était réuni avec le général qui commandait les troupes du souverain de Bisnagar, et l'on se disposait, dans cette partie de l'Indostan, à opposer aux Hollandais une vigoureuse résistance.

Les soldats rivalisaient de courage, et les chefs de prudence, de valeur et même d'audace.

Cependant l'on ne s'était point encore battu, quoique les armées fussent en présence l'une de l'autre; les Hollandais avaient effectué leur débarquement sans qu'on eût essayé même de s'y opposer, car on était sans aucune force maritime.

D'après le rapport fait par l'officier que Thamar avait envoyé, l'ennemi oc-

cupait une plaine immense à dix lieues au-delà de Bisnagar, et à trois de la mer. L'attitude imposante des troupes indiennes donnait l'espérance qu'il n'y aurait peut-être point de combat, et le vainqueur des Marattes annonçait qu'il serait possible d'entrer en accommodement; que déjà il y avait eu des négociations à ce sujet.

Ces assurances portèrent la joie dans le cœur du roi, qui redoutait de voir périr un seul de ses enfans.

Combien la sensible Zénobie fut heureuse en apprenant à sa Nirzaël que Thamar allait sans doute revenir, et que déjà les mots flatteurs de paix, d'amitié entre les armées ennemies se faisaient entendre!

C'était pour la seconde fois que la princesse Nirzaël avait eu la douleur de voir Thamar s'éloigner.

Combien cette dernière séparation

avait été cruelle pour ces vertueux amans !

Hiaskar était présent au moment de leurs adieux. Il vit l'heureux Thamar recevoir des mains de la princesse une chaîne de diamans, à laquelle était suspendu son portrait. Mon frère, lui avait-elle dit, accepte ce don que t'offre l'amitié la plus vive ; sans cesse occupée de toi, je prierai le divin Brama de te ramener vainqueur, ainsi que nos vaillans Indiens.

Ce présent de l'amour excita de nouveau la jalousie d'Hiaskar. Il forma aussitôt la résolution de s'emparer de ce gage précieux auquel l'amant de Nirzaël trouvait un si grand prix ; et pour y réussir, il sut attacher à la suite du guerrier un homme qui lui était entièrement dévoué.

Mais lorsqu'il avait fait connaissance avec le comte Fernando, le portrait

n'était point encore en son pouvoir. Il communiqua au prétendu fakir cette circonstance, dont ce dernier espéra par la suite tirer un très-grand parti.

Plusieurs fois l'amoureux Hiaskar fut tenté de se rendre à l'armée, afin de pouvoir s'approcher de son rival, dans le dessein de le perdre ; mais l'astucieux Fernando l'en avait empêché, en lui répétant toujours : Reposez-vous sur ma prudence, et croyez que la princesse et le trône seront bientôt à vous.

Un succès qu'eurent les Portugais dans le royaume de Visapour vint rehausser les espérances d'Hiaskar et l'audace de son coupable complice.

L'armée du souverain de Visapour ayant perdu une grande bataille près des murs de la capitale, laissa quantité de morts et de blessés sur les bords du fleuve Mindoux. Bientôt la ville principale fut prise, et le nabas fait prison-

nier par les Portugais, à la tête desquels étaient, comme on le sait, Florestan et dom Carlos ; mais ces derniers traitèrent avec bonté leur illustre prisonnier, et lui permirent de demeurer dans son palais.

Florestan laissa une forte garnison dans Visapour, et résolut de poursuivre ses victoires ; celle qu'il venait de remporter lui semblait être d'un favorable augure. Il voulut donc aller porter des forces à l'armée hollandaise, qui n'avait point encore attaqué Bisnagar, dans la crainte d'y éprouver une défaite.

On sut bientôt cet événement à la cour de Golconde, et le conseil, influencé par Hiaskar, parut désirer que le monarque se rendît à l'armée.

Fernando, de son côté, ayant l'air de toujours prier pour la prospérité du royaume, fit répandre à dessein de

fâcheuses nouvelles. On ne s'était pas encore battu, que déjà on se disait à l'oreille que Bisnagar était au pouvoir des Hollandais.

Inquiet et vivement affligé, le monarque se décida à partir. C'était ce que désirait Fernando.

Le moment est enfin arrivé, dit le perfide au prince Hiaskar; procurez-moi les moyens de m'introduire nuitamment dans l'appartement du monarque, et bientôt vous serez certain de posséder Nirzaël.

Eh quoi! lui demanda Hiaskar, encore effrayé de l'idée d'un forfait, voudriez-vous attenter à ses jours? — Que le ciel m'en préserve! je ne veux attaquer que sa raison : c'est par une ruse que je prétends le forcer à vous la donner.

Dès le soir même, tandis que Sigisgan était avec la reine et sa fille, le prétendu

fakir fut conduit par Hiaskar dans un cabinet dont la porte facilitait l'entrée de la chambre à coucher du roi.

A peine celui-ci s'y fut-il retiré, que ses gardes s'éloignèrent à quelque distance. On doit se rappeler qu'Hiaskar était leur capitaine.

Le monarque, après avoir conjuré le ciel de veiller sur son peuple, et d'écarter de lui les malheurs sans nombre qui accompagnent et suivent toujours la guerre, s'endormit d'un sommeil paisible. Il n'avait aucun reproche à se faire, puisque ce n'était ni l'ambition ni la vengeance qui lui avaient fait prendre les armes, et qu'il ne devait combattre que pour soutenir une noble indépendance et le pouvoir qu'il tenait de l'amour et de la confiance de son peuple.

Comme il n'était occupé que de sa félicité, en dormant même il y pensait

encore ; des songes flatteurs lui offraient les Indiens libres et heureux ; il voyait Thamar couvert des lauriers de la gloire, conduit au temple de Brama, où la reine Zénobie lui présentait sa fille.

Moment de bonheur pour un père, que tu fus de courte durée ! Au milieu du triomphe que méritait le vainqueur des Marattes, à l'instant où il renouvelait le serment d'adorer la princesse jusqu'au dernier jour de sa vie, une voix terrible fit entendre ces mots : *Consacre ta fille au dieu de l'Indostan, ou tu perdras et la victoire, et le trône de Golconde.*

Sigisgan, éveillé par ces mots terribles, croit être la victime d'un songe : mais les mêmes paroles sont répétées d'un ton solennel. On y ajoute celles-ci : *La mort de tes sujets sera la punition de ta désobéissance aux volontés du divin Brama.*

Qui pourrait exprimer la douleur, le
désespoir de ce tendre père, en pensant
à ce que le ciel exigeait de lui, pour
sauver les états qu'il gouvernait depuis
tant d'années.

Il sort de son lit, tombe à genoux,
lève ses mains royales, et s'adressant au
dieu de son pays, il lui demande qu'il
daigne lui manifester encore sa sainte
volonté.

Aussitôt le même ordre est répété,
mais d'une voix plus terrible encore. Le
malheureux prince reste comme anéanti.
Il ne doute plus, et rempli de respect
pour le divin Brama, il jure, par l'a-
mour qu'il porte à ses sujets, de lui sa-
crifier sa Nirzaël, si la victoire couronne
ses armes, et passe le reste de la nuit à
gémir sur le triste sort de cette jeune
infortunée.

Dès que le jour fut arrivé, il ordonna
que le conseil se préparât à le recevoir.

Il fit aussi avertir Hiaskar, qu'il eût à venir lui parler, le priant de se faire accompagner du fakir, que l'on appelait Zulman, et à qui il témoignait uue si grande confiance; non qu'il eût envie de rétracter le serment qu'il avait fait pendant la nuit, mais pour savoir si cet homme inspiré, disait le rival de Thamar, par le grand Brama, aurait reçu de lui quelqu'avertissement relatif à la princesse Nirzaël, ou sur les suites de la guerre.

Sigisgan n'avait parlé que deux ou trois fois au comte Fernando; ce n'en était point assez pour qu'il reconnût dans sa voix celle qui la nuit avait troublé son repos.

On annonça au monarque, que le noble Hiaskar et le fakir attendaient qu'il voulût bien les recevoir.

Faites entrer le prince, je veux être seul avec lui. Cette réponse intimida

Hiaskar ; mais comme Fernando lui avait donné ses instructions, il s'arma d'audace, et se présenta devant le souverain, s'attendant bien qu'il allait lui raconter l'événement de la nuit. Il fut trompé. Le roi, qui connaissait tout l'amour qu'il ressentait pour la princesse Nirzaël, se garda de lui parler d'un sujet qui pouvait renouveler sa douleur.

Excellent prince ! tu crains d'affliger un monstre, qui déjà se fait un jeu de tes tourmens, et qui voudrait pouvoir jouir de tes malheurs !

Le roi sut cacher tout ce qui se passait dans son âme, et ne donna point à l'ingrat Hiaskar la satisfaction de lui apprendre ce qui s'était passé. Il ne lui parla que d'affaires relatives aux troupes qui devaient l'accompagner, lui annonçant qu'il partirait avant le deuxième coucher du soleil.

Sire, lui dit le capitaine, pourquoi ce

prompt départ ? rien ne prouve encore que le général Thamar ait été battu. Le noble vainqueur des Marattes deviendra, n'en doutez point, celui des Hollandais. Eh ! qui pourrait résister à la vaillance de ce jeune héros ? D'ailleurs, les dieux sont pour lui ; déjà le divin Brama l'a pris sous sa protection....

Le monarque ne put s'empêcher de frémir en pensant au prix que l'on exigeait pour obtenir la victoire. Il ne répondit point....

O mon prince ! quel trouble vous agite ? Une pâleur mortelle vient de se répandre sur votre visage. Grand Dieu ! ajouta-t-il, daignez m'apprendre ce qui vous réduit en cet état, et ne me faites point l'injure de me croire indigne de votre confiance.

Allez, lui dit le prince, allez exécuter mes ordres ; vous reviendrez ensuite,

et peut-être pourrai je vous instruire du motif qui cause ma vive douleur. Hiaskar sortit et le fakir entra.

Le roi fit fermer toutes les portes de son appartement, et après avoir fait asseoir ce vil scélérat auprès de lui, il lui demanda s'il présumait que la guerre dût avoir un heureux succès.

Sire, la valeur de vos soldats, la prudence de leur général, qui, dit-on, compte plus de beaux faits d'armes que d'années, doivent vous donner des espérances flatteuses ; et le divin Brama, protecteur de l'Indostan, et particulièrement de votre auguste famille, ne cessera sans doute de veiller sur nous.

La pureté de nos vœux, notre soumission à ses sages décrets. . . . . Il ne continua point, et parut un moment se recueillir. — Pourquoi ne parlez-vous plus? lui demanda Sigisgan.... — Ah! sire, pardonnez, mais le souvenir d'un

songe douloureux affecte vivement mes esprits. C'est en vain que je m'efforce de le bannir de ma mémoire : il s'y présente toujours, et me glace d'une terreur.... — Expliquez-vous ; les songes ne peuvent et ne doivent point alarmer un homme qui pense, qui a toute sa raison. Et cependant celui qui m'occupe encore malgré moi, lui répond Fernando, est de nature.... Mais souffrez que je vous le taise. Il nuirait peut-être à votre propre tranquillité, après avoir troublé entièrement la mienne.

Plus il affectait de retenue, plus il excitait la curiosité du monarque. Enfin, à la suite de plusieurs instances, il céda et composa, tout éveillé, le prétendu songe au moyen duquel il espérait donner une nouvelle force à la promesse qu'il avait entendu faire au roi la nuit précédente.

Sire, dit-il, le voulez-vous absolu-

ment? je vais vous obéir. Cette nuit, le sommeil à peine s'était emparé de moi, que des songes heureux vinrent embellir mon imagination ; je voyais le royaume de Golconde libre et florissant (votre majesté m'en avait nommé le ministre); je me trouvai bientôt dans le temple du Dieu que nous adorons. J'y étais seul; une musique harmonieuse et céleste frappait cependant mes oreilles, et je me croyais transporté dans la patrie qui attend nos âmes après la mort.

Tout-à-coup les portes du lieu saint sont ouvertes; une foule de petits anges voltigent et précèdent un cortége de jeunes vierges.

Une d'entre-elles, belle comme la beauté même, marche à la tête de cet essaim nombreux.

Je fixe mes regards sur cet objet charmant. La couronne qui ceint son voile sacré a moins d'éclat que son teint.

A ses traits délicats, et au vif incarnat de la pudeur dont ses joues sont embellies, je reconnais la princesse Nirzaël, qui d'un pas précipité marche vers l'autel de Brama, où le ministre l'attend, pour recevoir de sa bouche innocente le vœu solennel de renoncer au monde.

L'image de votre douleur, celle du désespoir de votre vertueuse épouse se présentent à moi. Je veux arrêter les pas de votre auguste fille ; mais elle me dit: Téméraire, pourquoi t'opposer à la volonté du ciel? Le sacrifice de mon amant, celui de ma liberté importent au salut de l'Etat; et, dès ce jour, j'appartiens au dieu de l'Indostan. Je la saisis par la main, et lui dis qu'en ma qualité de ministre de votre majesté, et délégué par elle, je venais pour la contraindre à renoncer à un projet dont l'exécution lui était impossible ; mais

aussitôt un bruit semblable à celui de la foudre, me réveille, et je me trouve dans une situation qu'il m'est difficile de dépeindre. Je suis à peine revenu de la frayeur que ce songe m'a causée, et je le regarderais comme un avis de la puissance suprême, s'il était vrai que le divin Brama daignât se communiquer à de faibles mortels.

Eh bien! lui répond Sigisgan, cette nuit, mais ce n'était point un songe, une voix terrible s'est fait entendre. Elle m'a glacé de terreur.

Le comte feignit d'être étonné. Une voix, dites-vous? — Oui, et ces mots m'ont été répétés à plusieurs reprises: *Consacre ta fille au culte des autels, ou tu n'auras jamais la paix.* — Ah! mon prince, pourriez-vous immoler la belle Nirzaël, promise, dit-on, depuis si long-temps au général Thamar! — Puis-je résister au dieu de l'Indostan?

La patrie doit l'emporter. — Celui que vous devez appeler bientôt votre fils, n'en est-il pas le défenseur? C'est en vain que le conseil suprême répète que le général est étranger; il appartient à la terre hospitalière qu'il a préservée de l'invasion des Marattes. Ses vertus, son courage, sa reconnaissance pour ses bienfaiteurs, en ont fait un prince digne du trône; et fût-il né parmi nos ennemis, il n'en serait pas moins estimable. Je conviens, ajouta-t-il avec hypocrisie, que cette voix, ce songe, qui nous ont frappés au même moment, semblent être venus du ciel; mais gardons l'un et l'autre un silence absolu; que le chef des bramines, la grande prêtresse, le conseil suprême, ignorent à jamais ce que Brama exige de vous. Ah! ce serait payer trop cher le bonheur de ce peuple inconstant, qui ne tient aucun compte des sacrifices que

font leurs souverains. — Que dites-vous? reprit vivement le roi ; lorsque je lui dois tout mon sang, pour assurer sa félicité, je ne pourrais.... — Ah ! sire, songez aux pleurs de la princesse, au désespoir de la reine. — Je ne dois penser qu'à mes devoirs. — Ils sont bien cruels à remplir. — Plus mon offrande est grande, plus elle sera utile à mon pays. — Je sais qu'un roi se doit au bonheur de ses sujets ; mais la jeune et tendre Nirzaël voudra-t-elle consentir ? — Ah ! jugez mieux du cœur de ma Nirzaël. Le bonheur, la gloire de la patrie lui feront trouver des charmes dans son obéissance.

— Non, seigneur, reprit Fernando, en affectant une sensibilité qu'il était loin de ressentir, laissez parler la voix de la nature. — Je n'écoute que celle de l'honneur. — Pour triompher de l'ennemi, que l'on dit être très-fort,

n'ayez recours qu'à la valeur des Indiens. — Quand je puis épargner leur sang, ne dois-je pas le faire? Ma résolution est prise. Je veux que dans ce jour mon royaume soit instruit de la grandeur de mon sacrifice ; je veux que bientôt chaque mère en revoyant, en embrassant son fils, puisse lui dire : tu coûtes à ton roi le bonheur de sa fille chérie.

Je ne veux point, continua le monarque, que vous abandonniez ma cour. Votre état de fakir ne vous retient-il par aucun serment? parlez. — Non, sire, je l'ai embrassé par l'inspiration du grand Brama ; je puis le quitter, quand c'est encore pour sa gloire. — Eh bien! puisque cette nuit l'inspiration céleste vous avait placé au rang de mes ministres, je confirme cette nomination qui me trace mon devoir. Vous resterez sans cesse à mon palais ; et par vos

saints discours, vous consolerez la reine Zénobie, à qui je me vois contraint de faire répandre bien des pleurs.

Voilà donc Fernando parvenu au but qu'il s'était proposé. Il était ministre, et la princesse Nirzaël, perdue pour Thamar, ne l'était point pour son rival, puisqu'elle ne devait prononcer son vœu qu'après la victoire. Il s'agissait seulement pour eux de perdre le jeune Portugais dans l'opinion, en lui ravissant la confiance et l'estime du soldat, ainsi que l'amour de la princesse; mais à des scélérats puissans tout est possible, et le crime n'est que trop fertile en expédiens.

CHAPITRE XXVII.

Les troupes portugaises arrivées devant Bisnagar étaient composées de plus de vingt mille hommes, ce qui établissait une grande différence entre les forces des assiégés et celles des assiégeans.

La meilleure manière de servir un état et son prince, est de ménager leurs sujets, de ne point donner au seul hazard le résultat d'une affaire majeure, de savoir reculer les positions d'une armée, sans que ce mouvement rétrograde puisse faire croire à l'ennemi que l'on redoute de se trouver aux prises avec lui.

Voilà ce que fit Thamar, dont la prudence égalait la valeur.

Dès qu'il sut que Visapour était pris, que les Portugais étaient en deçà du

fleuve Mindoux, il fit lever le camp, et se replia sur Bisnagar, dans une position formidable, que le bois Doas semblait devoir encore protéger; (1) et là il pensa qu'il était sage d'attendre que l'ennemi vînt attaquer.

Cependant quoique la conduite du

---

(1) Ce bois, l'un des plus grands de l'Indostan, a près de trente lieues de long; il est coupé par un bras d'un fleuve du Bengale, qui le traverse dans toute sa largeur. Plusieurs historiens prétendent que ce fut dans ce bois que Porus, roi d'une partie des Indes, se réfugia avec le reste de son armée, lorsqu'il eut été vaincu par Alexandre.

Obligé de se rendre, le conquérant lui demanda comment il voulait être traité. En *roi*, répondit Porus. Alexandre insistant pour le faire expliquer. En *roi*, reprit-il; ce mot renferme tout. Cette intrépidité, jointe à la valeur qu'il avait montrée, lui fit obtenir tout ce qu'il désirait. Alexandre lui rendit son royaume, et lui offrit son amitié.

vainqueur des Marattes fût approuvée par les vieux généraux de l'armée, il eut l'attention de prévenir le monarque des mesures qu'il avait cru devoir prendre pour la sûreté de ses troupes.

Ce fut l'arrivée à Golconde de l'officier porteur de cette nouvelle, qui fit dire que Thamar avait éprouvé un échec.

La malveillance, dont Hiaskar et le prétendu fakir étaient les principaux agens, y ajouta les circonstances les plus alarmantes, dans l'intention de déterminer le monarque à se réunir à l'armée, afin de perdre plus facilement le jeune Portugais.

Ce plan était concerté avec une telle perfidie, que les causes les plus légères en apparence produisirent les plus grands effets; mais tandis que l'on conspirait contre Thamar, il commençait à se rendre redoutable à l'armée hollandaise.

Il fallait qu'il fût animé par les sentimens de la reconnaissance et de l'humanité pour ne point abandonner le poste honorable qui lui était confié.

Tant que ce vaillant jeune homme crut n'avoir à combattre que les seuls Hollandais, la guerre avait pour lui des attraits, et l'espoir de rentrer dans le royaume de Golconde avec autant de gloire qu'il en avait obtenu lors de la défaite du souverain d'Orixa, faisait palpiter son cœur.

Combien le prix qui l'attendait avait de charmes pour lui ! La main de la princesse Nirzaël lui était promise, et le jour de son arrivée à Golconde devait précéder celui de son mariage avec elle.

La position dans laquelle se trouvait le guerrier était bien différente ; il fallait qu'il combattît contre les Portugais. Ils étaient ses concitoyens ; et cette

affreuse pensée empoisonnait toutes les autres. Cependant la réflexion, une réflexion qui lui paraissait parfois être juste, venait rassurer son âme timorée.

Son origine était portugaise ; mais la patrie qui l'avait vu naître ne pouvait plus le recevoir. Son nom, que de lâches imposteurs avaient flétri, n'était peut-être prononcé qu'avec le sentiment d'horreur que le souvenir d'un traître pouvait inspirer.

Le royaume de Golconde où il avait trouvé la pitié, où il avait reçu tant de preuves de tendresse, n'était-il pas pour lui mille fois plus précieux que son pays natal ! Enfin, après s'être fait à lui-même un raisonnement qui finit par lui paraître péremptoire, il ne redouta plus l'instant de l'attaque ; mais il se promit intérieurement de tâcher de ne verser lui-même le sang d'aucun Portugais.

Infortuné Alphonse! si tu pouvais prévoir quels seront tes premiers adversaires, tu abandonnerais tes armes pour aller tomber à leurs genoux, et la perte du royaume hospitalier où tu as connu l'amour ne serait plus douteuse.

La victoire que venait de remporter Florestan, guidé par les conseils du noble dom Carlos, avait électrisé les Portugais; et les Hollandais eux-mêmes, instruits des hauts faits d'armes qui avaient eu lieu à la prise de Visapour, désiraient que Florestan prît le commandement général pour le siége de Bisnagar.

Heureuse l'armée dont les chefs n'ont de jalousie, de rivalité que pour le bien général, et qui, mettant de côté un vain orgueil, trouvent leur gloire dans celle de tous, et accordent une confiance illimitée à celui qui a donné des preuves non équivoques de sa prudence et de sa valeur!

Ce fut ainsi que se conduisirent les chefs des Hollandais, en sorte que l'attaque faite contre les Indiens eut lieu de la part des Portugais ; les autres ne furent plus que comme auxiliaires.

Tout ce que l'adresse, la prudence, le courage, et même l'audace, peuvent entreprendre, fut mis en usage de part et d'autre ; et pendant près de quinze jours on se disputa le terrain, pour ainsi dire, pied à pied, et les pertes furent égales.

Cependant l'armée aux ordres de Florestan semblait extrêmement fatiguée. Il fit demander une suspension d'armes. Elle fut accordée, et pendant plusieurs jours on ne se battit point.

Tandis que de nobles guerriers laissaient reposer leurs glaives, le crime veillait et cherchait à perdre Thamar.

On doit se rappeler que le coupable Hiaskar avait mis auprès du jeune Por-

tugais un homme qui devait tâcher de lui enlever le portrait dont Nirzaël lui avait fait présent au moment où il était parti pour Bisnagar.

Le malheureux esclave ne remplit que trop bien les intentions de celui qui le payait. Une nuit Thamar goûtait un moment les douceurs du sommeil ; il était près de deux heures du matin. La sentinelle, excédée de fatigue, appuyée sur ses armes, oubliait, dans une espèce d'assoupissement, qu'elle répondait des jours du guerrier. Zamor (c'est le nom de l'agent d'Hiaskar) entre furtivement, prend la chaîne de diamans posée sur la table, s'éloigne avec la rapidité de l'éclair, et sans avoir été aperçu par qui que ce fût.

Il ne la porta point lui-même à Hiaskar, dans la crainte que son départ ne donnât des soupçons contre lui; mais l'ayant mise dans une boîte qu'il eut soin de sceller,

il fit partir un commissionnaire pour Golconde ; et par un écrit renfermé avec la chaîne et le portrait, il priait Hiaskar de mettre le messager dans l'impossibilité de leur nuire.

Son avis fut suivi ponctuellement, et le messager eut à peine remis la boîte, dont il ignorait le contenu, qu'il ne fut plus libre de sortir d'une des chambres du palais d'Hiaskar, qui cependant le fit bien traiter, car il en avait encore besoin.

Dès que Thamar s'éveilla, son premier regard se porta sur la table où devait être le portrait de sa chère Nirzaël. Que devint-il en ne le trouvant plus? Zamor, qui couchait toujours auprès de lui, paraissait dormir profondément. Il l'éveilla et lui redemanda l'objet auquel il attachait tant d'importance ; mais celui qu'il interrogeait, feignant d'être encore à demi endormi, ne lui donna

que des réponses vagues. Enfin, paraissant recueillir ses idées, il lui dit avec assurance que la veille au soir il n'avait point à son cou la chaîne de diamans. Il ajouta : Lorsque vous êtes revenu de visiter le camp, je me suis aperçu que cette belle parure vous manquait, et je ne vous en ai point parlé, présumant que, dans la crainte de la perdre, vous l'aviez mise en-dessous de votre vêtement.

Thamar était désespéré de cette perte; mais l'assurance, le calme même de Zamor ne lui permirent pas de porter le moindre soupçon sur son valet. Dès-lors il se persuada que peut-être l'un des soldats qui avaient été nuitamment de faction, était le voleur. Ils furent tous arrêtés, fouillés; mais ne trouvant rien, Thamar les fit mettre aussitôt en liberté.

Le matin, la trève conclue avec les armées hollandaises venait d'expirer,

et les combats recommencèrent. Cette fois l'avantage fut pour ceux que commandaient Florestan et dom Carlos, et Thamar se vit contraint de se replier, pour épargner une partie de ses soldats ; et le camp ayant été levé promptement, on le porta en toute hâte près des murs de Bisnagar.

Au même instant un officier fut envoyé à Sigisgan ; et son voyage, qui ne devait plus avoir lieu, fut ordonné de nouveau.

Comme il n'avait point encore parlé à sa fille de la résolution où il était de la sacrifier au bonheur de la patrie, il se persuada que l'échec que le général venait d'éprouver était une punition du ciel.

L'âme vivement agitée, le cœur brisé par l'excès de la douleur, il ordonna de nouveau les apprêts de son départ, et vingt-quatre mille Indiens briguèrent

l'honneur de le suivre. La reine Zénobie, ignorant la volonté du monarque, était retournée avec sa fille au château où elles passaient toujours la belle saison. L'une et l'autre attendaient que le retour de Thamar victorieux vînt apporter, dans le royaume, et la paix et le bonheur.

Quoique le monarque employât tous les moyens possibles pour que son départ ne causât point d'alarme dans sa capitale, Hiaskar et le perfide Fernando s'agittaient en tous sens, mais secrètement, afin d'exciter une révolte.

Le titre de ministre, que ce dernier avait obtenu, lui donnait un pouvoir d'autant plus dangereux, que le fanatisme seul l'avait élevé à une place que son esprit adroit et rampant pouvait lui faire conserver long-temps.

Il venait de recevoir la boîte qui renfermait l'image de la princesse. Cet

objet désiré par Hiaskar, pour en priver seulement son rival, devint une arme terrible dans les mains du comte; et le fils du nabas de Samorin, qui naguère encore eût eu horreur d'une mauvaise action, vit sans effroi tout ce que Fernando crut devoir entreprendre pour perdre Thamar.

Le roi devait se transporter du côté de la ville de Bisnagar; c'était dans une plaine qu'il allait camper; de là il pourrait correspondre facilement avec les troupes commandées par Thamar, et lui porter promptement du secours, s'il arrivait qu'il en eût besoin.

Sigisgan fit partir un courrier pour le château où était la reine. Il la pria de lui envoyer sa fille, accompagnée des femmes de sa suite; mais il la priait aussi de ne point venir avec elle.

Les mœurs des Indiens, surtout parmi les grands, ont beaucoup de res-

semblance avec celles des Mahométans. Les femmes n'y sont cependant point esclaves ; mais elles n'ont aucune part dans les affaires du gouvernement. On les admet aux fêtes dont elles font le principal ornement. On leur laisse aussi tous les charmes de la bienfaisance ; mais habituellement elle sortent peu de leurs palais, où elles s'occupent sans relâche de l'éducation de leurs enfans. Elles ne quittent leurs filles qu'à l'instant où elles les remettent, soit dans les bras d'un époux, soit dans le temple des vierges.

Lorsque l'envoyé de Sigisgan arriva au château, il n'était encore que trois heures du matin. La reine et sa fille goûtaient les douceurs d'un sommeil pur comme leurs âmes. La plus tendre des mères songeait, en dormant, au bonheur d'une fille qu'elle adorait. Celle-ci, au milieu des plus riantes images, voyait Thamar revenant vain-

queur, et portant dans sa main l'olivier de la paix. Bercée par des songes flatteurs, elle ne devança point, comme à son ordinaire, le lever de la reine. Déjà celle-ci avait pris connaissance du message du monarque.

Elle le relit à plusieurs reprises, et doute encore si elle a bien lu.

Eh quoi! dit-elle, en versant un torrent de larmes, il faut que je me sépare de ma fille! Quelle infortune pourrait m'arriver après ce coup fatal! Ah! parlez, dit-elle à l'officier, expliquez-moi ce terrible mystère. Aurait-on reçu quelque nouvelle désastreuse de nos armées? Le roi, mon époux, serait-il obligé de partir? Voudrait-il emmener ma Nirzaël? Ou bien le général Thamar serait-il mort ou prisonnier? Serait-ce là ce qu'il voudrait annoncer lui-même à la princesse?

Madame, répond l'envoyé, j'ignore

entièrement le motif de ma démarche.
Je ne puis rien vous dire, sinon que le roi, mon maître, m'a donné l'ordre précis d'être rendu au palais avant la neuvième heure du jour; mais que votre majesté se rassure; je crois que rien de ce que vous présumez possible n'est à craindre : le monarque avait un air calme, qui ne peut être l'annonce de quelque malheur.

Zénobie, les yeux encore humides de larmes et le cœur gros de soupirs, alla sur-le-champ à l'appartement de la princesse.

A la vue de cet ange de beauté elle tressaille, en pensant qu'il faut qu'elle s'en sépare, s'avance près de son lit à pas légers, la considère, voudrait qu'elle s'éveillât, et n'a pas néanmoins la force de l'appeler.

Elle couvre de ses regards maternels cet objet chéri, dont le sommeil paisible

a rafraîchi les attraits. Elle approche sa bouche de celle de sa fille : son haleine ressemble au souffle du zéphir qui doucement se promène sur les roses, et dont ses lèvres et ses joues sont l'image. Un doux sourire embellit encore le sommeil de la princesse. Jeune infortunée! tu penses sans doute à ta mère, à ton amant; et le soleil, qui vient de paraître, ne sera point rentré dans sa couche nuptiale, que tout espoir de bonheur sera perdu pour toi!

Nirzaël avait dans sa chambre un essaim d'oiseaux qui se mirent à chanter, et l'éveillèrent. Elle ouvrit les yeux; mais elle ne vit point encore sa mère, et mêlant sa voix douce, comme celle de la tendre Philomelle, à celle des volatiles qui célébraient le réveil de la nature, elle pria pour sa patrie et pour ses parens; et, presque sans le vouloir, joignait à ces noms chéris celui du vaillant Thamar.

Zénobie s'approche de nouveau de la princesse, et se jette de suite dans les bras qui lui sont ouverts. O ma mère! dit la tendre Nirzaël, que ce jour doit être heureux pour moi, puisque tu es le premier objet qui frappe mes regards! Eh, quoi! tu daignais épier le moment de mon réveil! Ah! tes bontés, ton amour pour ta fille, devaient te donner l'assurance que ma première pensée était pour toi! Ah! pardonne, je sais que tu n'avais pas envie de m'éprouver; mais je t'en prie, dis-moi quel motif a pu te priver d'un sommeil que tu prolonges toujours au-delà du mien? Mon père ou Thamar serait-il arrivé dans ce château?

Non, ma fille, non... Des pleurs ne lui permirent point d'achever. — Ma mère, pourquoi verses-tu des larmes? quelque danger menacerait-il les jours de ceux qui nous sont chers? Où sont en ce moment Sigisgan et Thamar? Ah!

répondes, je t'en supplie ! — Ton père est au palais, il faut que tu t'y rendes de suite ; mais je ne dois point t'y accompagner. Cette circonstance, nouvelle pour moi, cause le désespoir où tu me vois plongée. Pour la première fois, depuis ta naissance, je vais être éloignée de toi ; et je ne sais quelle affreuse pensée me fait craindre que tu ne me sois point rendue. — Oh ! quelle raison as-tu donc pour croire que le roi puisse exiger de sa fille un tel sacrifice ? il serait au-dessus de mes forces. Ah ! le palmier superbe cessera d'élever sa tête majestueuse au-dessus des autres arbres, et rampera sur la terre comme les plantes humides qui sont sur les rives du fleuve, avant que je puisse vivre loin de ma mère. Thamar m'est bien cher ; l'espoir d'être son épouse fait le charme de ma vie. Eh bien ! je refuserais ce bonheur, s'il devait me priver de la présence de la reine Zénobie. Je vais

me rendre aux ordres de mon père ; mais ce soir je serai de retour à ce château, ou tu seras arrivée à Golconde dans ton palais, qui me semblerait un désert, si tu ne l'habitais avec moi.

La mère et la fille s'embrassèrent, pénétrées d'un attendrissement aussi légitime que douloureux. Zénobie para sa fille, et la conduisit au char qui devait la porter à Golconde. Plusieurs de ses femmes la suivirent dans un autre, la seule Aza monta à côté de sa maîtresse.

Les chars roulèrent avec célérité. La reine les suivit de l'œil autant de temps qu'il lui fut possible de les voir ; et, le cœur serré par l'étreinte d'une vive et trop juste douleur, elle rentra dans son appartement, où elle resta enfermée, attendant, avec une anxiété qu'une mère seule peut éprouver, que la fin de la journée vînt mettre un terme au tourment qu'elle éprouvait depuis le matin.

CHAPITRE XXVIII.

Le plan formé par le comte Fernando, qui avait abandonné son habit de fakir pour se couvrir d'un riche doliman, commençait à s'exécuter. Il avait dit à Hiaskar : Si vous n'obtenez point la main de la princesse, et par suite le trône de son père, du moins votre rival, ce Thamar, que je hais sans le connaître, ne l'obtiendra point non plus, et celle qui vous dédaigne et préfère un vil inconnu, sans nom, sans patrie, passera sa vie dans le temple de Brama.

Dès qu'il avait été en possession du portrait de Nirzaël, qui était suspendu, comme on le sait déjà, à une riche chaîne de diamans, il avait résolu de s'en servir, et gagnant l'homme qui les lui avait apportés de la part de Thamar, il lui

donna ses instructions. Il devait d'abord se rendre près du lieu où Sigisgan allait camper avec les vingt-quatre mille Indiens qui n'attendaient plus que ses ordres pour partir ; prendre ensuite un habit semblable à celui que portaient les officiers de l'armée de Thamar; s'introduire dans la tente de Sigisgan, et le frapper, mais non le tuer ; car la consommation de ce régicide lui paraissait inutile. Il lui avait promis qu'il ne serait point arrêté ; qu'il y aurait, au moment où il agirait, des hommes apostés pour lui enlever la chaîne et le portrait qu'il aurait à son cou ; enfin que Zamor, qu'il connaissait bien, allait arriver incessamment, et que ce serait avec lui qu'il sortirait de Golconde quand il en serait temps.

L'appât d'une grande récompense détermina cet homme à se rendre l'instrument d'un crime affreux.

Ce que lui avait promis le coupable ministre au sujet de Zamor eut lieu. Il feignit d'être malade, et quitta Thamar pour revenir secrètement dans le palais d'Hiaskar.

Ces monstres s'indignaient de ce que Sigisgan ne partait point aussi promptement qu'ils le désiraient.

Cependant comme ce coup pouvait manquer, et le jeune Portugais sortir vainqueur de cette lutte entre le crime et la vertu, il fallait l'empêcher d'être heureux, et lui enlever celle qu'il adorait, en cas que la victoire et sa prudence parvinssent à le sauver du piége horrible qu'on allait lui tendre.

Fernando était tellement hypocrite et si bien accoutumé à faire le mal, surtout quand son ambition y trouvait son compte, que rarement il se trompait sur les moyens ; et afin que Nirzaël ne fût point perdue pour Hiaskar, il fit enten-

dre au monarque qu'il ne fallait pas que la princesse prononçât ses vœux avant l'issue de la guerre, mais qu'elle prît un engagement conditionnel conçu en ces termes : *Je jure de me consacrer au culte du divin Brama, s'il daigne rendre nos armées triomphantes.*

Ah ! sire, lui avait-il dit, vous seriez déjà assez malheureux si l'ennemi remportait la victoire, et vous n'auriez pas au moins fait un sacrifice inutile à votre patrie. Il est si cruel pour un père de se priver du bonheur de posséder sa fille !

Sigisgan, à qui il avait inspiré la plus grande confiance, ne put s'empêcher de trouver qu'il avait raison ; cependant il craignait que le ciel ne se contentât pas d'un serment fait avec une condition ; mais l'adroit ministre, qui savait, quand cela lui était nécessaire, reprendre le ton d'un saint fakir, le rassurait en lui parlant de la bonté de Brama,

qui pardonnait une faiblesse en faveur de la tendresse paternelle. Ce fut donc après avoir eu un entretien avec le fourbe, que le monarque avait envoyé un message à la reine.

Nirzaël arrive au palais de son père, et apprend son prochain départ. Elle frémit en pensant au danger qu'il va courir.

Tendre père! dit-elle à Aza, il veut, avant de partir, bénir sa Nirzaël, lui donner ses conseils, et sauver en même temps à sa vertueuse épouse les chagrins que cause un moment de séparation.

Elle était dans la salle, attendant que le roi vînt la trouver, lorsqu'elle vit paraître Hiaskar. La joie qui brillait dans les yeux de ce seigneur, lui donna lieu de penser que l'on n'avait point reçu de nouvelles désastreuses, car il n'était point présumable que celui-ci désirât la perte d'un pays où son père avait trouvé un asile et des protecteurs.

Il fut aimable et galant avec la princesse, lui parla de son bonheur à venir et de celui du vainqueur des Marattes, dont il éleva la gloire au plus haut point. Adorable princesse, lui dit-il, tout autre que ce vaillant guerrier ne vous eût point aimée impunément; mais votre ami, votre frère, le protégé du dieu de l'Indostan, doit être votre heureux époux; et d'ailleurs n'est-il pas bien fait pour régner un jour sur un peuple dont il est adoré!

Au moment où il lui présentait le tableau d'un si brillant avenir, le monarque entra.

O mon père! dit-elle, combien je rends grâce à ta bonté! Tu me permets, avant ton départ, de pouvoir considérer encore tes traits augustes. Ah! que bientôt la victoire te ramène! — La victoire! lui répond le monarque, je la désire, je vais la chercher; mais si je l'obtiens, ah! ma Nirzaël, elle te coûtera bien

des larmes.... Il s'arrêta, et d'un regard il fit connaître qu'il voulait être seul avec la princesse.

Hiaskar sortit, ainsi que la suivante : un moment de silence régna dans la salle. La tremblante fille fixait ses regards sur son père, dont l'émotion était extrême.

Enfin Sigisgan la reprit dans ses bras, la serra de nouveau sur son cœur, et lui dit encore : Tu désires la victoire, tu le dois; mais elle te coûtera des larmes.

Eh quoi! mon père, je pourrais m'affliger du succès de tes armes! quel motif peut t'engager à me tenir ce langage? Tes yeux sont remplis de pleurs. Ah! je t'en conjure, n'abandonne point ce palais. La crainte que tu parais éprouver me saisit de terreur! — Je ne crains rien pour moi.... tu le sais; ton père n'a jamais redouté l'ennemi. — Eh bien!

qui peut donc obscurcir ton front royal ? Ah ! quelle que soit la nature de tes chagrins, confie-toi au cœur de ta Nirzaël ! que du moins elle partage tes peines, s'il lui est impossible de les faire cesser. — Hélas ! le sort trop souvent détruit les projets de bonheur que l'on avait formés ; il faut du courage, même de l'héroïsme pour supporter l'adversité. L'abattement est le partage des âmes vulgaires, celle de ma fille est noble. Le salut de la patrie, la gloire de son père, sont pour elle les premiers de tous les biens ; et je ne doute point qu'elle ne leur sacrifie ses plus chères espérances. — Ah ! mon père, qu'avez-vous à m'apprendre ? Le général Thamar, ce mortel vertueux que vous m'avez permis d'aimer, serait-il tombé sous le fer des Hollandais ? — Non, ma fille, le ciel l'a préservé de ce malheur ; mais si je disais à ma Nirzaël, que le dieu que nous adorons

exige un grand sacrifice. — Ah ! mon père, vous me faites frémir ! — Pour obtenir la paix, il faut.... je n'ai pas la force d'achever. — Votre vie serait-elle exposée? Ah ! qu'il prenne la mienne, je la lui abandonne, pourvu qu'il sauve celle de mon père ! — Mes jours ne sont point en danger ; mais toi, ma fille, il faut que tu renonces....

Nirzaël ne le laissa point achever, elle se jeta à genoux, et levant ses mains et ses yeux vers le ciel, elle dit : Dieu de ma patrie ! je te rends grâce, que ma mort soit le signal de la victoire : console ma mère, et sauve dans ce jour le royaume de Golconde.... — Rassure-toi, ma fille, reprit Sigisgan ; ce n'est point ton sang qu'il demande. — Qu'exige-t-il donc ? Parlez. — Eh bien ! il faut que tu renonces à l'amour, à l'hymen. Tu ne seras jamais l'épouse du vaillant Thamar, et j'ai promis de te consacrer au culte

des autels. — O Brama ! tu es mille fois plus cruel que je ne pouvais le craindre, puisque tu veux que je survive à mon infortune. — Ma fille ! — Ah ! je vous en conjure, mon père, laissez-moi répandre des pleurs ! J'aurais pu voir sans trembler, le fer homicide levé sur ma tête : la mort est le terme de tous les maux ! Mais vivre forcément, porter dans le sanctuaire de la divinité un cœur rempli d'un objet qu'on adore, ne penser qu'à lui, croire toujours ou le voir ou l'entendre, être sans cesse criminelle, éprouver des remords et chérir sa faute, voilà le sort affreux qui attend votre fille infortunée. Ah ! seigneur ; ah ! mon père, ne vous offensez point. Quoique ma douleur soit légitime, vous ne me trouverez pas rebelle à votre volonté ; je suis prête à vous obéir. — Ma Nirzaël ! je n'attendais pas moins de ma fille chérie. Helas ! si elle connaissait

toute la violence des tourmens que j'éprouve.... — Je suis résignée à mon sort.
—Ah! ma fille, ton courage m'attendrit; mais il ne m'étonne point. Oui, je suis certain que tu prieras le ciel de m'accorder la victoire, quoique ta liberté en soit le gage.

Le monarque pouvait à peine résister à la vivacité de son émotion. Il quitta sa fille pour se rendre au conseil, afin d'y annoncer la volonté du divin Brama, et le sacrifice qu'il se voyait contraint de faire. Il venait aussi d'ordonner à la princesse de rester au palais jusqu'à son retour, lui disant que le lendemain il la présenterait au temple de Brama, pour y prononcer son premier vœu.

Nirzaël, abîmée dans sa douleur, était comme anéantie. Aza revint dans la salle. Elle s'approcha d'elle, lui témoigna sa vive inquiétude, et se hasarda

à lui demander ce que le roi lui avait appris; mais des pleurs furent sa réponse. Hélas! c'en fut assez pour Aza. Elle présuma que le général Thamar avait péri dans un combat, mêla ses larmes à celles de sa maîtresse, et n'osa plus l'interroger. Enfin l'infortunée lui rendit un compte exact de ce qui venait de se passer entre son père et elle....

O mon Dieu! dit Aza, je suis bien persuadée que ce fakir qui, de mendiant qu'il était, a su se faire nommer ministre, est l'auteur de ce nouveau malheur. Depuis que le général est absent, il ne quitte plus le seigneur Hiaskar; ils ont l'un et l'autre trompé le meilleur des princes. Ah! gardez-vous de consentir à ce qu'on prétend exiger de vous.

Hélas! que puis-je opposer au coup affreux qui me menace? le ciel et mon

père ont parlé. — Et vous pensez, reprit Aza, que le général Thamar, à qui vous aurez été promise, ne sera point indigné en apprenant que l'on a manqué à la parole qui lui a été donnée; et votre mère, quel sera son désespoir! voudra-t-elle jamais consentir à vous voir renoncer à l'hymen, ainsi qu'au trône qui vous appartient? je vous le répète, le fakir protège le rival du général; et comme vous n'avez jamais aimé le seigneur Hiaskar, ils ont juré votre perte.

Les réflexions d'Aza étaient justes; mais Nirzaël, soumise aveuglément aux ordres de son père, ne voulut point s'y arrêter, et attendit dans le silence que le monarque sortît du conseil pour lui demander la permission de retourner au château, afin d'y jouir encore un moment des embrassemens de sa mère, puisqu'elle devait le lendemain s'en séparer pour toujours.

Lorsque Sigisgan fut au milieu de l'assemblée des anciens, où s'étaient réunis ses ministres, il fit un rapport exact de tout ce qui regardait le sacrifice de sa fille, et de la noble générosité avec laquelle elle se dévouait au salut de la patrie.

Hiaskar et le perfide Fernando insistèrent pour qu'elle fût présentée au temple de Brama avant que Sigisgan ne se mît en route pour se rendre à l'armée ; mais ils demandèrent aussi que la reine et la princese, sa fille, vinssent résider au milieu de la capitale, alléguant que si le vainqueur des Marattes apprenait que celle dont il devait être l'époux était consacrée au culte de Brama, il chercherait à la faire enlever secrètement.

D'autres voulaient que la princesse habitât dans l'asile consacré aux vierges de Brama. Les ministres s'y oppo-

sèrent ; ils avaient pour cela leurs motifs.

Le premier avait pour but de s'en faire un mérite auprès de la reine, dont il prolongeait la jouissance : le second voulait s'approcher, le plus souvent qu'il le pourrait, de la princesse, afin de tâcher de s'en faire aimer, et de pouvoir, au moment de la chute de Thamar, lui offrir et son cœur et sa main.

Ce qu'ils désiraient eut lieu. Il fut arrêté que la reine et sa fille resteraient au palais, et qu'une garde choisie répondrait de la vierge de Brama à l'armée et au peuple du royaume de Golconde.

Sigisgan envoya chercher son épouse et se retira dans ses appartemens, ne pouvant annoncer à cette mère infortunée ce que le ciel lui demandait, et ce qu'il avait promis de lui donner.

Dans le cours de la journée on reçut

un messager de Thamar, annonçant une victoire complète remportée sur les Hollandais et sur les Portugais. La prise d'une partie de leurs effets de campement et d'un grand nombre de prisonniers, avait été le résultat d'un combat des plus meurtriers. Le jeune et vaillant général ajoutait à ce rapport satisfaisant, qu'il désirait poursuivre les ennemis ; mais qu'on lui avait envoyé des parlementaires pour traiter de la paix ; qu'il attendait les ordres du roi pour agir, et que déjà l'on ne se battait plus; qu'il suppliait le monarque de venir lui-même régler les conditions d'une paix honorable.

Le messager, porteur de ces heureuses nouvelles, était chargé de s'arrêter au château où résidait la reine et sa fille, et de les instruire l'une et l'autre de ces événemens qui devaient rendre la tranquillité à une partie de l'Indostan.

Qui pourrait exprimer la joie de la tendre Zénobie? Les chagrins qu'elle avait éprouvés le matin, s'évanouirent comme des ombres légères qui ne laissent aucune trace après elles. — Elle pensa que Nirzaël allait bientôt revenir. Au même moment arriva un des officiers dè la cour chargé d'emmener Zénobie; c'était celui qui, le matin était venu chercher la jeune princesse. Il paraît affligé. La reine lui en demande la cause; il n'ose la dire, tant il redoute de voir couler les pleurs d'une souveraine qui n'a jamais fait que des heureux.

Eh quoi! lui dit-elle, quand tout annonce à notre patrie la victoire et la paix, vous semblez triste! je suis assurée que votre roi m'envoie prier de me rendre auprès de lui pour m'apprendre les nouvelles les plus avantageuses; vous ne voulez me rien dire, je le vois, pour

laisser à votre auguste souverain le plaisir de me causer une surprise; mais je sais tout. Thamar, qui connaît combien son triomphe nous est cher, m'a envoyé un message par lequel il m'apprend ses avantages sur les ennemis de l'Indostan.

Malheureuse mère ! dit intérieurement l'officier, qui était instruit de ce qui s'était passé au conseil, si tu savais combien ce triomphe te coûte en ce moment !

Bientôt la reine se mit en route pour se rendre à son palais. Lorsqu'elle venait dans la capitale, les habitans regardaient ce jour comme un jour de fête; tous aimaient à se trouver sur son passage, à lui payer un juste tribut d'amour et de reconnaissance. Mais, hélas ! tout semble changé pour elle. On entoure son char, un morne silence laisse entendre le bruit des chevaux qui marchent à pas

lents. La douleur est empreinte sur toutes les figures ; ses regards interrogent la multitude, et semblent lui dire : Ne suis-je donc plus cette reine adorée, dont chaque instant fut marqué par un bienfait ? Il n'est pas au milieu de vous un seul malheureux dont ma main ou celle de ma fille n'ait essuyé les larmes et soulagé les souffrances. Combien de grâces n'ai-je point obtenues en faveur de ceux qu'un moment d'erreur avait rendus coupables ! Hélas ! je ne me suis jamais fait gloire d'être sur le trône, que parce qu'il m'était possible d'y faire du bien. Tout est-il donc oublié ? Ah ! s'il est doux de rendre son peuple heureux, je sens en ce moment qu'il est cruel de faire des ingrats !

Tout en s'affligeant ainsi, elle arrive dans son palais, et entend prononcer ces mots : *Pauvre mère ! elle ne sait donc rien !* Un tremblement affreux la

saisit ; cependant elle voit sa fille qui accourt au-devant d'elle. Elle la reçoit dans ses bras, et demande où est le monarque. On lui répond qu'il passe en revue les troupes qui doivent le lendemain partir avec lui. Elle interroge de nouveau les officiers qui sont dans la salle, et tous lui confirment les nouvelles que déjà elle a reçues.

Enfin elle se trouve seule avec sa fille. Elle la considère avec une extrême attention ; ses yeux sont gonflés, sa pâleur est extrême ; six heures sont à peine écoulées depuis qu'elle ne l'a vue, et sa douleur a tellement décomposé ses traits, qu'elle paraît avoir acquis quatre années de plus.

Ma chère fille, lui dit-elle, quel événement a donc pu te réduire en l'état où je te vois ? Quand la victoire vient de couronner les efforts de nos braves Indiens, ma bien-aimée Nirzaël est en

proie à la plus affreuse douleur. Cependant bientôt Thamar arrivera ; tu dois lui offrir la couronne due à sa valeur ; ta main sera le prix de ses nobles exploits... — Ah ! ma mère, répond la princesse, que les temps sont changés ! Le désespoir de votre fille n'est que trop légitime ; vous le partagerez en apprenant que Thamar ne peut plus être mon époux. — Eh quoi ! ton père oublie-t-il déjà que c'est à ce vaillant guerrier qu'il doit la conservation de son royaume ? Et toi-même, ma fille, ne conserverais-tu pas pour ce héros la tendresse et la reconnaissance.... — Que ne pouvez-vous lire au fond de mon cœur ! Ah ! ne m'accusez point, n'accusez point mon père : le ciel a tout fait. — Le ciel, dit-tu ? — Oui, ma mère, j'adore le général, et cependant je ne dois plus penser à lui. Demain cet amour, autorisé par vous, deviendra criminel. — Ton père

te destinerait-il au seigneur Hiaskar? —Non, ce noble fils du nabas de Samorin paraît partager ma juste douleur. Hélas! la consolante idée d'être un jour l'épouse de Thamar ne peut plus exister pour moi ; il faut que je la bannisse de ma mémoire. Le temple des prêtresses de Brama va désormais devenir mon unique asile : je suis le gage de la reconnaissance des Indiens. — Je ne puis te comprendre. — Eh bien ! le dieu de l'Indostan a parlé, mon père a dû obéir. Déjà le conseil suprême est instruit de ma soumission, et l'on fait dans le temple divin les apprêts de mon cruel sacrifice. Sans doute demain au lever du soleil je serai conduite vers l'autel où je dois prononcer le vœu solennel de me consacrer au service de Brama. C'est au prix de ma liberté, de tout le bonheur de ma vie, qu'il attache, dit-on, le succès de nos armes.

Eh quoi ! dit la reine, sans avoir consulté le cœur d'une mère, on disposerait des destinées de sa fille ! Non, je ne puis le souffrir. Le conseil suprême ne consentira point à cet acte de dévouement d'un prince qui prouve son amour pour son peuple, mais qui atteste aussi sa coupable indifférence.... Ah ! ma mère, reprit vivement Nirzaël, ne l'accusez point, il souffre autant que vous. —Hélas ! puis-je voir en un seul jour s'éclipser tout le bonheur de ma vie, tout l'espoir de ma vieillesse ? — Au nom du dieu qui me réclame, modérez cette douleur, cachez-moi vos larmes. —Est-il une mère qui n'en répande, si elle était aussi malheureuse que la tienne ? — J'ai besoin de courage, et votre désespoir l'affaiblit. — Ma Nirzaël, sans toi, que vais-je devenir ? — Je souffre et ne murmure pas ; ma soumission aux ordres de mon père n'est-elle pas le plus

saint de mes devoirs ? — Comptes-tu donc pour rien ce que tu dois à la tendresse de ta mère ? — Que ne puis-je lui prouver toute la mienne ! Mais la patrie.... — Eh ! que m'importent la patrie, la gloire, le trône ? que m'importerait l'empire du monde sans ma Nirzaël ! Viens, ma fille, suis mes pas, allons trouver le monarque ; je me jetterai à ses pieds, j'embrasserai ses genoux ; tu joindras tes prières aux miennes, et nous obtiendrons qu'il renonce à ce projet : il ne résistera point à mes pleurs. — Ah, ma mère ! je vous suivrai ; mais je ne le prierai point. — Cruelle fille ! tu veux donc voir périr ta mère ? Ah ! par le souvenir de ma tendresse maternelle, par les soins que je t'ai prodigués, au nom sacré du bonheur que tes vertus m'ont déjà donné, sois sensible à la douleur que tu me causes. Songe donc que tu vas être séparée de ta mère, en

être séparée pour toujours ! Ah ! Nirzaël, mon cœur est brisé. Pourquoi le ciel a-t-il placé dans le tien une si prompte obéissance ? Oui, je le jure, si tu m'es ravie, si l'excès de ma douleur est sans effet sur l'âme de ton père, je ne répondrai point des suites de mon désespoir, et ma mort sera le second sacrifice que Brama recevra aussitôt après le tien.

Zénobie entraîne sa fille, qui lui promet de nouveau de ne point demander à son père qu'il révoque le vœu qu'il a formé.

CHAPITRE XXIX.

Déja la nuit silencieuse avait étendu son humide manteau sur les objets terrestres, et la scène riante de la nature n'offrait plus qu'un aspect uniforme. Les zéphirs légers secouaient leurs ailes pour flatter le doux repos des mortels. Tout sommeillait dans le palais de Sigisgan, excepté la douleur.

La tendre Nirzaël ne voulant point céder aux prières d'Aza, qui l'engageait à se coucher, était restée auprès des croisées de son appartement qui donnait sur les jardins de son père.

Ses regards se promenaient sur la longue étendue que couvrait une demi-obscurité; mais les bosquets avaient perdu tous leurs charmes. La rose purpurine, placée près de la modeste vio-

lette, ne se distinguait plus par la beauté de son incarnat, ni le lis par sa blancheur. Enfin, tous les sujets parfumés de l'empire de Flore portaient le deuil de l'absence du dieu du jour, et attendaient que la bienfaisante aurore vînt, par ses pleurs, brillanter leurs calices et leur rendre la beauté.

La vierge de l'Indostan, moins heureuse qu'elles, allait perdre, en revoyant la lumière, et la liberté et le bonheur. La nuit s'écoulait pour elle avec une effrayante rapidité. Hélas! lorsque le crépuscule aurait blanchi la cîme élevée des montagnes de l'Orient, on préparerait au temple de Brama son fatal sacrifice; encore quelques heures, et son amour pour le fils de dom Carlos serait criminel. Il faudrait bannir à jamais de son souvenir le héros vertueux qu'elle aime depuis son enfance. Ah! ne plus vivre pour l'adorer, lui semblait une

mort lente, et dont les horreurs se renouvelleraient à chaque instant du jour.

A ses propres peines se joignait encore la pensée des tourmens de sa mère, de cette tendre Zénobie, qui lui avait prodigué tant de preuves d'amour. Hélas! disait cette infortunée, Sigisgan regrettera sa Nirzaël. Il versera quelques larmer sur son sort; mais la grandeur de son sacrifice sera compensé par la reconnaissance de son peuple, qui lui devra le bonheur de la patrie. Il trouvera un adoucissement à ses chagrins dans la sublimité du motif qui les aura causés. Hélas! la plupart des souverains et des conquérans font abnégation des lois sacrées de la nature. A peine sont-ils pères, que les intérêts politiques semblent devoir l'emporter sur ceux du cœur, et la tendresse paternelle n'est souvent qu'un vain mot.

En effet, le souverain de Golconde

trompé par le perfide fakir, et se croyant dépositaire des secrets de l'Eternel, était fier du don qu'il se disposait à lui faire. Déjà les nouvelles victoires remportées par Thamar étaient, suivant ce prince, la récompense de son prompt dévoument à ses volontés. Il devait, au sortir du temple, partir pour rejoindre celui dont il allait causer les malheurs.

Infortuné Thamar ! si ton courage a deux fois sauvé le pays qui t'a reçu, tu en attends la récompense. Celle qui t'a été promise l'emporte à tes yeux sur le trône que Sigisgan te destinait aussi. Hélas ! tu es loin de prévoir que l'admiration que tu as inspirée depuis longtemps va bientôt se changer en un mépris insultant. Tu seras regardé comme un monstre d'ingratitude digne du dernier supplice, et qui ne doit laisser après lui qu'une mémoire abhorrée.

Le comte Fernando et le prince Hias-

kar, certains l'un et l'autre du départ du monarque, du lieu précis où il devait s'arrêter pour recevoir les envoyés qui voulaient, au nom des Portugais et des Hollandais, traiter de la paix ou prendre l'instant qui serait marqué pour de nouvelles hostilités, firent partir en toute hâte Zamor, accompagné de celui qui devait frapper le roi. Cet attentat horrible une fois consommé, c'était sur le jeune Portugais que devait tomber l'accusation.

Tout avait été prévu ; et le portrait, la chaîne de diamans, devaient servir de base à la plus infâme calomnie.

Tandis que deux monstres, indignes du nom d'homme, se plaisaient à atteindre le résultat de cette horrible conspiration, on parait l'innocente victime qu'ils avaient dévouée, non pas au culte de Brama, mais à un malheur mille fois plus grand encore.

La promesse qu'elle allait faire n'était que conditionnelle; et l'assassinat du monarque devant être regardé comme une calamité publique, Hiaskar, qui s'était fait, par les intrigues de Fernando, un nombre assez considérable de partisans dans le conseil, devait faire déclarer nul le serment de Nirzaël.

Thamar, perdu par le crime qu'on lui imputait, le laissait sans rival. Dès-lors il offrait sa main à Nirzaël, que cette ruse rendait à la reine. Par cet arrangement, il s'assurait de la protection de la mère de la princesse, qui croirait encore lui devoir de la reconnaissance.

Il était six heures du matin, et les troupes qui devaient partir avec Sigisgan étaient déjà sous les armes.

Le peuple entourait le palais, et ne pouvait penser, sans verser des larmes, qu'une jeune fille, l'orgueil et l'amour

de ses nobles parens, allait renoncer à la riante fortune qui lui appartenait; que jamais le flambeau de l'hymen ne s'allumerait pour elle; et que, sans cesse contrainte de veiller à la conservation du feu sacré, elle voyait s'éteindre dans la douleur une vie que devait embellir un amour qui était né sous les plus heureux auspices...

Un cortége brillant sortit du palais; il était précédé d'une musique, dont l'expression touchante portait l'âme à l'attendrissement.

A la suite, on voyait Hiaskar et Fernando qui s'efforçaient de paraître affligés. Le premier surtout, à qui le coupable fakir n'avait que trop bien appris à feindre, se retournait de temps à autre pour regarder la reine, paraissait prendre part à sa douleur, et semblait lui dire : Je souffre presqu'autant que vous.

A côté de la reine, marchait la princesse Nirzaël, la tête couverte du voile sacré, et ceinte de la couronne virginale.

Son regard était modeste, son air calme, sa marche assurée. Ses femmes, plongées dans une douleur qu'elles ne pouvaient cacher, paraissaient se rendre à une cérémonie funèbre ; et leurs gémissemens, leurs sanglots se mêlaient à l'harmonie douloureuse que l'on entendait.

Sigisgan près du temple, et entouré des officiers et des grands de sa cour, reçut publiquement sa fille dans ses bras, la serra sur son cœur, et ne put lui dire une seule parole.

Les portes du lieu saint sont ouvertes, et mille lumières qui y sont placées, et se réfléchissent dans les colonnes couvertes de diamans et d'émeraudes, fatiguent, par leur éclat, des yeux fatigués déjà par les pleurs.

Les côtés de cette enceinte magnifique sont garnis de gradins élevés, sur lesquels sont placées les vierges de Brama.

Toutes admirent leur nouvelle compagne ; mais il en est un grand nombre qui la plaignent, ce sont celles qui ont eu le malheur de connaître l'amour.

Le sacrifice qui va se consommer sous leurs yeux, renouvelle leur douleur. Comme Nirzaël, elles ont quitté leur mère ; il leur a fallu renoncer au titre d'épouses. Elles sont en grand nombre dans le sanctuaire de la Divinité, et cependant ce lieu leur paraît une vaste solitude ; elles n'y rencontrent que la douleur, l'ennui, et souvent le plus affreux désespoir.

Enfin Sigisgan donne la main à la princesse, que conduit aussi Zénobie.

Hélas ! cette reine infortunée peut à peine se soutenir. Sa fille montre plus

de courage : elle est au pied de l'autel du dieu de l'Indostan. Le grand bramine lui demande si son sacrifice est volontaire.

Le ciel et mon père ont ordonné, et je ne puis avoir d'autre volonté que la leur ; ainsi je me soumets.

Après quelques prières prononcées à voix haute par le bramine, et répétées par le peuple, Nirzaël, d'une voix ferme et assurée, prononce le serment. Il était conçu en ces termes :

« Je jure de me consacrer au culte du dieu Brama ; si sa bonté daigne nous rendre victorieux, et si mon père est préservé du fer meurtrier de nos ennemis ! »

Elle se retourna ensuite vers le peuple, et continua ainsi : « Indiens ! c'est pour la gloire de la patrie, pour la prospérité du royaume, que je m'immole en ce jour ! Ne craignez point que j'a-

dresse au ciel des prières qui soient contraires à vos intérêts. Je puis mourir victime de ma douleur ; mais jamais je ne désirerai que le bonheur du royaume de Golconde ! »

La cérémonie achevée, Nirzaël ne fut point conduite au palais de la grande prêtresse ; elle eut la liberté de retourner dans celui qu'habitait la reine, sa mère, dont elle ne devait se séparer qu'au retour du monarque.

Le front ceint du bandeau des vierges et revêtue d'un costume semblable au leur, elle revint provisoirement dans l'asile paternel ; et là, renfermée dans son appartement, elle attendit en silence et dans la plus religieuse piété, que la paix et le bonheur de son pays décidassent entièrement de ses destinées.

Sa mère et la fidèle Aza avaient seules le droit d'entrer auprès d'elle.

Hiaskar et Fernando, qui voulaient l'un et l'autre mériter la reconnaissance de la reine, avaient fait prendre, en sa faveur, un arrêté qui lui donnait le gouvernement du royaume pendant l'absence du monarque.

Ce fut au moyen de cette prérogative extraordinaire en ce pays, mais que les vertus et l'esprit de Zénobie devaient tolérer, que les deux ministres se trouvèrent souvent avec la reine. Elle connaissait peu Fernando ; mais bientôt elle se persuada que le choix que Sigisgan avait fait de lui était encore au-dessous de son mérite réel; souvent même elle en parlait à sa fille, que la bonne Aza ne quittait pas un seul moment.

O ma souveraine! dit cette dernière, un jour qu'elle en entendait faire l'éloge, s'il m'étais permis de parler, je vous dirais que je crains bien que cet

homme ne soit un de ces hypocrites habiles, qui souvent se font un nom aux dépens de la crédulité : hélas ! c'est lui sans doute qui, se disant inspiré par le ciel, aura déterminé le roi à vouer la princesse au service des autels.

Nirzaël imposa silence à la fidèle Aza, elle ne voulait pas qu'on se permît de penser que son père s'était laissé abuser par ce nouveau favori, qui avait eu l'adresse de se concilier l'estime de tous les habitans de la capitale du royaume de Golconde.

La reine néanmoins recueillit attentivement ce que cette fille venait de lui dire. Elle observa, et fit observer toutes les démarches du ministre; mais elle ne put en trouver aucune qui ne lui fît honneur : il secourait les malheureux, veillait aux intérêts de l'Etat, se rendait recommandable par sa religion. Le temps qu'il pouvait dé-

rober aux affaires, il le passait dans
e temple de Brama, et soutenait ainsi
a réputation de saint homme qu'il s'é-
tait acquise sous le costume de fakir.

Quel pouvait donc être le motif de
ant d'astuce? Pourquoi cet homme si
ami du faste et de l'opulence vivait-
l si simplement au milieu d'une cour
si riche? Pourquoi lui qui n'avait ja-
mais eu d'autre religion que celle qui
s'accommodait avec ses intérêts, pou-
vait-il se sacrifier pour ceux d'Hiaskar?

Toutes ces questions sont faciles à
résoudre, quand on se rappelle qu'à
l'instant où il abandonna Mujac, où
il allait être arrêté par les ordres de
Philippe IV, il avait eu l'intention de
se faire nommer nabas de ce pays.

Son projet ayant échoué de ce côté,
il ne fut pas plutôt ministre du royaume
de Golconde, qu'il résolut d'en devenir
le souverain; et tout en servant Hias-

kar, il espérait bien monter avant lui sur le trône; mais il n'eut garde de lui en parler qu'il ne fût à peu près certain de pouvoir réussir.

Avant qu'il eût conçu cette affreuse pensée, il avait été arrêté par ces deux scélérats que l'on ne ferait qu'attenter aux jours de Sigisgan sans consumer le forfait. Il suffisait pour eux de perdre Thamar; mais dans cet état de chose, Fernando se trouvait dans la dépendance de son protégé. Il s'était ainsi décidé à s'affranchir de toute espèce de servitude, et à s'asseoir sur un trône, après avoir rampé depuis tant d'années.

L'armée aux ordres de Thamar attendait que le roi de Golconde eût une conférence avec le souverain de Bisnagar. Alliés pour la défense de leurs royaumes, ils ne pouvaient conclure un traité que d'un commun accord; mais Sigisgan étant tombé malade à vingt

lieues du camp où était le général, ne put aller plus loin.

Le temps qui se passa entre la victoire de Thamar et la réponse de Sigisgan, donna aux Hollandais la facilité de faire embarquer pour leur pays plusieurs officiers indiens qu'ils avaient faits prisonniers dans les premières affaires.

De son côté, Thamar avait des Hollandais et des Portugais ; mais fort peu de chefs étaient en son pouvoir.

Il fit traiter ses captifs avec bonté. Il était presque honteux de sa victoire, et cherchait, par toutes sortes d'égards, à leur faire oublier qu'ils avaient été vaincus.

Hélas ! le malheureux jeune homme craignait qu'ils ne pussent lire sur son front qu'il était leur compatriote.

Le sentiment de l'amour de sa patrie ne meurt jamais dans une âme honnête ; et Thamar, qui espérait n'avoir que

des Hollandais à combattre, ne pouvait penser sans frémir que les lauriers qu'il avait cueillis dans le dernier combat étaient teints du sang de ses frères.

Parmi ceux qui sont tombés en son pouvoir, il en est plusieurs qui lui inspirent un tendre intérêt; mais l'un d'eux particulièrement a fait naître en son cœur un sentiment d'admiration que la valeur inspire. Ce n'est point un des chefs de l'armée, ou du moins il n'en porte aucune des marques distinctives. Cependant, à la dernière bataille, il paraissait commander, et même en avoir la longue habitude.

Tandis que le général Florestan, qui venait d'éprouver un échec, effectuait sa retraite du côté du fleuve, où des vaisseaux étaient en rade, et tout prêts à mettre à la voile, ce vaillant soldat, avec trois cents braves, arrêtait les Indiens victorieux, afin de donner aux

autres les moyens d'échapper. Ce n'avait été qu'à la suite d'un combat des plus opiniâtres que ceux-ci avaient été contraints à se rendre ; mais leur douleur fut modérée quand ils furent instruits que le gros de l'armée était sauvé, c'est-à-dire qu'une partie était rentrée dans Visapour, dont les Portugais étaient maîtres, et que l'autre avait trouvé une retraite sur les bâtimens qui étaient en rade dans la baie de Carnate, à peu de distance de la côte de Bisnagar (1). Nouveaux Spartiates, ces braves Portugais s'étaient dévoués pour sauver au

---

(1) La baie de Carnate est une des plus sûres qu'il y ait dans l'Indostan ; elle fut célèbre par la station qu'y firent les bâtimens Phéniciens, commandés par Cadmus, allant à la recherche de sa sœur Europe, enlevée, suivant la Fable, par Jupiter, mais bien réellement par un prince puissant, voisin d'Agénor.

moins quarante mille hommes, qui, sans cet acte de magnanimité, eussent infailliblement péri.

Si, lors de cette affaire, Florestan n'eût écouté que son audace, pas un Hollandais, pas un Portugais ne fût retourné dans sa patrie; mais, docile au conseil de la prudence, il laissa au noble dom Carlos la gloire de se sacrifier pour le salut de l'armée, de laquelle il s'était enfin fait connaître.

Ce brave guerrier voyant bien qu'il était impossible que les siens se sauvassent, s'écria au milieu du désordre: *A moi, camarades, partagez le péril d'un homme qui veut mourir pour sauver ses concitoyens.*

Au même moment il est entendu et se jette sur l'armée victorieuse, la force même à reculer pendant près de deux heures, en lui faisant éprouver une perte étonnante, vu le petit nombre de

soldats qui l'accompagnent. Thamar, étonné de la courageuse attaque que lui faisaient de nouveau des guerriers qu'il croyait avoir vaincus, se persuada qu'il était arrivé à ces fiers ennemis un renfort considérable, et se vit contraint de déployer une partie de ses forces.

Le combat fut terrible ; le général indien résolut d'exterminer cette troupe, qui semblait n'avoir d'autre chef qu'un simple soldat.

Il s'avance avec l'élite des siens, et se trouve, dans la mêlée, près de ce guerrier, qui, semblable au dieu Mars, renverse ceux qui prétendent le faire prisonnier; car Thamar avait donné à ses Indiens l'ordre précis de ménager le sang des Portugais.

Dom Carlos s'avança hardiment vers le général ennemi, après avoir brandillé son cimeterre, comme pour demander qu'on cessât de se battre; et voulant

donner à Florestan le temps d'effectuer une retraite dont il avait dirigé le plan, il proposa un combat particulier. Jeune guerrier, dit-il à Thamar, tu as remporté une grande victoire ; ne crois pas cependant qu'elle soit entière : quarante mille hommes me suivent ; mais voulant ménager nos soldats et les tiens, je t'offre de te mesurer avec moi. Que mon âge ne soit point un obstacle à ma demande ; un brave, animé par l'amour de la gloire, ne vieillit point. Acceptes-tu, noble Thamar ? Si je suis vaincu, mes compagnons d'armes seront tes prisonniers ; mais si j'ai l'honneur de te vaincre, tu les laisseras s'éloigner.

Cette proposition, faite par un simple soldat, étonna Thamar ; cependant il accepta. Déjà les armes sont préparées ; des coups terribles vont sans doute être portés. Les armées gardent le silence ; les deux rivaux se mesurent

de l'œil, et semblent chercher mutuellement la place où ils devront frapper. Quel eût été l'horrible état de ces deux adversaires, s'ils se fussent connus, si le sentiment impérieux de l'amour de la patrie qui les animait l'un et l'autre eût permis à la nature de leur faire entendre sa voix touchante ! Mais dans ce moment, cette tendre sympathie qui nous avertit presque toujours de la présence des objets qui nous sont chers, ne pouvait se faire sentir à l'âme de ces deux nobles guerriers, la gloire de la nation Portugaise.

Le combat commence; mais, ô bonheur! deux coups de canon, tirés dans le lointain, viennent au secours de la nature éplorée.

Je te rends les armes, dit aussitôt dom Carlos à Thamar. Le combat que je t'avais proposé est maintenant inutile, et le signal que tu viens d'entendre

est celui du salut de l'armée portugaise. Mon projet a réussi. Je voulais lui donner le temps de faire une retraite honorable. Tous mes vœux sont remplis. Je suis ton prisonnier. Cependant si tu veux te battre, je suis prêt; mais je te l'avoue, il me sera moins cruel de porter tes fers, que de rougir mes armes de ton sang. Vaillant jeune homme, la gloire et l'amour de l'Indostan, d'après les rapports que nous ont faits plusieurs des tiens, maintenant nos prisonniers, je te voue une estime toute particulière. Fais-moi conduire dans ton royaume, ainsi que ces braves, qui tous avaient juré de mourir, s'il le fallait, pour sauver notre armée; et là nous attendrons paisiblement que l'échange des tiens nous permette de rentrer dans notre pays.

La voix de cet illustre prisonnier fit tressaillir Thamar. Il lui rendit ses armes; mais il avait remarqué qu'elles

étaient brillantes, et qu'elles contrastaient avec la simplicité de son vêtement. Noble Portugais, lui dit-il, tu n'es pas fait pour être désarmé. Dis-moi, quel est ton grade? — Je suis soldat, répond dom Carlos. — Cependant, j'ai vu peu de généraux aussi recommandables que toi. — Ils n'étaient point Portugais. — Tu commandes avec l'assurance d'un homme qui a depuis long-temps l'honneur d'être à la tête des armées. — Quand il s'agit de la sûreté, de la vie de quarante mille hommes, le danger nous fait trouver des moyens, et double nos forces. — Je brûle du désir de connaître ton nom, que ton action courageuse doit rendre à jamais célèbre. — Lorsque je retournerai dans ma patrie, je pourrai te l'apprendre.

Dom Carlos n'avait plus, pour taire son nom, aucune raison qui eut rapport au jugement fatal qui avait été rendu

contre lui, puisque son innocence avait été hautement proclamée en Espagne ainsi qu'en Portugal ; mais comme les troupes qu'il commandait n'avaient fait prisonniers que fort peu d'officiers supérieurs, il craignait qu'en sa qualité de général, on n'exigeât pour lui une rançon trop forte.

Thamar ordonna que les Portugais fussent conduits à *Golconde*, mais sans être enchaînés ; qu'ils eussent la ville pour prison, et qu'on les traitât avec les plus grands égards.

Il fit préparer un char pour y placer dom Carlos, qui refusa cette marque de déférence ; ne voulant point, dit-il, qu'il existât de distinction entre lui et les autres prisonniers. Il avait ajouté à son refus cette phrase, si flatteuse pour les braves qui l'avaient suivi. *L'occasion fait les héros ; il n'est pas un de ces soldats qui n'eût montré autant*

de zèle et de courage que j'en ai montré moi-même, s'il eût été dans le premier rang. La valeur est un des apanages de notre nation, c'est l'héritage de nos pères; et nul de nous n'a jamais eu et n'aura jamais la volonté d'y renoncer.

Thamar, soupçonnant que son noble ennemi était un personnage distingué, n'insista pas davantage; mais il fit partir des officiers, et l'un d'eux était chargé d'une lettre pour la reine. Il lui recommandait le prisonnier qui lui serait présenté par celui qui lui remettrait son écrit.

Partez, brave guerrier! dit le jeune Portugais, je ne veux pas que vous ayez à Golconde un autre logement que celui de ma mère.

Il ne dit point à dom Carlos, que celle dont il lui parlait était la reine Zénobie. Il recommanda à son guide de ne pas le

lui apprendre. Il espérait, par cette honorable déférence, lui prouver la haute estime qu'il lui portait ; et d'ailleurs, tout en admirant la valeur de ce Portugais, il ne pouvait se défendre d'un sentiment d'amitié et de respect qu'il n'avait jamais ressenti aussi vivement pour un autre homme.

CHAPITRE XXX.

Le souverain de Golconde, retenu par maladie dans le village de Jio, situé sur un des bras du fleuve du Gange, envoya sur-le-champ, au général Thamar, des pouvoirs illimités pour traiter de la paix, et offrir des conditions honorables qui devaient en faire la base.

Il y avait plusieurs jours que Sigisgan était dans le village. Sa santé se rétablissait ; il se promenait déjà sur les bords du fleuve, et devait bientôt retourner à Golconde ; car la paix étant près de se conclure, sa présence ne semblait plus nécessaire auprès de Thamar.

Un soir qu'il était dans son logement, on vint lui annoncer qu'un officier supérieur demandait à le voir. Il donna l'ordre de le faire entrer.

Tout avait été si bien prévu par le perfide Fernando et par Hiaskar, que les gardes qui étaient en ce moment près du malheureux prince, secondèrent Zamor et son complice.

Ce dernier, revêtu d'un habit semblable à celui que portait Thamar, la tête couverte d'un casque dont la visière était baissée, et paré de la chaîne de diamans que le jeune Portugais avait reçue de Nirzaël, s'approche du souverain, lui remet une lettre; et tandis que le roi en prend connaissance, il le frappe de son poignard, sort aussitôt en abandonnant à un garde, qui était là à dessein, la riche parure, don précieux de l'amour, et qui devait servir à prouver que le général Thamar était un assassin.

Zamor qui, sur les bords du fleuve, attendait le véritable auteur de ce régicide, le fit entrer dans la barque d'un

pêcheur ; et après lui avoir donné une forte récompense il le fit conduire à l'autre rive, en lui enjoignant de gagner la forêt qui était peu distante de ce lieu, avec promesse d'aller bientôt l'y trouver.

Si la vertu porte avec elle sa récompense, il est bien certain aussi que le crime est toujours accompagné du châtiment. Les remords devancent la juste rigueur des lois ; et l'homme coupable trouve dans sa conscience son premier bourreau.

A peine l'assassin de Sigisgan est-il dans la barque, qu'elle vogue pour gagner la destination privisoire que Zamor venait d'assigner au coupable ; mais l'agitation du fleuve, causée par un vent impétueux, n'est qu'une faible image de la tourmente qui existe dans l'âme du meurtrier. Il tient encore à la main la bourse que Zamor vient de

lui donner ; il la regarde et s'écrie : Voilà donc le prix d'un assassinat !

Ces mots font frémir le batelier, dont la rame demeure aussitôt immobile. Il fixe ses regards sur son passager, que Zamor avait qualifié devant lui du titre et du nom de général Thamar.

Tu me considères ! dit le coupable, tu cherches à lire sur mon front si je suis un assassin? Eh bien, regarde !

Ah ! si mon crime n'y est pas encore écrit par la justice divine, il l'est déjà dans mon cœur. Je souffre tous les tourmens de l'enfer. Ah ! je suis un monstre ! Tiens, ajouta-t-il, voici l'argent que vient de me donner le coupable écuyer du seigneur Hiaskar ; je n'en ai plus besoin.

En prononçant ces mots, il se précipite dans l'eau, dont les flots agités le dérobent bientôt aux regards du batelier.

Le coup porté au roi n'était point mortel. La main de l'assassin avait heureusement tremblé, et le fer meurtrier n'avait atteint que le bras gauche du souverain.

Aux cris de Sigisgan, que le factionnaire croyait mourant, celui-ci appelle au secours, et présente la chaîne qu'il avait enlevée, dit-il, au meurtrier, ajoutant qu'il lui avait été impossible de l'arrêter dans sa fuite.

Il désigna une route toute opposée à celle que ce monstre avait prise. On courut, mais inutilement; et tandis qu'on cherchait à atteindre le coupable, des officiers reçurent des dépositions faites par la sentinelle, qui, instruite par Zamor, n'omit aucune des circonstances qui pouvaient faire soupçonner le général Thamar.

On visita la blessure du monarque, qui, ayant déjà perdu beaucoup de sang, était sans connaissance.

Un officier partit aussitôt ; il était porteur du signalement et de la déclaration, ainsi que de la chaîne et du portrait de l'infortunée Nirzaël.

Lorsque le roi eut recouvré sa connaissance, on lui rendit un compte exact de la catastrophe dont il avait été la victime, lui annonçant que l'on poursuivait le coupable, et qu'on espérait pouvoir l'atteindre.

Ceux qui lui parlaient ainsi étaient de bonne foi ; mais comme le conseil militaire soupçonnait les deux hommes qui s'étaient trouvés de service au moment de l'attentat, il fut décidé qu'ils seraient arrêtés sur-le-champ, jusqu'à l'issue du procès ; mais les deux soldats ayant disparu subitement, on ne put obtenir d'éclaircissement.

Zamor, qui avait conduit l'assassin jusqu'à la barque du pêcheur, alla rejoindre les factionnaires qu'il avait achetés, et retourna nuitamment à Golconde

avec eux. Ils furent introduits dans le palais d'Hiaskar, où ils s'attendaient à recevoir une récompense considérable. Ils obtinrent réellement celle qu'ils méritaient, car on les précipita dans un cachot, où ils demeurèrent privés de tout, et périrent tous deux victimes, à leur tour, du scélérat qui leur avait fait trahir les lois sacrées de l'humanité et de l'honneur.

La reine Zénobie avait été, comme on le sait, nommée régente du royaume pendant l'absence de son époux ; et les membres du conseil se réunissaient tous les jours dans la grande salle du palais.

Hiaskar, qui attendait avec impatience les nouvelles qui devaient être apportées au sujet de la mort du souverain, était arrivé le premier dans le lieu des séances : il était bien certain, par le retour de Zamor et des deux soldats, que le monarque avait été frappé ; mais il tremblait qu'il ne vécût encore.

A l'instant où tous ceux qui devaient composer l'auguste assemblée, se trouvèrent réunis, la reine Zénobie parut. La douleur, répandue sur tous ses traits, leur donnait une expression touchante : cependant cette tendre mère, peu accoutumée à présider le conseil, le fit avec toute la noblesse qui caractérise une souveraine.

Tout parlait à son cœur du sacrifice qu'il avait été forcé de faire, et sans cesse la pensée de la princesse Nirzaël, immolée pour le salut de la patrie, déchirait son âme maternelle. On lut plusieurs papiers qui avaient rapport aux victoires du noble et jeune Thamar. Plus on célébrait les vertus héroïques de ce guerrier, plus Zénobie gémissait du malheur de sa fille.

On annonça au conseil que des prisonniers venaient d'arriver à Golconde, et qu'un officier chargé d'un message, et accompagné de plusieurs nobles Por-

ugais, demandait l'honneur d'être admis dans le conseil.

Cette circonstance, à laquelle Fernando ne s'était point attendu, le contraria au point qu'il s'opposa à ce que es prisonniers fussent introduits. Il craignait que quelqu'un ne vînt à le reconnaître; et dès-lors tout le fruit de ses ruses et de ses crimes, se trouvait perdu. Les plus grands dangers le menaçaient, et l'échafaud remplacerait bientôt le trône sur lequel son ambition semblait devoir le placer.

L'assemblée se laissa convaincre par des raisonnemens spécieux, dont l'intérêt public paraissait être la base. Il trouva que des prisonniers ne devaient point être admis dans le sanctuaire des lois, sans que leur vainqueur fût présent; qu'ils devaient même ne communiquer avec qui que ce fût, jusqu'à l'instant de l'arrivée du général Thamar, dont ils orneraient la pompe triomphale.

On reçut seulement l'officier envoy
par le vainqueur des Portugais, il remi
à la reine le message qui lui avait ét
confié.

Les prisonniers furent tous conduit
au château de la reine, qui était distan
de la ville d'environ une lieue. On y mi
une forte garde, afin qu'aucun d'eu
ne pût en sortir.

Fernando était bien décidé à ne poin
se trouver en présence de ceux dont i
présumait avoir tant à craindre.

On lut la lettre de Thamar. Il rap-
portait tout ce qui s'était passé depui
la grande victoire, suppliait la reine de
vouloir bien prendre soin de l'illustre
prisonnier, qui, second Léonidas, avait
exposé ses jours pour sauver l'armée en-
nemie. Il est notre prisonnier, disait-il,
mais la sublimité de son action doit pas-
ser à la postérité, et mérite l'estime de
tous ceux qui savent rendre justice à
l'honneur.

Après la lecture de ce message, la
ine ordonna à l'officier de conduire le
isonnier dont parlait Thamar, dans
des appartemens de son palais, de
faire prodiguer tous les soins qu'il
ait droit d'attendre, se rendant elle-
ême la caution de ce vaillant guerrier.

Ce nouvel incident força Fernando à
point se présenter au palais, c'est-à-
re, dans les appartemens où le pri-
nnier pourrait se trouver.

Hiaskar désirait connaître le motif qui
faisait agir d'une façon si étrange;
is Fernando, qui craignait de perdre
fruit de ses supercheries, lui répondit
idement : Le divin Brama m'a fait
essentir que, parmi ces prisonniers,
en était dont la présence causerait
re perte et la mienne. Ainsi, la pru-
nce et mon amitié pour le noble prince
askar, me font une loi de ne point
exposer aux regards de ces étrangers,

jusqu'à l'instant où nous aurons reç
des nouvelles directes sur la position d
Sigisgan.

La reine, au sortir du conseil, voulu
voir cet homme, qui lui était recommand
par le général des Indiens. Elle le fit prie
de se rendre près d'elle : mais dans cett
journée les événemens se succédaien
avec une telle rapidité, qu'elle ne pu
parler long-temps à dom Carlos ; car o
entendit du côté des murs de la ville un
musique guerrière qui porta bientôt l
joie dans tous les cœurs ; on criait dan
toutes les rues de Golconde : La paix es
conclue ; voici le vainqueur des Ma
rattes.

En effet, d'après les ordres que Sigis
gan avait fait expédier le premier jou
où la maladie le retint au village de Jic
Thamar avait conclu la paix la plu
glorieuse, puisqu'elle garantissait a
royaume une longue tranquillité. L

reine n'eut pas besoin de donner des ordres pour qu'on célébrât le retour du héros ; tous les cœurs volaient au-devant de lui, et chaque mère eût voulu pouvoir le nommer son fils, et lui présenter elle-même la couronne due à la valeur. Mais, hélas ! cette prérogative était réservée à une seule personne : il n'appartenait qu'à la fille du monarque de jouir de cet avantage ; et quand la vierge de l'Indostan eût été enfermée dans le temple, on l'en eût fait sortir pour décerner au vainqueur la couronne d'or et celle de laurier, témoignage solennel de la reconnaissance de la patrie.

Vaillant Thamar, tu n'as pas encore atteint ta vingtième année, et déjà tu as eu deux fois les honneurs du triomphe ; deux fois ton front a été ceint de ce feuillage chéri pour lequel les braves versent leur sang et sacrifient leurs plus chers intérêts.

Zénobie se rend à l'appartement de la princesse. Hélas ! combien il lui en coûte de lui apprendre que celui à qui elle ne peut plus penser sans crime va entrer dans le palais ! Ma fille, lui dit-elle avec fermeté, il faut soutenir toute la dignité de ton caractère. Le vainqueur des Marattes, celui de l'armée de Portugal et de Hollande est arrivé à Golconde ; tu vas bientôt le voir. Ma Nirzaël, ranime ton courage ; que la fille du noble Sigisgan prouve à tous ceux qui la verront qu'elle ne se repent point d'avoir sacrifié son bonheur pour assurer celui de sa patrie.

Nirzaël leva ses beaux yeux vers le ciel, et ne put s'empêcher de verser encore quelques larmes. Divin Brama, dit-elle, permets que je ne montre aucune faiblesse à la vue du plus adoré de tous les mortels. Ah ! je t'en conjure, pour prix de ma soumission, arrache son

image de mon cœur, ou ne me fais point un crime d'un amour aussi pur que son objet.

Elle descend avec la reine dans les jardins, où tous les habitans du palais s'étaient réunis pour cueillir des fleurs et des branches de laurier. Nirzaël veut tresser elle-même la couronne qu'elle va offrir à Thamar; mais plus d'une larme tombe sur le vert feuillage, et ressemble aux pleurs de l'aurore. Hélas! ce sont ceux de l'amour le plus malheureux.

Combien la tendre Zenobie souffrait en pensant au cruel destin de sa fille! Elle eut volontiers abandonné tout l'éclat de la grandeur pour qu'il lui fût permis de la voir heureuse; mais les rois ne peuvent pas toujours suivre les tendres mouvemens de leur cœur: ils ne sont souvent que d'illustres malheureux.

Les trompettes, les clairons font re-

tentir les airs ; la vierge de Brama pense au désespoir qu'éprouvera Thamar en la voyant revêtue des habits religieux, et la tête couverte d'un voile. Ma mère, dit-elle à la reine, je frémis de paraître devant lui sous le costume des prêtresses ; c'est détruire en un seul instant tous les charmes de la victoire : souffrez que, pour ce moment, je reprenne les vêtemens que j'ai quittés. Demain j'entre dans le temple, et je couvrirai mon front de ce bandeau, que je ne pourrai plus abandonner. Que Thamar ne connaisse son sort qu'à l'instant où le mien sera fixé irrévocablement.

Le prince Hiaskar était auprès de la reine et de sa fille. Madame, dit-il, j'approuve la résolution de la princesse. Le noble Thamar l'adore ; un jeune héros qui se voit enlever celle qui lui fut promise si solennellement, ne peut-il pas se repentir d'avoir servi la patrie qui l'a

adopté, et demander au roi raison de cet outrage ?

Ah ! lui répond vivement Nirzaël, je ne redoute que sa douleur. Et que pourrait-il dire ? Mon père ne lui donne pour rival que le dieu de l'Indostan, auquel il n'a pu me refuser. Mais, seigneur, ajouta-t-elle, si je puis obtenir de vous une grâce bien chère, je croirai ne pouvoir jamais vous témoigner assez de reconnaissance. — Ordonnez, malheureuse princesse ; tout mon bonheur est de vous obéir. — Eh bien ! allez au-devant du général, et tâchez que personne ne puisse approcher assez près de lui pour lui apprendre son malheur et le mien. — Je crois qu'il n'est pas un Indien qui ait la force de lui porter un coup aussi sensible. Mais je vais exécuter vos ordres. Ah ! je le sens, rien ne doit troubler le triomphe d'un héros.

Hiaskar ayant quitté le palais, la prin-

cesse alla reprendre des vêtemens de cour, et se rendit ensuite dans la salle où devait être reçu le fils de l'infortuné dom Carlos. Celui-ci venait d'avoir l'honneur de parler à la reine, et lui avait demandé, comme une faveur signalée, de se trouver présent au triomphe du vainqueur. Zénobie le lui avait accordé.

Enfin, Thamar arrive; il vole aux pieds de la reine, dépose les trophées qui attestent ses victoires, et présente en même temps l'olivier, signe auguste de la paix. Ah! mon fils, lui dit la souveraine, que n'est-il en mon pouvoir de vous récompenser!

Eh quoi! lui répond le guerrier, le prix qui m'attend n'est-il pas assez beau? la main de la princesse...

Nirzaël n'est pas la maîtresse de retenir ses larmes. Thamar s'en aperçoit. Vous pleurez, madame, lui dit-il! grand Dieu! qui peut causer ce chagrin? De

grâce, parlez. — Cher Thamar, lui répond-elle, la joie... vos victoires, l'absence du roi.... — Demain, j'espère qu'il sera de retour; du moins, voilà ce que m'a dit, il y a deux jours, un officier que j'avais envoyé au village de Jio.

Comme il cherchait à rassurer la mourante Nirzaël, Hiaskar entra à la tête d'une députation du conseil; et après un discours assez long, il lui dit, qu'au nom de vainqueur des Marattes, le conseil suprême ajoutait celui de sauveur de la patrie.

C'est trop élever mes faibles exploits, lui répond Thamar assez froidement (car il savait qu'il était son rival); le général qu'on loue le plus est souvent celui que l'on veut perdre.

Ce peu de mots fit trembler Hiaskar; il craignit que ses crimes ne fussent connus.

Thamar continua : En défendant ce pays, je n'ai fait que mon devoir. L'honneur de nos succès est dû à ces braves Indiens. (Il montra ceux qui l'accompagnaient.) Ils pouvaient triompher sans moi, je ne pouvais rien sans eux. Cependant si mon zèle me donne quelques droits à la reconnaissance, j'oserai demander que les Portugais qui sont à Golconde soient libres. J'ai appris avec une peine extrême, que le conseil suprême n'avait point voulu céder à ma prière ; je réponds de ces Portugais. Ne craignez point qu'ils trahissent les lois de la guerre. Ce sont des braves.

Jeune homme, dit aussi dom Carlos, je vous remercie de la bonne opinion que vous avez de mes concitoyens, ils la justifieront.

Nirzaël pouvant à peine se soutenir, offrit à son amant le prix de la valeur. Celui-ci saisit sa main, la porte à ses

lèvres, et lui demande une seconde fois la cause de la vive douleur qu'elle paraît éprouver.

La princesse n'a pas la force de lui répondre. Thamar pense au portrait, à la chaîne, et se persuade que Nirzaël s'est aperçue qu'il n'avait plus cette riche parure, et raconte en peu de mots comment il en a été privé.

Tandis qu'il veut convaincre son amante de sa fidélité, on vient avertir Hiaskar que le conseil s'assemble pour recevoir un message venant du lieu où était le monarque; mais que l'assemblée n'aura pas lieu au palais.

Une frayeur mortelle s'empare de la vierge de l'Indostan. Pourquoi ce message n'est-il point adressé à la reine? Elle tremble en pensant que son père est peut-être malade. Zénobie partage les craintes de sa fille, et conjure Thamar d'aller s'informer de ce que ce peut être.

Nirzaël joint ses prières à celles de sa mère ; et déjà Hiaskar était parti.

O mon Dieu , dit en soupirant la vierge de l'Indostan, tu sais avec quelle ferveur je t'ai prié pour que tu sauvasses les jours de mon père. Allez, général, et rapportez-nous promptement des nouvelles.

Chère princesse ! répond le jeune Portugais, vous allez être obéie ; vivre pour vous servir et vous adorer, mourir , s'il le faut pour vous défendre, serait le bonheur de Thamar ; madame, dit-il à Zénobie, je vous confie ce noble guerrier (il désignait dom Carlos) ; c'est remettre la valeur aux soins de la bienfaisance. Illustre Portugais, personne mieux que moi ne peut apprécier tout votre mérite et la générosité de la reine. Ah ! je lui dois tout, jusqu'à l'air que je respire ; et si j'ai quelques vertus , elles sont l'ouvrage de mon auguste souveraine.

Thamar, lui répond dom Carlos, si le sentiment impérieux de la patrie n'était capable de l'emporter sur toute autre considération, vous me feriez chérir ma défaite.

Les deux guerriers se serrèrent affectueusement la main; leurs cœurs battirent avec force, et la plus tendre sympathie semblait les avertir qu'ils s'aimaient déjà tendrement, et qu'ils seraient plus malheurenx qu'ils ne l'avaient jamais été, quand il faudrait qu'ils se séparassent.

CHAPITRE XXXI.

Thamar laissant dom Carlos avec la reine et sa fille, se rendit près du lieu où se tenait le conseil. Il veut y entrer, mais des sentinelles sont placées aux portes du sanctuaire des lois ; et celui qui, par sa valeur et ses nombreux succès, vient d'en assurer la continuité et la force, ne peut y entrer.

On lui dit que le conseil est secret, et que personne ne peut y être admis. Quelques officiers qui accompagnaient Thamar, indignés de l'outrage que l'on faisait à leur général, voulurent qu'il passât outre ; mais il s'opposa à cet acte de violence, et les contraignit à se retirer et à attendre avec calme qu'on leur fît connaître, ainsi qu'à lui, la nature du message qu'il croyait envoyé par le roi.

Tandis qu'il était absent du palais, dom Carlos resta près de la reine, la félicita sur le bonheur d'avoir pour fils un jeune héros, l'honneur de l'Indostan. Ces paroles firent de nouveau verser des larmes à Nirzaël.

Eh quoi! lui dit l'auguste prisonnier, vous répandez des pleurs! cependant, le plus heureux avenir paraît vous attendre. Le général Thamar sera votre époux.

Ah! lui répond Zénobie, le ciel n'a point voulu que cette belle union eût lieu; le monarque a dévoué sa fille au culte des autels. Elle n'est plus le prix du vainqueur, mais celui de la victoire.

La reine réfléchissant à l'intérêt que le général prenait au sort des Portugais, se persuada que peut-être il appartenait à cette nation; elle lui demanda si dans sa patrie il ne connaissait point quelque infortuné qui eût à pleurer la perte d'un fils.

La perte d'un fils ! dites-vous? Ah, madame ! qui vous porte à me faire cette question, à renouveler involontairement toutes les plaies de mon cœur!

Il fit à la reine un récit succint de tous les événemens de sa vie jusqu'à l'instant où il avait quitté son cher Alphonse.

Il lui parla ensuite du fatal naufrage qui lui avait enfin ravi tout espoir de jamais retrouver cet enfant.

A chaque mot prononcé par dom Carlos, Zénobie et Nirzaël prêtaient une plus grande attention. Comme il n'avait plus à redouter les poursuites de ses ennemis, il se nomma.

Mais, lui dit la reine, après qu'il lui eut fait le récit de tous ses malheurs, lorsque le vaisseau qui portait votre fils, fut attaqué, ce Florestan, qui vous a donné tous ces détails, n'avait-il pas avec lui un chien? — Oui, madame; et cet animal fidèle a péri avec l'enfant.

Ce chien, lui demanda Nirzaël, ne répondait-il pas au nom de Cerbère? — Précisément. Hélas ! il fut pendant bien du temps le compagnon d'infortune de celui qui m'a sauvé la vie ! Mais tout ce que vous daignez me demander paraîtrait prouver que vous avez eu connaissance de mes malheurs.

Seigneur, lui dit Zénobie, il serait possible que vous y trouvassiez un terme, que la divine Providence eût veillé sur les jours de votre fils ; car je suis certaine qu'il y a près de dix années, un enfant fut retiré du fleuve du Gange, et amené sur les bords par un chien d'une grosseur étonnante, et que le jeune naufragé appela du nom de Cerbère.

Grand Dieu ! s'écrie dom Carlos, cet enfant était mon fils ! Ah ! madame, je vous en conjure, dites-moi en quel lieu je dois me rendre pour le retrouver ! — Seigneur, calmez ce transport. — Auriez-

vous appris qu'il est mort? — Non, il existe; et vous êtes le plus heureux de tous les pères.

Ceux qui l'ont adopté, ajouta la reine, n'ont jamais connu son origine; il en a fait un secret à l'amitié, à la reconnaissance, et même à l'amour. Mais vos infortunes, la proscription de votre famille, votre nom et le sien qu'on avait voulu flétrir, sont des motifs assez forts pour que ses parens adoptifs ne l'en aiment pas moins, puisque son silence était commandé par l'honneur.

Mon fils existe! Ah! madame, je vous en conjure, répétez-moi ces mots consolateurs : je pourrais revoir mon Alphonse, le serrer sur mon cœur, mourir dans ses bras de l'excès de ma tendresse et de celui de ma reconnaissance pour ceux qui ont daigné l'adopter! Ah! voyez les larmes d'un père! je tombe à vos genoux : faites-moi

conduire dans les lieux qu'habite ce fils adoré, et que je puisse, en lui donnant ma bénédiction, lui apprendre qu'il peut rentrer dans sa patrie, et y porter avec un noble orgueil le nom de dom Carlos.

Hélas! dit intérieurement la vierge de l'Indostan, j'aurai donc la douceur de savoir Thamar heureux! et si le sort lui ravit une épouse, une amante qui l'eût adoré, il lui rend un père dont il fera le bonhenr.

En ce moment le général revint au palais, et ne put cacher l'indignation qu'il ressentait de l'injure qu'il avait reçue à la porte du conseil suprême.

Je ne sais, dit-il à la reine, si dans la ville il n'existe point de traîtres qui me prennent pour prétexte, ou pour but de leur conspiration; mais malheur à eux, si je parviens à pénétrer ce mystère!

Vertueux Thamar, qui peut vous faire présumer que l'on veuille vous

trahir? — Les succès que j'ai obtenus : en faut-il davantage? et le bonheur de ce pays, qui fait le désespoir des méchans..... — Seigneur, dit ensuite tout bas le général à dom Carlos, je voudrais pouvoir vous entretenir un moment en particulier.

La reine regardait attentivement le père et le fils; car elle était presque certaine que ses soupçons étaient bien fondés. Elle prit le jeune homme par la main, et avec cette grâce, cette amitié qui lui étaient si naturelles, elle lui dit : Thamar, depuis dix ans vous me donnez le nom de mère..... — Ah! ma souveraine, qui mieux que vous en eut la tendresse? Hélas ! des bruits que j'aime à ne point écouter, sont, dit-on, contraires à mon amour; mais la foi du monarque est sacrée, et je croirais outrager ce prince, si j'étais alarmé.

Ah! mon frère, mon ami, oubliez

l'amour, et soyez tout à la nature, votre père existe.

Mon père! qui vous a parlé de lui? qui vous a dit le nom de ma patrie? — Ce prisonnier. — Vous, seigneur! comment se fait-il que vous me connaissiez? Ah! parlez de grâce, parlez. Par le souvenir auguste de celle qui vous a donné le jour, par celui de vos fils, si vous en avez; au nom sacré de l'honneur, dites-moi ce que vous savez du sort de mon père.

Dom Carlos, agité par les plus vives émotions, cherchait néanmoins à se calmer, afin de connaître parfaitement le cœur de son fils, et faisant plusieurs signaux, que la reine et sa fille comprirent parfaitement, il lui parla ainsi:

De longs malheurs ont accablé votre famille; l'odieux comte Fernando, le plus perfide de tous les hommes, a fait pendant plus de dix années de nom-

breuses victimes. — Mais, seigneur, dom Carlos vous est donc connu? — Il n'a point quitté l'armée commandée par le noble Florestan. — Florestan, dites-vous? celui qui fut élevé par le général Spinola, qui sut soustraire mon père à la mort! Grand Dieu! j'ai eu le malheur de vaincre cet homme généreux! Ah! j'atteste le ciel que je me persuadais n'avoir à combattre que des Hollandais. Mais, seigneur, parlez-moi de mon père, de cet infortuné pour qui je donnerais ma vie. Puis s'adressant à la reine : Ah! madame, pardonnez, si le fils de dom Carlos vous a fait un mystère de sa naissance; mais peu de temps avant celui de mon naufrage, Florestan m'avait fait jurer, pour la sûreté même de mon père, que je ne me ferais point connaître, si le sort venait à me séparer de lui, que je n'eusse atteint ma vingt-cinquième année.

Dom Carlos était saisi ; la tendresse, l'honneur livraient son âme à mille sentimens confus; son fils était un héros, mais il venait de combattre contre ses frères, et cette idée lui faisait horreur. Il se rappelait avec effroi l'instant fatal où, près de soutenir un combat particulier, son bras était levé sur la tête du général des Indiens.

Thamar regardait le guerrier Portugais, et sa mémoire lui rappelait des traits.....

Il considère de nouveau le guerrier, et s'apercevant que des pleurs coulaient de ses yeux, il se précipita dans ses bras, en s'écriant : Mon père ! mon père! non, je ne me trompe point; c'est le vaillant et malheureux dom Carlos, que je presse sur mon cœur.

Ce n'est plus un guerrier vainqueur, c'est un fils tendre et respectueux, qui s'abandonne sans contrainte aux doux

transports de la piété filiale ; mais, hélas ! que ce moment de bonheur dura peu!

On vint annoncer à la reine que les bruits les plus alarmans circulaient dans la ville, que les membres du conseil répandaient que Sigisgan avait été attaqué dans la maison où il logeait au village de Jio, et l'on présumait, par ces discours, que le royaume avait perdu son auguste souverain, ou qu'il était sur le point de le perdre.

On peut se former une idée du tableau douloureux que produisit cette affreuse nouvelle.

La reine, presque sans connaissance, avait été obligée de recevoir dans ses bras la princesse Nirzaël.

On appelle au secours ; on prodigue à ces deux illustres victimes les soins les plus empressés. Thamar s'arrache des bras de son père pour aller lui-même s'assurer de la vérité des faits ; mais à

l'instant où il va sortir de la salle un second envoyé arrive, et supplie la reine de se rendre au conseil, où elle est attendue.

Cette mère infortunée confie la princesse aux soins de la fidèle Aza; et s'adressant au jeune Portugais, elle lui dit: Si ma Nirzaël n'est pas le prix de la victoire, n'en accusez point les parens qui vous ont adopté; le dieu de l'Indostan nous l'a demandée, et ma fille a dû s'immoler au salut de l'Etat.

Il est donc bien vrai, s'écrie Thamar, qu'on prétend me la ravir! non, cet affreux sacrifice ne s'accomplira point, je saurai faire valoir les promesses solennelles qui m'ont été faites par le souverain. J'ai le cœur de la princesse; elle a ma foi, je saurai m'opposer à son malheur.

L'impétueux jeune homme n'écoutant que son désespoir, allait perdre, par un éclat, toute la gloire qu'il s'é-

tait acquise depuis sa victoire sur les Marattes, lorsque dom Carlos, l'arrêtant avec douceur, lui dit : N'était-ce donc point assez, pour ton malheureux père, de dix années de proscriptions ? fallait-il encore qu'il fût le prisonnier de son cher et trop coupable Alphonse, et que, pour ajouter à sa honte, l'objet dont il a pleuré la perte, après avoir vaincu ses compatriotes, se révoltât contre ceux qui lui ont sauvé la vie ! Cher Alphonse, je te serre sur mon cœur, et ce même cœur sent qu'il devrait te repousser. Non, je ne puis souffrir à la fois tant d'opprobre et tant de félicité ! Ah ! que n'ai-je péri de ta main, lorsque dans les rangs je cherchais la mort ! j'eusse emporté un nom sans tache. — Eh quoi ! mon père, lui répond Thamar, qu'ai-je donc fait qui puisse exciter votre indignation ?

Peux-tu le demander, quand ton

glaive a frappé les tiens? — Mon père, les hasards malheureux de la guerre ont tout fait. Les Hollandais seuls devaient se mesurer avec les Indiens, puisque les Portugais avaient annoncé qu'ils se borneraient à la prise de Visapour.

Tu devais faire connaître ta patrie, et remettre à un autre général... — Eh! mon père, vous eussiez voulu que j'abandonnasse les fruits de la victoire; que livrant ainsi les fidèles Indiens qui m'étaient confiés, je perdisse en un seul jour, la renommée que j'avais acquise par mon zèle et mes travaux!

Crois-tu donc que tu puisses la conserver, quand on apprendra que tu es Portugais? Ah! les cruels qui m'ont persécuté, ont condamné ma vieillesse à des tourmens affreux. J'admire ton courage, et ton crime me fait rougir. — Si vous saviez ce qu'il m'en

a coûté pour me battre. — Je ne le sais que trop. Tu as perdu l'honneur, — Eh bien! puisque vos infortunes, qui m'ont forcé à quitter le Portugal, m'ont rendu coupable à vos yeux, que tardez-vous à m'en punir? Je vous ai rendu vos armes, frappez, mon père, faites couler ce sang qui vous indigne, je bénirai vos coups, ils mettront un terme à mes souffrances. — Et le puis-je, trop malheureux fils! mes larmes ne te prouvent-elles pas ma tendresse? Tu es coupable; mais tu peux encore réparer ta faute, si elle n'a point été volontaire. — Que voulez-vous que je fasse? — Il faut me suivre. — Que j'abandonne cette terre hospitalière? — Ma patrie n'est-elle donc pas la tienne? — Ah! mon père, que parlez-vous de patrie, quand les ingrats, que vous avez défendus pendant plus de vingt années, ont proscrit, ont dévoué

votre tête à l'horreur de l'échafaud ? Hélas! j'étais seul au monde, lorsqu'un naufrage m'amena dans ces heureux climats. Depuis que j'y suis avec vous, il me semble que je n'ai plus de vœux à former. — Et tu prétends y rester ? — J'y suis enchaîné par l'amour et par la reconnaissance. Et d'ailleurs, qu'a fait pour moi cette patrie dont vous me parlez? — Elle t'a vu naître ; et ces mots te tracent ton devoir. — Ah! mon père, ma bouche et mon cœur ont prononcé le serment de vivre et de mourir pour la princesse Nirzaël. — Achève, jeune insensé, dis que tu lui immolerais ton père ; pour elle tu oublierais ton père, ton roi et ton pays! non, cela est impossible. Tu ne me feras point cet outrage ; tu quitteras une cour où tu ne peux plus rester sans rougir. — Grand Dieu ! c'est encore vous qui me conseillez l'ingratitude ! En demeurant dans le royaume de Golconde,

je sers mon pays adoptif. Tous ces bons Indiens sont devenus mes frères ; restant parmi eux, ils vous aimeront tous, autant qu'ils m'aiment moi-même. — Tu ne peux t'en flatter. Ceux que tu as tant de fois conduits à la victoire, ignoraient ton origine. Ils te suivaient avec enthousiasme ; ils vantaient tes exploits qui semblaient être les leurs ; ils s'identifiaient, pour ainsi dire, avec le jeune héros qui les étonnait ; et maintenant tu ne leur inspirerais que le plus profond mépris. — Que dites-vous, mon père ? que les Indiens méprisent leur général ! Non, non, cela n'est pas possible. — Tu es Portugais ; tu as vaincu les tiens ; tu n'as plus de droits à l'estime de personne ; ne sais-tu pas qu'un traître fait horreur ; qu'on le hait, qu'on l'abhorre, tout en obéissant à ses ordres. Ah ! si l'on pouvait te perdre, sans entraîner la ruine de l'État, peut-

être que bientôt tu n'existerais plus. — Vous m'accablez du poids de votre rigueur; mais vous ne pourrez me convaincre. Ah! je vous en conjure, mon père, demeurons à la cour de Golconde.

Dom Carlos vit bien que son fils avait un caractère décidé, et que les seuls raisonnemens ne pouvaient le faire changer de résolution. Il se détermina donc à attaquer son cœur, en lui cachant soigneusement que la gloire de son nom lui était rendue. Eh bien! lui dit-il, reste dans ce pays, où l'amour t'enchaîne inutilement, puisque celle qui en est l'objet ne peut plus t'appartenir.

Nirzaël! reprit vivement le jeune homme; ah! ne croyez point que je consente à la voir condamnée à un esclavage perpétuel. — Ignores-tu que déjà elle a prononcé un serment, qu'il est le vœu de son père, et qu'elle doit l'accomplir? — Je saurai l'en empê-

cher. — Je te comprends : par la force des armes tu l'arracheras aux autels du dieu qu'on révère en ces climats. Va, tu ne me surprends point ; celui qui a pu lever sur ses compatriotes un fer sacrilége est capable de tout. Tu as commencé par une faiblesse que mes malheurs sembleraient excuser, et tu finiras par un crime : mais je n'en serai ni le témoin ni le complice. Ma conduite doit te prouver mon amour pour ma patrie. Elle a été ingrate envers moi ; eh bien ! tout proscrit que j'étais, c'est sous un nom supposé et sous les vêtemens d'un simple soldat que j'ai voulu encore la servir. Voilà comme je me suis vengé d'elle et du souverain qui a été assez faible pour signer l'arrêt de ma mort. Il subsiste encore cet arrêt formidable. — Eh quoi ! mon père, on n'a pas reconnu votre innocence ! Ah ! grand Dieu ! que m'apprenez - vous !

— Ma tête est dévouée à l'échafaud ; eh bien ! je vais retourner dans mon pays : mais avant de recevoir le coup fatal, je prendrai le ciel et le peuple portugais à témoins de mon innocence, et je recevrai la mort, non pour expier mon crime, mais celui de mon fils. Adieu, Alphonse ; je t'aime trop pour te maudire. Sois heureux, si jamais un traître peut le devenir. — Arrêtez, mon père, arrêtez ! qu'exigez-vous donc de moi ? — Que tu me suives à l'instant. Prends pitié de mon désespoir, et ne me réduis pas à détester le jour où, pour la première fois, tu m'as donné le nom de père. — Eh bien ! je jure de vous obéir. Les climats les plus reculés, les tourmens, la misère, il n'est plus rien que je ne puisse supporter pour sauver les jours de l'infortuné dom Carlos. Partons. — O mon Alphonse ! tu me rends à la vie. Il le serra dans ses

bras et lui apprit qu'il pouvait sans danger se faire connaître, que le monarque avait fait proclamer son innocence, et que tous les titres et les biens de sa famille lui étaient rendus.

Il fut décidé qu'ils n'abandonneraient point la cour de Golconde avant que l'échange total des prisonniers n'eût été effectué.

Pauvre Alphonse ! il avait promis à son père de partir ; mais, hélas ! combien il souffrait en pensant qu'il allait quitter pour toujours des lieux si chers où il avait vu luire pour lui l'aurore du bonheur !

CHAPITRE XXXII.

La reine Zénobie s'était rendue au conseil, et là on lui avait fait prendre connaissance du message qui annonçait qu'un officier indien s'étant introduit près du roi, lui avait porté un coup de poignard, qui, par bonheur, n'était point mortel.

Hiaskar et Fernando avaient tellement intrigué, que l'on ne montra point à la reine la chaîne à laquelle était suspendu le portrait de sa fille.

Il ne faut point, avaient-ils dit, lui porter un coup aussi cruel, en lui donnant la certitude que l'amant de la princesse Nirzaël est un assassin. D'ailleurs, ne peut-on pas lui avoir enlevé cette brillante parure ? Peut-être trouvera-t-on le véritable criminel.

Ils n'avaient parlé ainsi, que d'aprés le rapport que le batelier avait fait à Zamor sur les suites du désespoir de l'officier prétendu qu'il avait reçu dans sa barque.

Il fut décidé, en présence de la souveraine, que l'on ferait assembler sur la place publique le corps d'armée que Thamar avait ramené avec lui, afin de s'assurer s'il n'y manquait aucun des officiers.

La criminelle intention de Fernando et d'Hiaskar était de rendre plus outrageante l'arrestation du général, et de lui attirer par là l'indignation du peuple et celle de tous les soldats.

Quant au fakir devenu ministre, il voyait avec une extrême douleur que les jours du souverain avaient été sauvés par la maladresse de celui que Zamor s'était associé. L'espoir de monter sur le trône s'était évanoui ; mais enfin son

poste était encore assez brillant, puisque Hiaskar, en épousant la princesse Nirzaël, se trouvait naturellement le seul prétendant à la couronne.

Nobles Indiens ! avait-il dit au conseil, après qu'on y eut lu pour la première fois, et avant que la reine ne fût présente, le message qui annonçait l'assassinat du monarque ; tout l'espoir du royaume de Golconde reposait naguère encore sur le roi, et sur celui qu'il avait choisi pour son successeur ; mais l'événement affreux qui nous coûte en ce moment des pleurs bien légitimes, doit amener de grands changemens.

La princesse Nirzaël, qui consentait à se sacrifier pour le bonheur de la patrie, ne peut et ne doit plus accomplir un vœu auquel elle a mis, ainsi que son père, une juste restriction. *Je promets*, a-t-elle dit au pied de l'autel du dieu de l'Indostan, *de me consacrer au*

culte de Brama, si la victoire couronne nos armées. Hélas! si d'un côté elles ont triomphé, de l'autre ne sommes-nous pas accablés par une affreuse calamité! Ainsi l'assassinat du meilleur des rois rend à la princesse sa première liberté.

Pour le bien de l'État, ajouta-t-il, il est important qu'elle fasse un choix. Sans doute que Brama n'a point voulu du sacrifice de Sigisgan, puisque ce malheureux prince va périr. Hélas! nous devons regarder cet événement comme une véritable défaite. J'ajoute à cela une considération qui doit frapper le conseil, et qui mérite toute son attention. Sigisgan peut mourir de sa blessure; alors le royaume est sans chef. Nos ennemis vaincus peuvent revenir à la charge, et la perte d'une partie de l'Indostan deviendrait certaine, puisque nous n'aurions plus ni roi, ni général.

Ce discours artificieux prévalut dans l'assemblée.

Dès que la reine, qui ne l'avait point entendu, puisqu'il avait été tenu avant son arrivée, fut instruite de l'attentat commis sur la personne du roi, elle donna l'ordre précis de faire réunir les troupes sur la grande place, qui était, comme on le sait, en face du temple de Brama. Elle revint à son palais, afin de rassurer Nirzaël sur le sort de son père.

Après avoir rempli le devoir d'une tendre mère, et rendu à la vierge de l'Indostan la plus douce espérance, elle fit appeler Thamar pour lui donner la même nouvelle, et l'ordre de réunir tous les soldats et leurs officiers, afin de tâcher de découvrir l'auteur de l'assassinat du monarque.

O mon fils ! lui dit-elle, car je me plairai toujours à te donner ce nom, le ciel, en voulant que ma Nirzaël te fût

ravie, a daigné te donner cependant une preuve de sa bonté, puisqu'il t'a rendu ton père ! Tu trouveras dans ta piété filiale un adoucissement aux peines de l'amour. Moi, au contraire, séparée pour toujours de ma fille, je me vois condamnée à un chagrin perpétuel ; mais enfin je dois me résigner à mon sort, le supporter avec courage, imiter le dévouement, l'héroïsme de la vierge de l'Indostan. Elle t'aime avec une tendresse extrême ; cependant elle ne se plaint point, et son âme, pure comme l'astre brillant qui vivifie l'univers, interdit à son cœur toute espèce de murmure. Mais je l'espère, tu ne me quitteras point. Le trône de Golconde te fut promis, tu régneras sur les Indiens, dont ta valeur a protégé les États ; et ton père, le vertueux dom Carlos, sera témoin de ton bonheur. Il va te suivre sur la place publique, où le peuple, le con-

seil suprême et l'armée se trouveront réunis. C'est là qu'il entendra les bénédictions que l'on donne sans cesse au vainqueur des Marattes.

Venez, seigneur, suivez nos pas, dit-elle à dom Carlos, vous êtes libre de sortir de ce palais. Tous les Portugais sont aussi libres que vous ; les concitoyens du successeur de Sigisgan, ne doivent point porter de fers !

Madame, lui répond le malheureux père, souffrez que je ne sois pas spectateur d'un triomphe.... Il n'acheva point, la douleur lui en ôta la faculté. Alphonse se précipita dans ses bras. — Mon père, lui dit il, permettez que je remplisse encore aujourd'hui les ordre de celle qui m'a tenu lieu de mère. Hélas ! ce n'est point un triomphe; il n'en est plus pour un fils dont vos malheurs ont causé les fautes. Dans ce fatal instant où il s'agit de rechercher un

grand coupable, de venger par sa mort l'attentat qu'il a osé commettre sur le meilleur des princes, je ne puis refuser de remplir le devoir que l'honneur m'impose, et je passerais pour le plus lâche et le plus ingrat des hommes, si je ne secondais point le juste courroux des fidèles sujets du noble et généreux Sigisgan. Ah, ma souveraine! dit-il ensuite à Zénobie, je tremble que le coupable ne soit Hiaskar! Il est mon rival, et lui seul peut avoir déterminé le souverain à dévouer sa fille au culte du dieu de l'Indostan, afin de me la ravir. Son ambition est extrême : le trône est depuis long-temps l'objet de sa secrète envie, et l'ambition est capable de tout entreprendre pour arriver à son but. On le dit subjugué par un fakir, dont le roi a fait son ministre. Ah, madame! ah, ma mère! d'affreux pressentimens semblent me dire que ces deux hommes ont

causé le malheur qui nous accable aujourd'hui. Il faut découvrir cet affreux mystère ; c'est le dernier acte d'autorité que j'exercerai dans ce royaume, ajouta-t-il en s'adressant à son père, puisque votre volonté me force à l'abandonner.

Dom Carlos se vit obligé d'expliquer à la reine les motifs qui le déterminaient à contraindre Thamar à retourner dans le Portugal.

Pendant l'intervalle qui s'écoula entre l'assemblée du conseil suprême, et celle du peuple et de l'armée, Hiaskar et son complice s'étaient rendus au palais du grand Bramine, et lui avaient porté la décision de l'aréopage indien, tendant à faire déclarer comme non avenu le vœu de la princesse Nirzaël. Ils lui offrirent des dons considérables pour être distribués aux pauvres : et le sage ministre du culte des autels, qui n'était

point insensible à la douleur que devaient éprouver la reine, sa fille et le vaillant Thamar, qu'il avait toujours regardé comme un présent de Brama, fut de l'avis du conseil suprême.

Les deux ministres lui parlèrent de l'attentat commis sur Sigisgan, le supplièrent de conjurer le dieu de l'Indostan de protéger le royaume de Golconde, et de lui conserver son auguste souverain. La blessure, dirent-ils, n'était pas très-dangereuse.

Fernando s'était tellement emparé de l'esprit d'Hiaskar, qu'il lui faisait faire tout ce qu'il voulait.

Le monstre! il éprouvait un grand chagrin, en pensant que le souverain n'était pas mort. Le plan qu'il avait formé d'épouser la reine, et de monter sur le trône, se trouvait entièrement détruit.

Combien il s'applaudissait de ne point

avoir confié à son complice cette partie de son vaste projet! Il résolut donc de se contenter du rang qu'il occupait à la cour, attendant qu'une circonstance heureuse pût le mettre à même d'y jouer un rôle bien plus grand encore.

Dans toutes les démarches qu'il fit en ce moment, soit pour se rendre à l'assemblée, ou chez le Bramine, il chercha les moyens de se dérober aux regards des Portugais, que la reine avait fait mettre en liberté ; et comme Hiaskar lui demanda le motif qui le portait à agir ainsi : Prince ! répondit-il, je vous ai voué un attachement inviolable ; mais je ne veux point que l'on puisse m'accuser d'intrigue, et si l'on me voyait avec vous, surtout chez le grand Bramine, on me prêterait peut-être des vues ambitieuses. La multitude, toujours empressée à trouver des torts à l'homme en place, soupçonnerait la pureté de mes

intentions; au lieu qu'en vous accompagnant sous le modeste costume d'un des gardes du palais, et la visière du casque baissée, personne ne peut présumer que ce soit le fakir, devenu ministre, qui travaille si efficacement à vous unir à la belle princesse que vous adorez depuis si long-temps.

Ce fut encore en vain que le rival de Thamar voulut que Fernando se trouvât sur la place publique lorsqu'on y arrêterait le général, comme prévenu d'avoir attenté aux jours du roi. Il ne put le déterminer à l'y accompagner.

Ma qualité de ministre, celle de membre du conseil, me feraient un devoir de m'y rendre, si l'état de fakir, que j'ai rempli pendant tant d'années, ne me défendaient de me trouver au milieu d'une troupe armée. Je crains d'ailleurs que ces Portugais, que trop de sensibilité de la part de la reine a fait mettre

en liberté, ne se révoltent au moment de l'arrestation de Thamar ; et je crois que la prudence doit m'engager à rester près de la reine pendant une partie de la journée. Là, je parlerai en votre faveur, et je vous présenterai comme le seul homme capable de remplacer le général accusé. Reposez-vous sur ma prudence, et agissez de manière à faire réussir une intrigue dont vous seul devez retirer le prix.

Les deux scélérats se séparèrent.

Fernando ne se rendit point chez la reine. Il savait qu'un prisonnier, que l'on disait être un noble Portugais, était auprès d'elle. Il alla s'enfermer dans son appartement ; et pour empêcher qu'on ne vînt l'y chercher, il ordonna à son secrétaire de dire qu'il était en prières, afin d'obtenir que le divin Brama ramenât bientôt le monarque dans sa capitale.

Cet homme abominable était tellement hypocrite, qu'on le regardait comme un saint personnage qui n'avait quitté l'habit de fakir, pour se revêtir du riche manteau de ministre, que par obéissance aux inspirations du ciel, jointes aux désirs du monarque, et pour l'utilité du royaume de Golconde.

CHAPITRE XXXIII.

THAMAR alla sur la place publique, où toutes les troupes étaient assemblées de la part du conseil suprême.

Son père et la reine s'y rendirent aussi. Nirzaël, animée par la plus juste indignation, avait voulu suivre sa mère, pour jouir d'une vengeance bien naturelle au cœur d'une fille, celle de voir arrêter le scélérat qui avait osé attaquer le monarque.

Les portes du temple de Brama étaient fermées et couvertes d'une draperie noire, en signe de douleur, tandis que les prêtres réunis priaient en commun le dieu de l'Indostan de sauver le meilleur des princes.

Hiaskar et les membres du conseil suprême arrivèrent jusqu'au pied du

trône, où étaient placés la reine et la princesse Nirzaël, qui avait repris les habits de vierge de l'Indostan et le bandeau sacré. Elle ne l'avait quitté un instant qu'afin de ne point empoisonner le triomphe de son cher Thamar; mais celui-ci étant instruit de son malheur, elle n'avait plus de ménagement à garder, et devait prouver aux Indiens qu'elle ne prétendait point rétracter la promesse qu'elle avait faite au pied de l'autel.

A sa vue, l'infortuné Thamar sentit se renouveler toutes ses peines. Le cœur de la jeune vierge fut brisé; mais elle sut se contraindre et cacher tout l'excès de sa douleur.

Hiaskar s'adressant à cette nombreuse assemblée, l'excita à la vengeance contre l'auteur du crime dont le roi avait failli être la victime.

Il n'avait pas besoin de le faire, l'a-

mour que l'on portait à Sigisgan, était bien capable de lui trouver autant de vengeurs qu'il avait de sujets. Mais Hiaskar suivant avec un soin scrupuleux les avis du perfide Fernando, il fallait que leur victime fût accablée sur-le-champ du poids de la haine publique.

Le général, à son tour, parla à l'armée : Nobles Indiens, leur dit-il, un vil assassin s'est revêtu d'un habit semblable à celui que portent les officiers de notre brave armée; et couvert de ces vêtemens respectables, il a commis un crime, qui, s'il eût été accompli, eût précipité le royaume de Golconde dans un abîme de douleur. Comme il serait possible que le soupçon tombât sur quelqu'un de vous, braves officiers, que tous ceux qui commandaient sous mes ordres se présentent. — Oui, dit avec audace Hiaskar; en se sauvant de la maison, où il venait de commettre

son forfait, on lui a enlevé une décoration qui pourra le faire connaître.

En ce moment, tous les officiers se regardent mutuellement ; et Thamar, lui-même, fait une inspection sévère.

Les militaires Indiens qui avaient fait quelque belle action, recevaient ordinairement une médaille, sur laquelle était le symbole de la valeur et de la puissance : c'était une figure du soleil, entourée d'une couronne de laurier ; et Thamar vit dans ce moment, avec satisfaction, que tous ceux auxquels il en avait été donné, les possédaient encore.

Malheureux Portugais, c'est toi qui cherches le coupable, et c'est sur toi que va tomber la plus infâme de toutes les accusations. Après avoir sauvé deux fois le royaume de Golconde, tu seras accablé par la trompeuse apparence; et ton père, cet homme vertueux, qui préférerait mille fois la mort à l'infamie,

qui, pendant tant d'années avait vu la hache homicide prête à le frapper, va peut-être te voir monter sur un échafaud.

Hiaskar, avec cette joie criminelle qui ne peut se cacher que faiblement, ouvre la boîte dans laquelle sont enfermés la chaîne de diamans et le portrait de la princesse, et s'avance tout auprès du trône de la reine, en disant : Je tiens la parure que l'on a enlevée à l'assassin, en se débattant pour fuir, et gagner la rive du Gange, où la barque d'un pêcheur l'attendait ; il en a brisé la chaine, et l'a laissée aux mains de celui qui voulait l'arrêter.

A l'instant la chaîne est tirée de la boîte, et Thamar s'écrie le premier : Cette parure m'appartient ; c'est un don que m'ont fait l'amour et l'amitié. Depuis plus d'un mois ce précieux trésor m'a été enlevé dans ma tente, pendant que j'étais livré au sommeil.

Toute l'assemblée était stupéfaite ; on semblait l'écouter encore quand déjà il ne parlait plus. Tous les regards étaient tournés sur lui ; il régnait un morne silence.

Enfin le président du conseil suprême fait entendre sa voix, et dit : *Au nom de la puissance du peuple qui nous a confié l'exécution des lois, que le genéral Thamar soit à l'instant arrêté.*

Ces mots furent comme l'éclair précurseur de la foudre. Au même moment des milliers de glaives sont levés, non pour frapper le vaillant Thamar, mais pour s'opposer à ce qu'on osât porter la main sur lui.

Soldats ! s'écrie le fils de dom Carlos avec une énergie et un courage dignes de lui, je suis encore votre général, et je vous ordonne, au nom de nos communs succès, de l'attachement que vous m'avez toujours témoigné, d'imiter ma

conduite : bas les armes devant les mandataires des lois ; je jure par l'honneur que je ne suis point coupable.

En prononçant ces paroles, il déposa ses armes au pied du trône de la reine ; puis s'adressant à Hiaskar, il lui dit : Homme abominable, voilà donc le coup fatal que tu me réservais ! Ah ! depuis long-temps je devais m'attendre à être la victime d'un rival aussi lâche que toi. Braves Indiens, ajouta-t-il, on a trompé vos mandataires. Depuis plus d'un mois, je le répète, on m'a enlevé cette chaîne, dont on prétend se servir pour m'accuser. O mon père ! noble et vaillant dom Carlos, dit ensuite le malheureux Portugais, comme moi tu as failli être la victime d'un scélérat ; mais ton innocence a été reconnue ; la mienne le sera bientôt, et mon infâme accusateur subira le sort qu'il me destinait.

Qui peut se former une juste idée de

la douleur de la princesse Nirzaël, et du désespoir du père de Thamar? La consternation était générale, et les gardes du conseil suprême n'osaient s'approcher pour s'emparer du prétendu coupable.

Tel est l'ascendant de la vertu, de la valeur; elles inspirent un tel respect, que ce n'est jamais qu'en frémissant qu'on les entend accuser.

Eh quoi! dit Hiaskar, est-ce ainsi qu'on obéit aux ordres du conseil?

Eh bien! répond Thamar, si parmi tous ceux qui sont ici il n'y a personne qui veuille me conduire en prison, qu'on me désigne celle où je dois me rendre. — Je te suivrai, dit dom Carlos; il n'est que la mort qui puisse me séparer de toi.

O mon père! tu ne me crois point coupable; je le vois à tes regards attendris.

Dom Carlos prit son fils dans ses bras et le serra sur son cœur. Ce fut toute sa réponse.

La vierge de l'Indostan tendit sa main à Thamar, en lui disant avec fermeté : Ta sœur, ton amie, celle qui ne te donnera jamais d'autre rival que le dieu de sa patrie, ne te croit point coupable. Conserve ton noble courage ; il fera trembler tes accusateurs.

Ah ! dit l'intrépide général, dans les fers comme au milieu des combats, je serai toujours le même. Madame, ajouta-t-il, en s'adressant à la reine, vous ne me présumez point coupable ; tout ce que j'aime croit à mon innocence : je ne suis pas encore tout-à-fait malheureux. Ah ! ce sont les calomniateurs qui doivent frémir. Regardez tous Hiaskar ; voilà celui que j'accuse de l'assassinat du monarque. Il détourne la vue et n'ose l'arrêter sur un homme d'honneur. Il

s'adressa ensuite au président du conseil, pour lui demander en quelle prison il devait se rendre.

On lui désigna le fort de Nerva, à deux lieues de la ville de Golconde.

Je vais m'y rendre, répond Thamar. Venez, mes amis, dit-il à plusieurs gardes; et s'il n'est personne parmi vous qui veuille me conduire, je désire avoir du moins quelqu'un qui m'accompagne.

Enfin quelques gardes désignés par Hiaskar s'approchèrent du général, qui recommanda son père à la reine Zénobie.

Non, répond dom Carlos, non; je veux te suivre. La prison d'Alphonse sera la mienne; et si le crime parvenait à triompher, le même échafaud recevra dans le même jour et le père et le fils.

Dom Carlos et le général des Indiens partirent ensemble, entourés de quel-

ques soldats, qui n'obéissaient qu'à regret, tandis que le reste, plongé dans la douleur, ne pouvaient s'empêcher de crier encore : *Vive Thamar ! vive le vainqueur des Marattes !*

CHAPITRE XXXIV.

Le fort de la Nerva, bâti sur les bords de la rivière de ce nom, était une prison d'État, dans laquelle on laissait toujours peu de troupe. Elle était comme une retraite pour les soldats qui avaient rendu quelque service ; mais depuis le règne de Sigisgan, on n'y avait pas envoyé un seul prisonnier. Heureux les monarques qui ont des sujets soumis, mais mille fois heureux les peuples qui ne trouvent rien à redire sur la conduite de leurs souverains, et n'ont à rendre au Tout-Puissant que des actions de grâce, pour le remercier du présent qu'il a daigné leur faire!

Le fort renfermait une trentaine d'hommes environ, parmi lesquels il se trouvait par malheur quelques créatures d'Hiaskar.

Le gardien ou concierge était un brave homme ; mais depuis dix années qu'il était là avec son fils, il n'avait jamais eu d'autre occupation que celle de soigner le jardin du fort, ou de pêcher dans la rivière qui en baigne les murs.

La veille du jour où l'on y envoya le général Thamar, le ministre Fernando, accompagné de son complice, avait été visiter ce lieu. Le premier s'était couvert de l'habit d'un garde du palais. Ils ordonnèrent au concierge de préparer la tour, afin d'y recevoir un coupable, à la recherche duquel on courait depuis quelques heures.

Morbleu ! dit le concierge, voilà du nouveau. Comment se peut-il qu'il y ait dans le royaume de Golconde un seul homme qui ose parler mal de son prince ; car ce digne monarque rend tout le monde heureux ; mais tenez, s'il y a quelques mécontens, je gagerais que

c'est de voir ce fakir devenu ministre.— Et qui te donne cette idée? Qu'as-tu entendu dire ? lui demanda Fernando. Les soldats qui sont ici se permettraient-ils ?.... — Non, oh! non, ils ne disent rien; mais ces jours derniers j'ai été à Golconde, et j'ai entendu plusieurs gens qui ne se gênaient point.

Enfin, demanda Hiaskar, de quoi accuse-t on le nouveau favori du souverain?

Eh bien! on dit que cet homme est un hypocrite adroit, qui, au moyen de quelques grimaces et de quelques prétendues inspirations, a déterminé notre souverain à forcer la princesse Nirzaël à se faire prêtresse de Brama. Tenez, tous ces moines ne valent pas le diable! Je ne suis pas un homme de la cour, mais j'avoue que si j'étais fait pour m'y trouver, je me défierais de cet intrigant; j'aimerais mieux avoir affaire à un barbare qu'à un fakir défroqué.

L'as - tu vu quelquefois? demanda Fernando, dont la figure était à moitié couverte par la visière de son casque. — Non, ma foi, et je ne désire pas le voir. Ce que je ne conçois pas, c'est que vous, seigneur Hiaskar, qui êtes un brave et bon prince, vous n'ayez pas empêché le monarque de faire cette mauvaise connaissance. — On t'a trompé, mon ami, répond Fernando; ce fakir est un honnête homme, et dans ce moment où tu parles mal de lui, je te donne cette bourse de sa part, afin que tu traites avec douceur et humanité le coupable qu'on t'amenera. Souviens-toi, en pensant que c'est lui qui te parle, qu'un homme peut être accusé d'un forfait, mais qu'il doit être regardé comme innocent, tant qu'il n'a point été prouvé qu'il est réellement criminel.

Zulbec (c'est le nom du concierge) nait la bourse, et fixait attentivement

ses regards sur celui qui la lui avait donnée. Le ton patelin du personnage, la douceur de sa voix, et le don qu'il venait de lui faire, l'intriguèrent beaucoup. Cependant, il n'osa dire qu'il présumait que ce soldat n'était autre que le fakir. Il promit de prendre soin du prisonnier, en répondit sur sa tête ; et le prince Hiaskar, après avoir parlé bas à quelques soldats, et leur avoir donné quelques pièces d'or, sortit du fort, en recommandant à tout le monde la plus grande surveillance, et en défendant de parler au prisonnier.

A peine furent-ils hors de la forteresse, que Zulbec et son fils se hâtèrent de préparer la prison.

Le pauvre Nadir éprouvait une grande peine, en pensant que cette nouvelle circonstance allait retarder son mariage, qui devait avoir lieu le lendemain. Tout dans la forteresse était disposé pour une

fête. Il fallait y renoncer, car Zulbec venait de lui dire : Il n'est pas juste qu'on se livre à la joie, quand on a près de soi un infortuné. Je connais ton cœur, avait-il ajouté, et celui de Zelka, ta cou ine et ma nièce. Un mariage formé sous d'aussi vilains auspices, vous rendrait malheureux l'un et l'autre.

Ainsi, au lieu de bouquets, de guirlandes qui devaient être faits, il fallut préparer le logement du prisonnier.

Tout en faisant ce qu'on leur avait commandé, Zulbec et Nadir étaient bien résolus d'avoir soin de celui qu'on allait leur amener ; et le premier commençait à se repentir de ce qu'il avait dit du fakir devenu ministre : C'est peut-être un honnête homme, dit-il à son fils. — Ce moine qui est devenu un grand seigneur? Ah! laissez donc, mon père, je n'en crois rien; et je gagerais que c'était lui qui était avec le seigneur Hiaskar. —

Bath ! c'était un soldat. — De fakir il s'est bien fait ministre, de ministre il se sera fait soldat, du moins il en aura endossé l'habit. Ces gens-là, ça prend toutes sortes de formes. Un fakir à la cour, c'est ni plus ni moins qu'un caméléon, et rarement ça peut faire du bien.

Ma foi ! si c'est lui qui sort de la forteresse, il est généreux : et cependant, je ne lui ai pas dit des politesses. — C'est qu'il a sans doute besoin de nous.

Le lendemain, vers le milieu de la journée, on amena deux prisonniers, au lieu d'un seul qui était attendu. Fernando ne vint point avec Hiaskar. Des dangers réels commençaient à menacer ce grand scélérat ; il avait appris, par Zamor, que le général Thamar était Portugais, et fils d'un des prisonniers de guerre qu'on appelait dom Carlos.

A ce nom, Fernando frémit. L'é-

chafaud, qu'il avait mérité, s'offrit à sa vue avec toutes ses horreurs ; il fut sur le point de quitter son palais, de fuir du royaume, et d'aller chercher un climat où le récit de ses crimes ne pût jamais parvenir. Mais sa fuite aurait fait naître des soupçons ; il se décida donc à rester, et à agir avec prudence.

D'abord, comme on accusait un Portugais d'avoir attenté aux jours du roi, il prouva qu'il était urgent d'empêcher les autres prisonniers d'être dans la possibilité de parcourir la capitale, et d'y fomenter des troubles ; sa proposition ayant été accueillie, les Portugais furent réintégrés dans le château, et gardés par une grande quantité de soldats Indiens.

Il était donc tranquille de ce côté ; mais il lui importait de ne point paraître dans la forteresse où dom Carlos se trouvait avec son fils.

Il n'est donc pas étonnant qu'il n'ait point accompagné le prince Hiaskar, lorsque ce dernier se chargea de l'emploi odieux de faire amener le général et son père, à la forteresse de Nerva.

L'entrée de ce lieu était défendue d'un côté par la rivière, qui était large de cent brasses au moins; et de l'autre, par deux tours, au milieu desquelles se trouvait un pont-levis d'une très-forte construction. Hiaskar avait désigné cet endroit, comme un obstacle aux tentatives que pourrait faire l'armée de Thamar, pour ravoir son général.

Dom Carlos n'ayant pas voulu quitter son fils, marchait à côté de lui. Tous deux gardaient un morne silence. Pour sortir de la ville, il avait fallu qu'ils la traversassent. On n'avait point osé leur mettre des fers; mais à peine furent-ils hors des murs de la capitale,

qu'Hiaskar ordonna à ses satellites (car il avait avec lui quelques hommes qu'il avait gagnés) d'enchaîner les deux prisonniers. Il fut aussitôt obéi.

Dès qu'ils furent entrés dans le fort, toute la petite garnison se mit sous les armes.

Soldats, dit Hiaskar, je vous remets l'assassin de votre roi; cet homme qui l'accompagne, est son père. Vous me répondez d'eux sur vos têtes.

Cruel Hiaskar, lui dit le malheureux Alphonse, n'es-tu pas las de causer d'aussi vives douleurs à ce vertueux Portugais? ne vois-tu donc pas que ce respectable vieillard peut à peine se soutenir? ordonne que ses fers lui soient ôtés.

En prononçant ces mots, il souleva les fers dont son père était accablé; mais il ne toucha point le cœur de son rival. Va, continua-t-il, ton âme est

celle d'un brigand, si ce douloureux spectacle ne peut t'attendrir. Hiaskar, je suis ton rival; homme d'honneur et guerrier, tu eusses dû me disputer la main de la princesse. Tu ne l'as pas osé, et ton adroite perfidie a si bien préparé tes coups, qu'à moins d'un miracle de la Providence, je ne puis échapper à ta fureur jalouse. Eh bien! sauve mon père, et je te pardonnerai ma mort; vois le vaillant dom Carlos, dont les cheveux ont blanchi sous les armes; considère son front respectable qu'ont sillonné ses travaux guerriers, et les chagrins, plus encore que les ans; et s'il te reste quelque sentiment d'honneur....

Arrête, Alphonse, reprit dom Carlos, ne t'abaisse point à le prier; le ciel prendra notre défense; tu n'es point coupable.

Eh! qui donc aurait commis ce forfait? demanda Hiaskar. — Rentre dans

ton cœur, lui répond dom Carlos; toi seul es l'assassin de Sigisgan. Ah! tu frémis! et malgré ton hypocrisie, tu ne peux cacher la terreur que tu éprouves en ce moment. — Audacieux! dit Hiaskar, en mettant la main à son épée. — Frappe, si tu l'oses. Nous sommes sans armes, reprend dom Carlos; que crains-tu?

Hiaskar suffoquait de colère; il fit conduire les deux prisonniers dans la tour qu'on avait préparée pour eux, et dont les grilles donnaient sur la rivière, sortit ensuite de la forteresse, et alla retrouver son digne complice, afin de tâcher, à force d'intrigue, de presser le jugement de son rival.

Plusieurs jours s'écoulèrent sans que personne se présentât à la forteresse. Zulbec, ému de la douleur du père et du fils, et ne croyant pas que ce dernier fût coupable, avait détaché leurs fers, et leur prodiguait les plus grands soins.

Le batelier, qui avait reçu dans sa barque celui dont Zamor s'était servi pour frapper le roi, avait été effrayé lorsque ce malheureux s'était précipité dans le fleuve.

Cet officier, qu'on avait désigné devant lui sous le nom de Thamar, était un assassin payé par l'écuyer du seigneur Hiaskar; mais quel était cet Hiaskar? Voilà ce qu'il ignorait. Il n'osait le demander à personne. Ce pauvre homme tremblait qu'on ne le regardât comme son complice.

Il n'était qu'à peu de distance du village de Jio; il forma le projet de s'y rendre, quoiqu'il éprouvât une grande crainte. Le lendemain il se disposait à partir, lorsqu'il vit arriver, près du rivage sur lequel il s'était assis, une foule de soldats. A leur tête était un officier, qui lui demanda s'il n'avait point conduit à l'autre rive un officier indien? — Oui, répond le batelier; mais, par le

dieu de l'Indostan ! je ne l'ai pas mené loin. A peine avons-nous été à la moitié de la traversée, que ce bel officier (car il avait un habit reluisant d'or) m'a donné une bourse qui sans doute est remplie d'argent ; je n'ai pas encore osé l'ouvrir. Il m'a roulé des yeux, ah ! des yeux, qui m'ont fait trembler ! puis il m'a dit comme ça : Je suis un assassin ! regarde, mon crime doit être écrit sur mon front ! Déjà le remords l'a gravé dans mon cœur. En achevant ces mots, il a fait le plongeon, sans que j'aie eu la force de l'en empêcher. J'ai fait aller ma rame pour tâcher de le repêcher, mais une grosse vague l'a englouti, et je ne l'ai plus revu. Depuis ce moment, ajouta cet homme, je ne sais plus ce que je fais ; et quand vous êtes arrivé, j'allais me rendre au village de Jio, où l'on dit que le roi est encore, afin de compter tout cela à quelqu'un de ses officiers. Vous

voilà, j'en suis bien aise; je resterai à ma barque. Mais je vous en prie, prenez cette bourse que l'écuyer du seigneur Hiaskar avait donnée à celui qui s'est noyé. Quant à moi, je n'en veux point; cet argent est le prix d'un crime, cela me porterait peut-être malheur.

Garde-le, mon ami, lui dit l'officier, tu vas venir avec nous. — Ah! mon Dieu! que voulez-vous faire de moi? Je ne suis pas coupable. — Rassure-toi, et suis-nous sans crainte. Ta déposition prouve clairement ton innocence : le complice d'un meurtrier ne se conduirait pas comme tu le fais.

Le batelier, parfaitement rassuré, se rendit au village où était le monarque; et comme celui-ci ne courait aucun danger, que sa blessure était heureusement fort légère, on lui présenta cet homme, qui répéta mot pour mot à Sigisgan ce qu'il avait dit à l'officier.

Le soir du même jour, le monarque apprit que Thamar avait été arrêté par ordre du conseil suprême, comme prévenu d'avoir attenté à la vie de son auguste souverain.

Cette réunion de circonstances produisit le plus grand effet. Sur-le-champ le monarque se décida à retourner dans sa capitale, mais à le faire secrètement; et voulant donner aux traîtres une sécurité parfaite, il se fit précéder par un homme dévoué qui alla prévenir la reine de l'arrivée de son époux, qui devait avoir lieu vers le milieu de la nuit.

Le même homme était chargé d'un message de la part de ceux qui avaient accompagné Sigisgan, par lequel ils annonçaient que le monarque n'existait plus.

Tout ayant été bien préparé, la reine Zénobie eut le bonheur de revoir son époux; et la vierge de l'Indostan, que l'on avait mise dans la confidence, put

jouir de la douceur d'embrasser son père.

La mort du souverain fut annoncée par toute la ville. Le conseil suprême fut de nouveau convoqué dans la salle du palais ; et d'un appartement qui en était voisin, Sigisgan fut à même d'entendre tout ce que dirent Hiaskar et Fernando.

Il faut, dit le premier, que la tête de ce perfide Portugais venge la mort du meilleur des rois ! Alors le conseil suprême décidera si le vœu de la princesse ne doit point être regardé comme nul, et si la sûreté de l'État ne demande pas qu'elle prenne promptement un époux qui puisse, par sa valeur et ses vertus, consolider le bonheur de la patrie.

Il fut arrêté que le jugement de Thamar aurait lieu avant le troisième coucher du soleil. Ce délai avait été demandé par le perfide Fernando, qui formait le projet le plus horrible, mais sans le communiquer à son complice.

La fausse nouvelle de la mort du roi

venait de rehausser toutes ses espérances.

Si la crainte d'être reconnu par dom Carlos lui avait montré les horreurs de l'échafaud, cette dernière circonstance lui présentait les degrés du trône sur lequel il lui paraissait facile de monter.

La reine, suivant lui, l'estimait, l'admirait même; et son audace lui promettait un prompt succès, s'il pouvait faire périr le seul homme qui pût divulguer ses forfaits. Pour y parvenir sans instruire Hiaskar de ce qu'il était, il fallait faire sortir dom Carlos de la forteresse.

Revêtu de ses habits de fakir, et porteur d'un ordre signé du nom de Zulman (c'était, comme on le sait, celui que Fernando s'était donné), il se présenta à la forteresse, et voulut parler au concierge, mais sans témoin.

Dès que celui-ci eut fait éloigner son

neveu, il lui dit : Me reconnais-tu ? — Il me semble que votre voix ne m'est point étrangère ; c'est celle d'un soldat qui est venu avec le prince Hiaskar. — Tu ne te trompes point ; le soldat, le ministre Zulman et moi, nous ne faisons qu'un, et tu me vois sous le costume de fakir, parce qu'il s'agit de faire une action de charité que me commande la religion, et pour laquelle j'ai besoin de toi. Je t'estime, Zulbec, ajouta l'hypocrite ; tu as de la franchise, et je ne t'en veux point de tout le mal que tu t'es permis de dire de moi. On t'avait trompé, et je veux t'apprendre, par ma conduite, qu'on ne doit jamais juger un homme sans le bien connaître.

Zulbec tremblait de toutes ses forces, et n'osait regarder Fernando.

Allons, lui dit ce dernier, rassure-toi, et parlons du sujet qui m'amène. Je t'en ai dit assez pour te donner de la

confiance. Écoute-moi avec attention.
Le roi est mort.... — Ah ! mon Dieu !
notre bon prince ! quel malheur ! — Oui,
c'en est un grand. Il va accélérer la perte
de son assassin, et peut-être celle du
père de ce coupable Portugais. Il faut
sauver ce dernier. Ce vieillard, que son
fils a fait prisonnier, ne peut être son
complice ; il faut le sauver, te dis-je.
— Le sauver ! et comment ? — N'as-tu
pas la clef de la tour où il est enfermé ?
— Seigneur, le père et le fils sont ensemble.
— Eh pourquoi ? — Ma foi,
monseigneur, on a une âme sensible,
et j'avoue que je n'ai pas eu le courage
de les séparer. Si vous eussiez été à ma
place, ça vous aurait attendri.

Cette circonstance contraria beaucoup
Fernando, qui espérait tromper
plus aisément son ennemi, s'il n'était
point avec Thamar.

Il réfléchit un moment sur ce qu'il

devait entreprendre ; ensuite il ordonna à Zulbec de faire venir dom Carlos, à qui il croyait pouvoir parler sans danger. D'ailleurs, la nuit favorisait l'incognito qu'il lui importait de garder ; de plus, il savait parfaitement déguiser sa voix, et croyait n'avoir rien à craindre.

Souviens-toi, dit-il à Zulbec, que je suis un fakir, intime ami du grand Bramine, et que je m'intéresse vivement à son sort.

Tandis que le concierge se rendait à la tour, plusieurs hommes étaient à cent pas de la forteresse, où ils attendaient qu'on leur amenât celui à qui ils devaient ôter la vie.

Dom Carlos, accablé de douleur et de fatigues, était couché à côté de son fils ; et tout malheureux qu'ils étaient l'un et l'autre, ils dormaient d'un sommeil paisible, que les remords ne pouvaient troubler.

Ah ! dit Zulbec en les regardant à la faveur d'une lanterne qu'il tenait à la main, ils ne sont point coupables ; les méchans ne peuvent reposer en paix.

Il pensa qu'il devait les éveiller l'un et l'autre, espérant que celui qui voulait sauver le père, sauverait aussi le fils.

Seigneur dom Carlos, il y a, dit Zulbec, quelqu'un qui veut vous parler.

Au même instant Thamar ouvre les yeux ; et voyant que son père se dispose à suivre le concierge, il veut savoir en quel lieu on prétend le conduire.

O mon Dieu ! ne craignez rien, répond Zulbec ; celui qui est ici est envoyé par le grand bramine : c'est son ami intime. Il vient briser les fers du seigneur votre père, et peut-être bien qu'il vous rendra le même service. Venez aussi ; la nuit favorisera votre commune évasion.

Moi ! répond le général, fuir comme

pourrait le faire un vil assassin ! jamais. J'ai été accusé d'un crime, je dois être jugé, et je saurai prouver mon innocence. Le roi existe, il reconnaîtra son meurtrier. — Si c'est là votre seule espérance, vous êtes bien à plaindre, car le monarque n'est plus.

Grand Dieu ! que dis-tu là ? — Ce n'est que trop vrai ; nous avons perdu le meilleur des princes, et voilà pourquoi le fakir veut du moins sauver votre père. Venez, ajouta-t-il ; peut-être que demain au lever du soleil il ne sera plus temps.

Non, répond dom Carlos, non ; plus les dangers de mon fils sont grands, moins je veux me séparer de lui. Remerciez celui qui veut bien s'intéresser à mon sort, et dites-lui que si la plus infâme calomnie venait à triompher, si mon malheureux fils était condamné à la mort, je partagerais son sort.

Non, mon père, dit l'infortuné Thamar; je vous en conjure, profitez de la bonne volonté de cet homme, éloignez-vous de ce lieu d'horreur. L'infâme Hiaskar a juré ma perte. Sigisgan a cessé de vivre; il ne me reste plus aucnne espérance de confondre mes ennemis. Que du moins l'affreux spectacle de mon trépas ne cause point le vôtre; fuyez, abandonnez un pays pour lequel j'ai versé glorieusement une partie de mon sang; que du moins le reste ne soit point répandu devant vous. Ah! prenez pitié de votre malheureux Alphonse; j'embrasse vos genoux. Oui, la mort me sera mille fois moins affreuse, si je puis penser, à mon dernier soupir, que vous êtes en sûreté.

Jamais je ne te quitterai, répond dom Carlos; nous périrons ensemble.

Alphonse vit bien qu'il ne gagnerait rien sur le cœur de son père, s'il ne

l'intéressait en sa faveur. Eh bien! lui dit-il, puisque vous ne voulez point vous séparer de moi pour toujours, profitez de l'offre qui nous est faite; vous pouvez me sauver la vie, sans que votre honneur ni le mien soient exposés. — Te sauver, cher Alphonse! que prétends-tu que je fasse? — Le voici. Allez trouver ce fakir, dites-lui bien que vous ne pouvez m'abandonner; mais que vous allez vous rendre au conseil, afin de demander qu'Hiaskar, le plus cruel de mes ennemis, ne soit pas du nombre de ceux qui doivent me juger. Je ne sais, mais un pressentiment affreux me dit qu'il est l'assassin du vertueux Sigisgan. Si vous ne pouvez rien obtenir, eh bien! vous reviendrez.

Il parlait ainsi, afin de déterminer dom Carlos à sortir de la forteresse où il s'attendait à être jugé le lendemain. Venez, mon père, lui dit-il, allons

parler à ce fakir ; il vous donnera peut-être les moyens de saisir la trame odieuse qu'on a ourdie pour me perdre.

L'espoir de sauver son fils, en faisant connaître son innocence, détermina dom Carlos à sortir de la tour. Cependant une terreur secrète semblait lui dire : on veut te séparer d'Alphonse. Celui-ci l'accompagna, et tous deux se trouvèrent en face de Fernando, dont la tête était couverte d'un énorme capuchon.

Il faisait nuit; mais une lumière attachée à la porte du concierge, pouvait encore trahir le coupable fakir.

Il fut étonné, en voyant que le général était avec son père. Il n'en était point connu ; mais il craignait qu'il ne soupçonnât que ses intentions n'étaient pas pures.

Les coupables sont toujours exposés à la frayeur, et leur conscience leur fait redouter, sans cesse, qu'on ne parvienne à leur arracher le masque dont ils sont couverts.

Seigneur, dit Fernando, vos malheurs sont parvenus jusqu'à moi ; le chef des Bramines s'intéresse à vous, et

je suis chargé, de sa part, de vous offrir un asile dans le temple du divin Brama; profitez, mon frère, d'un moment favorable, c'est peut-être le seul qui vous reste.

Seigneur, dit-il à Thamar, j'espère que vous trouverez les moyens de vous justifier, alors vous serez réuni; mais si le contraire arrivait, si le général succombait sous le poids de l'accusation....

Seigneur, lui répond dom Carlos, sans lui donner le temps d'achever, les destinées de mon fils et les miennes sont inséparables. Triompher ou mourir avec lui, tel est l'objet de mes vœux. Si j'accepte votre offre, pour sortir de cette forteresse, c'est afin d'avoir la possibilité de me rendre au conseil suprême. J'y resterai en ôtage, s'il le faut; mais je demanderai que l'implacable rival du vaillant Thamar ne fasse point partie des juges qui doivent composer le tribunal. — Je vous approuve, dit Fernando; cette demarche de votre part peut avoir beaucoup de succès. Hélas! je suis bien convaincu de l'innocence du jeune et vaillant Thamar;

mais les présomptions sont tellement accumulées contre lui, qu'il faut dans les juges un grand discernement, et surtout qu'ils ne soient point susceptibles de passions haineuses.

Venez, seigneur, hâtons-nous; bientôt le jour va paraître, et je ne pourrais plus vous sauver. Partez, mon père, reprend Alphonse, je vous en conjure. Saint homme, je vous confie le noble dom Carlos; ah! dit-il, mais si bas, qu'il ne fut entendu que de Fernando, ne le quittez point; et si la pitié vous est chère, consolez-le de ma mort, que je regarde comme inévitable. Mon ennemi est trop puissant, pour ne pas triompher.

Infortuné! si tu savais en quelles mains tu remets le respectable auteur de tes jours; si tu pouvais voir sur sa figure la joie cruelle qu'il ressent. Hélas! des assassins impatiens de consommer leur forfait, attendent à cent pas de la forteresse, qu'on leur livre la victime; et ta main presse en ce moment, par reconnaissance, celle d'un ministre qui a creusé un abîme où déjà se trouve engloutie une foule de malheureux....

Alphonse se jette dans les bras de son père. Hélas! dans sa douloureuse pensée, il lui dit un éternel adieu, et le serre à plusieurs reprises; on dirait qu'il n'a pas la force de s'en séparer.

Noble et vertueux dom Carlos, répéta-t-il plusieurs fois, quel que soit mon sort, pensez que je suis innocent.

Fernando, impatient de n'être point sorti de la forteresse, prit lui-même la main de son ennemi, et voulut le forcer à le suivre, en disant : Mon frère, vous ne pourrez prouver la tendresse que vous conservez pour votre fils, qu'en cherchant à le sauver.

Quelqu'aguerri que soit un scélérat, au moment de commettre un crime, il ne peut se garantir d'une impression funeste. Fernando l'éprouva; chez lui cependant ce n'était pas l'effroi que cause le plus léger remords, mais la crainte de n'être point assez tôt maître de la vie de dom Carlos.

Un froid mortel s'empara de ce malheureux père. Le souvenir de Fernando vint tout à coup le saisir; il crut retrouver dans le son de la voix du fakir, quelque chose de celle de son impla-

cable ennemi ; il voulut aussitôt retirer sa main de la sienne. Non, dit-il, non, je ne sortirai point de cette forteresse ; je ne sais, ajouta-t-il ; mais vous tremblez, vous ne pouvez avoir une bonne intention.

— Eh quoi ! vous osez soupçonner un homme qui veut bien s'exposer pour vous arracher l'un et l'autre à la mort ; et lorsque l'émotion touchante de la pitié fait battre mon cœur, vous pouvez douter de ma sincérité !

Je ne doute nullement de la bonté de votre cœur, s'écrie Thamar ; ne vous offensez point des craintes de mon père : depuis douze ans il est si malheureux ! Adieu, mon père, continua-t-il, allez tout entreprendre pour que mon innocence puisse être reconnue.

Fernando entraîna dom Carlos ; mais lorsqu'ils furent sur le point de quitter la forteresse, la sentinelle qui avait vu entrer le fakir, ne voulut point qu'il sortît en emmenant un des prisonniers.

Ce fut en vain que le saint personnage parla du bramine, qui, dit il, l'avait envoyé.

Je respecte le bramine, répond le soldat ; mais ce serait lui qui serait ici, au lieu de vous, qu'il ne sortirait pas davantage, s'il n'était pas seul ; j'ai ma consigne, et je ne l'oublie jamais.

Eh bien ! dit Fernando, je ne voulais point me faire connaître ; mais puisqu'il le faut, apprenez que sous ce costume, vous voyez Zulman, l'un des ministres de la reine Zénobie. — La reine, elle-même, n'emmenerait personne ; d'ailleurs, le jour va venir, et nous verrons clair à nos affaires ; et si vous êtes vraiment ce que vous dites, je vous laisserai sortir.

Fernando étouffait de colère ; il voulut employer les menaces, elles furent inutiles ; la sentinelle, ferme comme un roc, défendit le passage.

Le bruit fit accourir plusieurs des soldats de la garnison, qui applaudirent à la conduite de leur camarade ; et le ministre Zulman ne fut pas plus heureux que le fakir.

Il fit briller aux yeux des soldats l'appât d'une grande récompense ; mais ce fut en vain.

Le jour commençait à poindre, et

l'infâme hypocrite, qui tremblait que dom Carlos ne le reconnût, enfonçait sur sa figure le capuchon de sa longue robe, et se disposait à sortir seul de la forteresse, quand dom Carlos, qui fixait attentivement ses regards sur lui, s'écria : Voilà le perfide Fernando, l'homme le plus scélérat que le Portugal ait produit; et je ne serais point surpris qu'il ne fût le meurtrier de Sigisgan.

Braves Indiens! au nom de la justice, de l'honneur, ne le laissez point quitter la forteresse, et veuillez me conduire au conseil suprême; les révélations que j'y ferai, donneront sans doute un grand jour sur la malheureuse catastrophe qui a causé l'arrestation du général Thamar.

La voix persuasive de dom Carlos fut entendue, non qu'on cédât à la demande qu'il venait de faire, pour qu'on le conduisît au conseil; mais le fakir, ministre, eut beau protester qu'il n'était point Fernando, on le contraignit à rester dans la forteresse.

Dom Carlos et son fils rentrèrent dans la tour, et le ministre fut prié de passer dans la salle qui servait de corps-

de-garde à la garnison, et dont les croisées donnaient sur la Nerva.

Voilà donc la première fois qu'un des projets de cet hypocrite ne réussit point!

Il soutenait avec une telle assurance, que le père de Thamar était trompé par quelques traits de ressemblance, ou qu'il était dans le délire, que les soldats commencèrent à ajouter foi à ses paroles.

Il y avait quatre heures environ que cette scène était passée, quand on vint annoncer à la forteresse, que les juges envoyés par le conseil suprême, pour juger l'assassin de Sigisgan allaient arriver, et que la reine et la princesse Nirzaël voulaient être les témoins du jugement de ce grand coupable. Toute la garnison prit aussitôt les armes; et Fernando, qui paraissait attendre avec calme que l'on confondît celui qui le dénonçait, comme Portugais, resta seul dans la salle.

Le danger qu'il court est pressant; il a bien soutenu devant les gardes qu'il n'est point Portugais; il est presque parvenu à le leur persuader. Mais les juges, la reine, une partie de l'armée, les Por-

tugais prisonniers que l'on peut faire venir, vont le confondre. Il n'est plus que la fuite....

Il se met à la croisée qui donne sur la Nerva; une barque s'offre à sa vue; c'est celle qui sert à Zulbec, lorsqu'il veut pêcher. Il n'a d'autres moyens à prendre que celui de se jeter à l'eau. Six pieds de distance ne sont point un obstacle assez grand pour l'empêcher de chercher à se sauver. Il se précipite, nage quelques instans, atteint la barque, s'empare des rames, et bientôt il a mis près d'une demi-lieue entre la forteresse et lui.

La reine et la princesse Nirzaël, Hiaskar et des juges, dont il se croyait être sûr, arrivent suivis d'un grand nombre de soldats et de plusieurs Indiens, qui voulaient assister au jugement de l'assassin du monarque.

On fit paraître Thamar. Il vint accompagné de son père.

Quelle fut la douleur du vaillant Portugais, en voyant la souveraine qui lui avait tenu lieu de mère, et la charmante vierge de l'Indostan, dont il était toujours digne et qu'il n'avait plus l'espoir de posséder!

Il était innocent, et néanmoins il n'osait porter ses regards sur des objets si chers dont il se croyait abhorré ; mais quelle fut sa joie, lorsque les beaux yeux de Nirzaël rencontrèrent les siens, et qu'il n'y vit aucun signe de courroux!

Hiaskar semblait inquiet. L'absence de Fernando le faisait trembler. Depuis quelques jours il le voyait rêveur, préoccupé ; il ne pouvait en deviner la cause. Pour ajouter encore à ses inquiétudes, Zamor, qu'il avait envoyé au village de Jio, pour engager le batelier à venir lui parler, n'arrivait point ; il avait l'intention de s'assurer de sa personne, afin de le mettre dans l'impossibilité de faire de déclarations.

L'air calme de Nirzaël l'étonnait. Elle avait perdu son père ; son amant allait périr sur un échafaud, et rien en elle ne dénotait la crainte.

Enfin, il fut obligé de parler à l'accusé ; mais auparavant il s'adressa à tous ceux qui étaient présens : Indiens! dit-il, le plus grand malheur vous a réunis dans cette forteresse. Nous avons perdu le meilleur des souverains ; il nous importe de venger sa mort et de punir son meurtrier.

Thamar, dit ensuite Zénobie (car j'aimerai toujours à vous donner un nom qu'ont illustré vos exploits guerriers), le roi, mon époux, vous aimait comme un père aime ses propres enfans. Il a été frappé dans la maison qu'il habitait au village de Jio ; mais celui qui a pu se porter à commettre ce crime, a trompé la rage des conspirateurs ; et sa main peu aguerrie pour de semblables forfaits, a sans doute tremblé !

Il n'est pas un Indien qui ne rende à Brama des actions de grâce, quand il apprendra que le noble Sigisgan n'a reçu qu'une blessure légère, et que bientôt ce monarque adoré sera de retour dans la capitale de son royaume.

Alphonse se jette à genoux, lève ses mains vers le ciel : Ah ! dit-il, quel que soit mon sort, dût la calomnie qui m'accable, me conduire à la mort ! un jour peut être on reconnaîtra mon innocence ! Mon prince ! mon bienfaiteur ! je mourrai moins malheureux ; la vérité se découvrira, et l'on versera quelques larmes en pensant à l'infortuné Thamar !

Hiaskar resta stupéfait en entendant parler la reine ; on ne lui avait point dit

que Sigisgan vécût encore. On le soupçonnait, puisqu'on agissait aussi mystérieusement avec lui. Cependant il voulut payer d'audace, et parlant à haute voix du crime imputé à Thamar, du portrait et de la chaîne de diamans arrachés à l'assassin, il conclut à ce que le jugement du coupable fût prononcé de suite.

Si la souveraine le permet, dit aussitôt un homme qui sortait de la foule des Indiens, j'puis donner de grands éclaircissemens sur cette affaire. J'suis, voyez-vous, batelier de mon état ; j'ai conduit dans ma barque l'officier qui a fait ce mauvais coup; et j'atteste que ce n'est point le général. Celui-ci est jeune, l'autre avait au moins quarante ans ; mais au surplus, ajouta-t-il, le seigneur Hiaskar peut parler, puisque c'est lui qui a fait donner à l'assassin une bourse remplie d'or, que j'ai remise aux officiers du roi. On m'a promis qu'il ne me serait rien fait, parce que j'ignorais que j'allais conduire un assassin ; et m'est avis que jamais le coupable ne se retrouvera, car à peine avons-nous été au milieu du fleuve, qu'il s'y est précipité. Si jamais il en

revenait, il faudrait qu'il fût un fameux nageur.

Le roi, qui était couvert d'un long manteau, se fit enfin connaître. Viens, mon fils! dit-il à Thamar, viens dans les bras de ton souverain! Ton innocence est reconnue, et Zamor, l'écuyer du criminel Hiaskar, a tout avoué, jusqu'à la ruse par laquelle le perfide fakir m'avait déterminé à sacrifier ma chère Nirzaël.

Le grand Bramine et le conseil suprême sont maintenant instruits de toutes ces particularités, et le premier a décidé que le vœu de ma fille était le résultat de la plus horrible supercherie.

Dom Carlos, au comble de ses souhaits, instruisit la cour de Golconde de tout ce qui avait rapport à l'homme abominable à qui il devait les malheurs de sa déplorable famille.

Pendant ce récit touchant, la tendre Nirzaël et le noble Thamar gardaient un silence respectueux; mais comme leurs cœurs palpitaient! comme leurs regards étaient expressifs!

La reine les reçut ensuite l'un et l'autre dans ses bras. Cette tendre mère

pouvait à peine soutenir l'excès de sa félicité; son époux existait, sa fille lui était rendue; l'honneur de Thamar était sans tache, et tout enfin semblait annoncer un avenir heureux.

Cette scène de délices fut un moment interrompue; on vint dire qu'on avait arrêté un homme qui, en sortant d'une barque, paraissait chercher à s'enfoncer dans le bois voisin du rivage de la Nerva.

On a pensé qu'il fallait l'amener à la forteresse. Le voici. Que devint Hiaskar, en voyant son complice, celui qui l'avait entraîné dans le sentier du crime, traité comme un vil scélérat! Tout était découvert; il ne lui restait d'autre parti que de se donner la mort, on l'en empêcha.

Fernando, conservant toujours son hypocrisie, regarda effrontément dom Carlos, qui l'accusait de tous les crimes dont il s'était rendu coupable, et soutint qu'il ne le connaissait point, ajoutant: Ce malheureux seigneur a sans doute l'esprit aliéné; je voulais l'arracher au douloureux spectacle de la mort de son fils, et lorsqu'une troupe de brigands

s'est jetée sur moi, je gagnais le monastère des fakirs, où j'espérais lui trouver un asile. Je ne présumais point que l'âme du souverain du royaume eût besoin, pour être apaisée, de la perte de deux hommes; c'est assez, pour la venger, de celle du coupable Thamar.

Il n'était point instruit de tout ce qui s'était passé depuis sa sortie de la forteresse.

Eh quoi! lui dis dom Carlos, tu peux nier que tu ne sois pas le meurtrier de mon épouse? celui qui par les plus infâmes calomnies m'a fait condamner à périr sur un échafaud? Non, répond le perfide, non, je ne suis point le comte Fernando.

La qualité de *comte* qu'il venait de se donner lui-même, fut son arrêt, puisque dom Carlos ne l'avait désigné que par le nom de Fernando, sans y ajouter aucun titre.

Sigisgan ordonna qu'il fût renfermé dans les cachots de la forteresse.

Eh! bien, dit ce monstre, en tirant un poignard de dessous sa robe, je ne mourrai pas sans être vengé.

Alphonse arrêta le bras de ce furieux,

au moment où la pointe de l'arme fatale était sur le sein de son père. Hiaskar et le prétendu fakir furent chargés de fers, et conduits dans la tour. Peu de jours après, ils subirent le châtiment qu'ils avaient mérité, et Zamor partagea toute l'horreur de leur supplice.

Après tant d'infortunes, dom Carlos put enfin espérer, non pas un bonheur parfait, puisqu'il ne pouvait oublier la perte de son épouse; mais il avait retrouvé son fils, un fils digne de toute sa tendresse, et qui pouvait, par ses vertus, embellir encore les derniers jours de sa vieillesse.

CHAPITRE XXXV.

La nouvelle de la défaite de l'armée commandée par Florestan, parvint presqu'aussitôt que celle de la prise de Visapour, place importante pour le commerce du Portugal et de l'Espagne.

Philippe n'eut point l'injustice de rendre le général Florestan garant de ce revers; la belle retraite qu'il avait effectuée près de Bisnagar, fut louée de tout le monde. Le roi s'occupa des moyens d'échanger promptement les prisonniers. Célina éprouva toute la joie que peut ressentir une tendre épouse, une bonne mère, en revoyant le père adoré de ses enfans; mais, hélas! son bonheur n'était point sans nuage, en pensant au sort de dom Carlos, qui peut-être avait, disait Florestan, trouvé la fin de ses longues infortunes, en s'exposant à un combat inégal pour protéger leur embarcation.

Ces craintes ne furent heureusement pas de longue durée; on reçut des nou-

velles du royaume de Golconde, dom Carlos y donnait des détails de tout ce qui s'y était passé.

Avec quel touchant enthousiasme ce bon père annonçait qu'il était dans les bras de son cher Alphonse! Le même vaisseau qui avait apporté tant de consolations dans les âmes de Florestan et de Célina, avait débarqué à Lisbonne deux des principaux seigneurs de la cour de Golconde; ils étaient chargés de faire des propositions d'une paix honorable et avantageuse au Portugal, puisqu'elle lui assurait l'entrée de ses vaisseaux dans les rades de Bisnagar et de Golconde, ce qui donnait une grande facilité pour leur commerce dans les Indes orientales.

Ce traité, proposé par dom Carlos à Sigisgan, fut approuvé par le souverain de Bisnagar, dont celui de Golconde était depuis long-temps et l'allié et l'ami.

La plus sincère intimité s'était établie entre le père d'Alphonse et le père adoptif du jeune Portugais, et l'amour le plus pur brûlait le cœur de Nirzaël et celui de Thamar; mais un obstacle

semblait encore de voir les empêcher de s'unir.

La santé de la reine Zénobie était chancelante, et les bons Indiens, dont elle était la bienfaitrice, ne cessaient d'adresser des vœux au ciel pour le rétablissement de cette illustre souveraine. Mais, ô bonheur! les symptômes alarmans qui s'étaient manifestés disparurent. La joie fit place à la douleur, et l'on apprit bientôt que le ciel, répandant ses bénédictions sur la vertueuse Zénobie, allait la rendre mère pour la seconde fois.

Tant que dura la grossesse de la reine, la tendre Nirzaël ne la quitta pas un seul instant, l'amour n'occupait presque plus sa pensée. Toute au sentiment de la piété filiale, cette fille charmante payait en soins, en caresses, la tendre amitié de la reine, et toutes les marques qu'elle en avait reçues.

Six mois s'écoulèrent avant qu'il fût possible de recevoir des réponses de la cour d'Espagne.

Les envoyés de Sigisgan y étaient arrivés vers le commencement de l'automne; ils ne purent repartir qu'à la

moitié du printemps ; la saison avait toujours été contraire à la navigation.

Ce fut pendant cet intervalle que la reine Zénobie donna le jour à un fils, que l'on nomma Thamar.

La joie de Sigisgan et de tous les habitans du royaume de Golconde fut extrême. Pendant un mois on donna des fêtes ; on pria le divin Brama de rendre le fils du monarque digne du trône, et semblable à son père, ainsi qu'au jeune héros dont il portait le nom.

Sigisgan ne pouvant plus disposer du trône en faveur du vaillant Alphonse, lui donna un bien mille fois plus précieux.

Zénobie, qui ne voulait que le bonheur de la jeune princesse, se décida à s'en séparer. Ce fut pour elle un grand sacrifice ; mais une bonne mère ne calcule que la félicité de ses enfans, et le jeune et vaillant Portugais épousa la belle et tendre Nirzaël.

Les députés que Sigisgan avait envoyés à Philippe IV revinrent à Golconde, et rapportèrent le traité de paix et d'amitié juré par le roi d'Espagne.

Le vaisseau qui les avait ramenés, portait aussi tous les prisonniers.

Ces bons Indiens se louaient hautement de la générosité des Portugais. Bientôt ceux de cette nation furent renvoyés dans leur patrie.

Sigisgan les combla de richesses, et tous partirent, en bénissant le nom de ce magnanime souverain.

Nirzaël, dom Carlos et son fils restèrent encore quelques mois à Golconde; mais enfin, entraînés par ce sentiment gravé dans presque tous les cœurs, celui de l'amour de la patrie, nos deux Portugais voulurent revoir la leur.

Zénobie et son époux ne les blâmèrent point. Thamar, ou plutôt Alphonse, éprouva un vif regret à quitter ses parens adoptifs; mais il promit de revenir souvent à Golconde.

On fit préparer un vaisseau, qui devait les transporter en Portugal. La reine ressentit une vive douleur en se séparant de sa Nirzaël; elle la supporta avec courage, en pensant que sa fille était heureuse. Elle la pressa sur son cœur à plusieurs reprises.

Pour mettre fin à cette scène tou-

chante, on lui présenta son fils, qui déjà avait six mois. Ce fut en caressant cet enfant chéri, l'héritier présomptif du trône de Golconde, que la souveraine put modérer sa peine, et si elle donnait une larme à la douleur, il en était une pour la joie.

Le vaisseau qui portait nos heureux Portugais abandonna l'Indostan, et cingla, par un bon vent, vers le port de Lisbonne. On ne peut exprimer tout le bonheur que ressentit Alphonse, en pensant qu'il allait revoir le généreux Florestan et la bonne Célina.

Son espoir ne fut point trompé; ils furent les premiers qui le reçurent dans leurs bras.

Philippe IV était dans son château, près du port de Lisbonne. Il avait quitté Madrid pour revoir dom Carlos; il voulait faire oublier à ce guerrier trop infortuné tous les malheurs dont le coupable Fernando avait été la cause. Il voulut de nouveau lui faire accepter une place éminente à la cour de Madrid; mais ce fut inutilement. Dom Carlos, tout à la tendresse paternelle, voulut jouir en paix de ses douceurs.

Nirzaël l'aimait comme s'il eût été son père, et Alphonse volait au-devant de ses moindres désirs.

Lorsqu'Alphonse épousa la princesse Nirzaël, il ne la contraignit point à abandonner le culte de Brama, voulant imiter en cette circonstance la conduite que le noble Sigisgan avait tenue à son égard.

Mon fils, lui avait dit plusieurs fois le monarque, nous ignorons quelle est ta patrie, puisqu'un serment sacré te force à nous en taire le nom; suis toujours dans ton cœur la foi de tes pères.

Le ciel, ajoutait-il, est notre demeure à venir; faisons le bien, aimons les hommes; ils sont nos frères : donnons-leur l'exemple de toutes les vertus, et la vue de la Divinité, qui a créé les mondes, sera notre récompense.

Nirzaël, arrivée dans la patrie de son époux, admira bientôt la sublimité de la religion chrétienne, et l'adopta publiquement.

Philippe IV, ne pouvant déterminer dom Carlos à le suivre à Madrid, lui abandonna en toute propriété le palais magnifique où il l'avait reçu lors du débarquement des Portugais. Il le con-

traignit à accepter le titre de vice-roi de Portugal, reversible sur le vaillant Alphonse.

Nirzaël, fille d'un souverain de l'Indostan, possédait toutes les vertus de la reine sa mère; aussi fut-elle adorée de tous ceux qui avaient le bonheur d'en approcher.

Elle devait régner à Golconde; elle régna presqu'en Portugal : car Philippe IV s'en rapportant à la fidélité de dom Carlos, ainsi qu'à celle de son fils, leur avait confié tous les pouvoirs de la royauté; mais ils ne s'en servirent l'un et l'autre, que pour faire chérir le chef suprême de ces deux Etats. Ils oublièrent que le souverain de l'Espagne avait causé leurs longues infortunes, et ne se souvinrent que de ses bienfaits.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.













